

Le Talisman des Pharaons

Francis, Mario

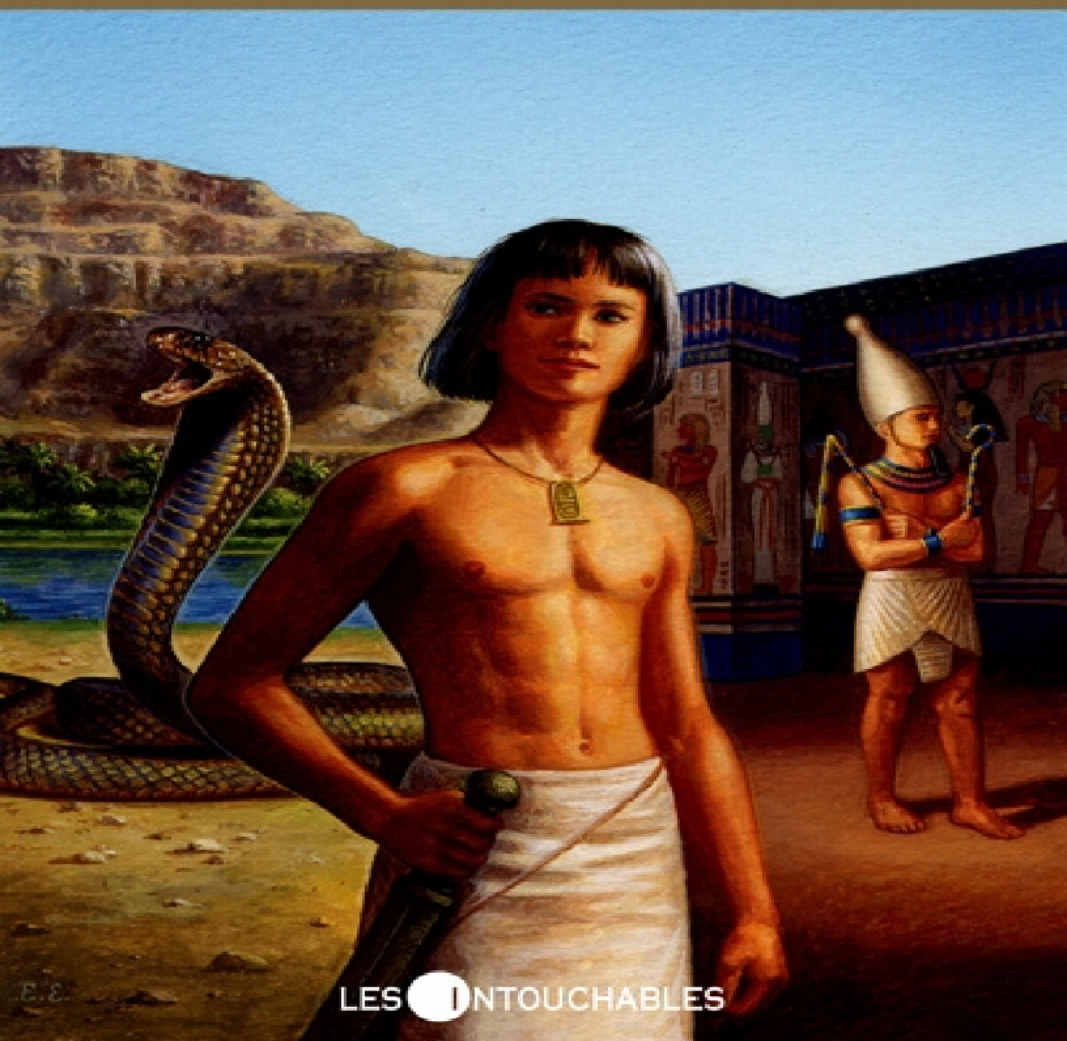
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.com

MARIO FRANCIS

LEONIS

LE TALISMAN DES PHARAONS



Le Talisman des pharaons



LES **I**NTOUCHABLES

À mon fils

LA MARQUE DU LION

Depuis cinq ans, Leonis, le fils du scribe Khay, faisait souvent le même cauchemar. En fait, ce n'était pas seulement un mauvais rêve. Il s'agissait aussi d'un douloureux souvenir qui revenait le tourmenter presque toutes les nuits. Il voyait sa petite sœur Tati se débattant de toutes ses forces pour échapper à la poigne ferme de l'homme à qui elle venait d'être vendue. Dans son sommeil, Leonis distinguait le sourire satisfait du gros marchand, qui était parvenu à obtenir cette vigoureuse petite fille de six ans en échange de quelques produits. Plus Tati se démenait et plus l'homme souriait. Dans son rêve, tout comme il l'avait fait dans la réalité ce jour-là, Leonis tentait de briser les liens qui le retenaient. Il hurlait comme un fou, les larmes aux yeux, la rage au cœur, impuissant à porter secours à son adorable petite sœur. On allait lui faire du mal et il n'y pouvait rien, lui qui s'était pourtant promis de veiller sur elle, même au-delà du royaume des Morts. Lorsqu'il l'avait vue disparaître derrière la muraille du porche extérieur, il avait eu si mal qu'il en était tombé à genoux, mou et pâle comme un morceau d'étoffe.

Ce matin-là, donc, le cauchemar était pareil à tous ceux qu'il avait faits depuis ce jour maudit. Leonis s'éveilla en sursaut, le corps en sueur et les joues ruisselantes de larmes. Il mit un peu de temps à comprendre où il se trouvait. De puissants ronflements lui rappelèrent bientôt qu'il était couché sur le sol d'une misérable construction avec trois de ses compagnons d'infortune. En effet, Leonis logeait maintenant dans une hutte, sur le gigantesque chantier où l'on construisait le palais d'Esa.

Leonis se leva, essuya ses larmes du revers de la main et, d'un pas feutré, il gagna la fenêtre. La lumière du soleil levant faisait miroiter le fleuve. La saison de l'inondation tirait à sa fin, et le Nil réintégrait lentement son lit. Au loin, quelques barques de pêcheurs sillonnaient déjà les flots tranquilles. En regardant le Nil, le garçon avait du mal à croire que ce fleuve avait été témoin des jours merveilleux de son enfance à Thèbes. Thèbes était si loin maintenant ! Les moments de bonheur aussi...

L'enfant n'avait que huit ans lorsqu'il était devenu orphelin. Son père et sa mère étaient morts pendant un voyage : la barque qui les emportait avait chaviré et ils s'étaient noyés dans le grand fleuve. Le

père de Leonis était le scribe attitré de Neferabou, un riche propriétaire terrien de la région de Thèbes. Le vieux Neferabou aimait bien Khay et sa famille. À cette époque, Leonis vivait heureux dans une belle maison entourée d'un vaste jardin. Il y jouait, à l'ombre des arbres, avec sa petite sœur. Autour d'eux, il y avait des coquelicots, des lauriers-roses et des jasmins fleuris. Certains jours, Leonis se réfugiait dans la fraîcheur du pavillon pour étudier les écritures. Cette petite construction se trouvait juste à côté de la piscine où il se baignait si souvent. En fermant les yeux, Leonis revoyait son père assis en tailleur, un rouleau de papyrus déployé sur ses genoux. Il se remémorait la main habile de Khay qui traçait sur le papyrus d'intrigants symboles à l'aide d'un jonc effilé. Leonis était doué et il apprenait rapidement tout ce que son père lui enseignait. À la mort de ses parents, il savait déjà écrire. Il voulait devenir scribe, lui aussi. Mais le destin en avait décidé autrement.

Après la mort de Khay et de son épouse Henet, Neferabou avait bien veillé sur les enfants de son regretté scribe. Mais, un an plus tard, le vieil homme avait lui aussi rejoint le royaume des Morts. Le fils de Neferabou n'avait pas la générosité de son père. C'était un individu insensible qui avait toujours été jaloux du respect et de l'affection que Neferabou avait pour Khay. Quelques jours après la fermeture du tombeau du défunt maître, Pendoua, son cruel fils, devint son successeur. Un matin, il convoqua Leonis dans le jardin. À part Pendoua et deux domestiques, il y avait dans la cour six hommes que Leonis ne connaissait pas. Sur les dalles de l'allée, près des colonnes aux vives couleurs qui ornaient l'entrée de la belle demeure, diverses marchandises avaient été entassées. Il y avait là des récipients de miel, des jarres de vin et d'huile, des boisseaux d'orge et d'épeautre. L'un des domestiques examinait scrupuleusement un jeune bœuf appartenant aux étrangers. Leonis ne vit rien d'inhabituel dans cette scène. Il sortit donc dans le jardin en souriant. Il pensait que Pendoua avait besoin de lui pour entreposer ces quelques produits dans les greniers. Car Leonis, même s'il était bien jeune, n'avait jamais vécu en paresseux dans la demeure de Neferabou ! Il avait toujours participé aux tâches quotidiennes du domaine avec le plus grand plaisir. Il aimait travailler. Khay était bien fier d'avoir un fils comme lui. Neferabou, le généreux maître, affirmait même que Leonis était le plus vaillant des garçons de Thèbes ! Donc, ce matin-là, Leonis ne se doutait pas qu'il était sur le point de vivre l'un des plus déchirants moments de sa jeune existence. Il n'aurait pu croire, après avoir tant pleuré la mort de ses parents, que de grandes souffrances l'attendaient encore.

Pendoua avait ordonné à Leonis de retirer sa tunique et de se tenir debout au milieu de l'allée. Leonis avait trouvé cette requête

étrange, mais il avait fait ce que Pendoua lui demandait. Un homme s'était approché de lui. D'une main brusque, il lui avait tâté les bras, les cuisses et le ventre. L'étranger avait longuement posé sa main sur la poitrine de Leonis pour apprécier la régularité des battements de son cœur.

— Tu es un bien solide gaillard ! avait dit l'étranger sur un ton jovial. Quel est ton nom ?

— Je suis Leonis ! Le fils du scribe Khay ! avait répondu le petit avec fierté.

— Très bien ! Est-ce que tu es souvent malade, Leonis ?

— Jamais, monsieur ! Le maître Pendoua pourra vous le dire ! Je cours trrrrrès vite ! Je saute trrrrrès haut ! Et je suis trrrrrès fort pour un petit garçon ! Je peux porter ma petite sœur Tati sur mes épaules et courir trrrrrès longtemps ! Je peux même faire ceci...

Leonis s'était penché vers l'avant et avait posé ses paumes sur le sol pour exécuter une cabriole parfaite. L'étranger avait observé l'acrobatie en riant. Il avait ensuite demandé :

— Tu aimes bien jouer, mon garçon ! Est-ce que tu aimes aussi travailler ?

— Bien sûr, monsieur ! Cette année, après la crue du grand fleuve, j'ai conduit les moutons dans les champs pour qu'ils enfouissent les semences en piétinant la terre ! L'année dernière, j'ai aidé à rentrer l'orge et le blé dans les silos à céréales ! J'aime travailler, monsieur ! Le maître Pendoua n'a qu'à demander et Leonis travaille sans se plaindre !

L'homme avait regardé Pendoua et celui-ci avait acquiescé de la tête avec un sourire mielleux. L'étranger avait ensuite demandé à Leonis d'ouvrir la bouche. Le garçon s'était exécuté en pouffant de rire. Il trouvait cette situation un peu embarrassante. Il était nu au milieu du jardin et l'on procédait à l'examen de son anatomie. Malgré tout, il éprouvait de la reconnaissance pour Pendoua. Ce dernier voulait sans doute vérifier la santé de Leonis pour le faire soigner si quelque chose n'allait pas. L'enfant pensait que le nouveau maître du domaine voulait prendre soin de lui comme Neferabou l'avait si bien fait. Pendoua et l'homme qui examinait Leonis avaient ensuite discuté de l'étrange dessin pourpre qui marquait le dos du garçon à la hauteur des épaules. Il s'agissait d'une tache de naissance de la grosseur d'un poing d'homme. Cette marque représentait, avec une étonnante précision, un lion dressé sur ses pattes arrière. Pendoua avait rassuré l'étranger en lui disant que ce signe avait toujours été là et qu'il ne s'agissait pas d'une blessure ni d'une quelconque maladie de la peau. En riant, il avait même ajouté que, puisque cet enfant portait la marque de la déesse-lionne Sekhmet, il ne pouvait y avoir de doute sur sa vigueur. L'étranger avait eu un sourire satisfait. Il avait fait un

signe de la tête à un colosse qui se trouvait avec eux dans le jardin. Le gros homme s'était approché de Leonis pour l'agripper et lui attacher les poignets derrière le dos. Leonis ne s'était pas débattu. Il n'avait pas compris tout de suite ce qui lui arrivait. Pendoua et l'étranger avaient discuté à voix basse pendant un moment, puis Pendoua avait crié :

— Comment ? dix debens[1] de cuivre et un bœuf trop maigre pour un esclave qui en vaut au moins le double ! Tu as vu ses dents comme elles sont belles ! Tu as vu sa peau comme elle est saine et cuivrée ! Ses cheveux sont de la soie noire ! Je l'ai toujours bien nourri ! Il est vaillant, il est jeune et il est instruit sur les écritures !

L'autre homme avait encore marchandé, la discussion avait continué avec animation, mais Leonis n'écoutait plus. Il venait de comprendre avec horreur que l'ignoble Pendoua voulait le vendre à ces gens ! Leonis était accablé. Ses liens lui sciaient la peau. Le nœud était bien serré et le colosse le retenait par le long bout de corde qui en dépassait. L'énergie du gamin était revenue lorsqu'il avait vu sa petite sœur sortir de la maison. Une servante qui avait l'air bien triste la tenait par la main. Tati souriait. Elle avait même poussé un petit cri de joie lorsqu'elle avait aperçu le bœuf qui broutait l'herbe du jardin. Leonis avait hurlé :

— Tati ! sauve-toi, Tati ! Ces gens-là sont très vilains ! Ils vont te faire du mal !

Leonis avait tenté de s'élancer vers la petite, mais la corde, retenue par la poigne solide du colosse, l'en avait empêché. Il s'était débattu comme un fou. Il frappait son gardien avec ses pieds et avec sa tête. Il essayait de le mordre, il criait de toutes ses forces et il donnait sur la corde de si vives secousses que ses poignets lacérés saignaient sur ses liens. La pauvre Tati, en voyant son frère dans une telle furie, avait vite pris conscience que quelque chose ne tournait pas rond. Elle s'était mise à pleurer et elle avait lâché la main de la servante pour s'enfuir vers le pavillon de la piscine. La servante l'avait vite rattrapée. Tati se débattait avec autant de vigueur que Leonis. Pendoua se frottait les mains de satisfaction. La fureur des enfants de Khay devant les marchands ne faisait qu'augmenter leur valeur !

Leonis ne se souvenait pas du marché que l'ignoble Pendoua avait finalement conclu en ce qui le concernait. En revanche, il se rappelait que sa sœur avait été vendue pour presque rien : quelques boisseaux d'orge et huit jarres d'huile de lin. C'était bien peu pour cette petite fille qui, dans le cœur de son grand frère, valait plus que tous les trésors d'Égypte.

Leonis avait maintenant quatorze ans. Et, de la fenêtre de la petite hutte, il regardait le soleil se lever en se demandant si, de l'endroit où elle se trouvait à présent, sa sœur Tati regardait aussi l'astre du jour qui grimpait dans le ciel. Leonis fut tiré de ses songes.

Derrière lui, il y avait du mouvement dans la hutte. Les autres esclaves commençaient à s'éveiller. Quelqu'un eut un long bâillement qui ressemblait au cri d'un canard blessé. Leonis reconnut la voix de Montu, son meilleur ami. D'une voix moqueuse, il dit, à l'adresse de ce dernier :

— Debout, Montu, esclave fainéant ! Nous avons un palais à construire pour la gracieuse fille de Pharaon !

Pour toute réponse, Montu lâcha un long pet sonore. Les deux amis se mirent à rire. Iby, l'un des quatre occupants de la petite baraque, répliqua à son tour avec un vent encore plus tonitruant que celui de Montu. Les rires décuplèrent mais, fidèle à son habitude, Ynomep, le quatrième membre du groupe, ne bougea même pas le petit orteil. Couché sur le dos sur une mince natte, il ronflait, la bouche grande ouverte. Dans la pénombre, Leonis posa son index sur ses lèvres. Les autres tentèrent de garder le silence malgré les ricanements qui gonflaient leurs joues. Leonis allait faire sa parfaite imitation de Hapsout, l'un des contremaîtres du chantier. Leonis s'accroupit auprès du dormeur et, d'une voix criarde, il fit :

— Ynomep ! Oh ! Ynomep ! misérable créature qui ne vaut même pas le prix de sa tunique dégoûtante ! Réveille-toi, paresseux ! Les pierres du palais ont plus de vie que toi !

Ynomep ouvrit des yeux remplis d'effroi. Il ne prit pas le temps de regarder si c'était bien Hapsout qui venait de le tirer du sommeil. En quelques secondes, il avait bondi de sa natte pour aller se recroqueviller sur le sol de terre dans un coin de la baraque. Les mains sur la tête et la tête entre les jambes, il pleurnichait :

— Non ! pas le bâton ! pas le bâton ! pas le bâton ! Hapsout est bon, beau et intelligent ! Ynomep n'est qu'un stupide lourdaud ! Ne me battez pas ! Pas le bâton ! Soyez charitable ! Je vais bien travailler !

Leonis, Montu et Iby éclatèrent de rire. Ynomep leva sur eux des yeux incrédules. Les lueurs de l'aube étaient encore bien faibles, mais il constata que Hapsout n'était pas là. C'était encore un tour de Leonis ! Il s'était encore fait prendre ! Ynomep ressentait un mélange de gêne et de soulagement. Il soupira et se mit à rire à son tour.

— Vous allez voir, bande de petits futés ! dit-il entre deux gloussements. La nuit prochaine, j'aurai ma revanche !

— Il faudrait pour cela que tu réussisses à t'endormir après nous, répondit Leonis. Les hippopotames vont pondre des œufs avant que ça arrive !

La réplique fit rire tout le groupe. Ynomep se leva et se mit à poursuivre Leonis dans l'espace limité de la hutte. Il était plus grand et plus lourd que son espiègle camarade. Leonis, pour sa part, avait la vivacité d'un chat. Les bras croisés, il restait sur place en attendant

que son ami le rejoigne. Quand Ynomep tendait les bras pour l'attraper, Leonis se défilait avec une rapidité telle que ses mains ne saisissaient que de l'air. Le jeu dura quelques minutes et Ynomep, essoufflé, décida d'abandonner. Il se laissa tomber sur le sol en secouant la tête.

— Je n'y arriverai jamais ! Tu es vraiment trop vif, mon ami ! Tu pourrais dépasser une flèche, tellement tu es rapide !

— Toi aussi, tu pourrais dépasser une flèche, Ynomep, répondit Leonis avec un petit sourire en coin. Toutefois, il faudrait que cette flèche soit solidement plantée dans la terre !

La rigolade continua de plus belle.

Ainsi étaient les matins dans la petite hutte que partageait Leonis, le fils de Khay, avec ses trois amis. Même si la vie sur le chantier du palais d'Esa n'avait rien de très joyeux, on pouvait parfois entendre l'écho de quelques rires moqueurs dans le silence de l'aube.

LE VISAGE D'ESA

Avant de partir pour le chantier du palais, les quatre jeunes garçons avaient mangé un peu de blé fade, tout en buvant quelques gorgées d'une eau tiède qui avait mauvais goût. Il était dommage de ne pas avoir d'eau fraîche, puisque le Nil coulait non loin de là. Toutefois, pour un esclave, il pouvait coûter bien cher de tenter de s'approcher du fleuve ! Le village des ouvriers était entouré d'un mur et cerné de gardiens. Les ouvriers libres pouvaient circuler à leur guise, mais si jamais un esclave était surpris en train de sauter la muraille, le malheureux pouvait s'attendre aux pires punitions. Les esclaves étaient rares sur les grands chantiers de l'Empire. La plupart des esclaves d'Egypte étaient affectés aux tâches agricoles. Certains autres, beaucoup moins chanceux, devaient travailler dans les mines où l'espérance de vie était très faible. Sur le chantier du palais d'Esa, il n'y avait qu'un petit nombre d'esclaves. Ils portaient tous un lourd bracelet de métal à la cheville. Ainsi, il était aisé pour les gardiens de faire la distinction entre les gens libres et ceux qui ne l'étaient pas. Le bracelet de Leonis pouvait s'enlever facilement. Il avait réussi à pratiquer une discrète entaille sur toute sa longueur. Personne ne pouvait rien remarquer. Même Montu n'en savait rien. Leonis n'aurait pas poussé l'audace jusqu'à retirer son bracelet pour aller simplement s'offrir quelques gorgées d'eau fraîche au bord du Nil, mais puisqu'il avait l'intention de s'évader un jour, il se disait qu'il valait mieux être paré à toute éventualité.

Leonis et ses compagnons allaient pieds nus sur la terre humide du chemin. Pour se protéger de la fraîcheur du matin, ils avaient revêtu leurs tuniques trouées et sales. En marchant, Montu remarqua le curieux pendentif qui se balançait sur la poitrine de Leonis. Il s'agissait d'un simple éclat de calcaire suspendu à une ficelle. En plissant les yeux, Montu découvrit que quelques symboles avaient été gravés sur le modeste pendentif.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-il à Leonis. Je n'ai jamais vu cette chose avant !

— C'est un pendentif, répondit son ami.

— Je le sais, figure-toi ! Mais qu'est-ce qu'il représente ?

— Tu le sauras bien assez tôt, Montu.

— Hapsout va te l'enlever ! Il va dire que ce petit bout de pierre

appartient à Pharaon et que tu n'es pas digne de le posséder !

— On verra bien, répliqua Leonis avec un mystérieux sourire et en glissant le pendentif sous sa tunique.

Iby et Ynomep avaient rejoint un autre groupe. Le chemin s'emplissait d'ouvriers aux yeux attristés, au visage fatigué et aux épaules basses. Leonis et Montu arrivèrent au sommet de la dernière colline qui les empêchait encore d'apercevoir le palais d'Esa. La vue de ce grand chantier était bouleversante ! La construction n'avait pourtant rien de comparable aux grandes pyramides. Cependant, même si le palais de la fille unique du roi Mykérinos était loin d'être achevé, personne n'aurait osé nier sa colossale beauté !

Selon le contremaître Hapsout, le palais, une fois terminé, aurait la hauteur de dix hommes ! Le bâtiment imposait sa masse pâle dans l'îlot de verdure qui l'entourait. Les énormes briques servant à sa construction étaient fabriquées avec le limon du fleuve. À quelques endroits, on pouvait encore apercevoir la charpente de bois. À l'intérieur des murs, des rangées de colonnes étaient destinées à supporter le lourd plafond aux poutres de pierre qui serait construit dans quelques années. De hauts et prodigieux échafaudages entouraient le palais. Leonis trouvait que ces fragiles assemblages ressemblaient à des squelettes de bêtes énormes. À la gauche du site, au pied de la falaise, coulait le Nil majestueux. Des débarcadères avaient été construits sur la rive du fleuve pour permettre aux bateaux de décharger leurs cargaisons. Une longue rampe faite de rouleaux graissés reliait les débarcadères au chantier. Cette rampe était très glissante ! On s'en servait pour hisser les lourdes pierres jusqu'au palais. Avec de solides câbles, on attachait la pierre au pied de la rampe, et un grand nombre d'ouvriers unissaient leurs forces pour lui faire gravir la pente abrupte. Une fois, ces câbles avaient cédé. Leonis avait vu une pierre redescendre à toute vitesse en fauchant des hommes sur son passage ! La pierre avait glissé ainsi jusqu'aux débarcadères. En arrivant en bas, avant de disparaître avec fracas dans les eaux du Nil, elle avait percuté un bateau qui s'était brisé comme un œuf !

Le plus impressionnant, lorsqu'on arrivait en vue du chantier, c'était de voir les milliers de gens qui s'y activaient. Du haut de la colline où se trouvaient Leonis et son ami Montu, on aurait dit que des colonies de fourmis s'affairaient sur un immense bloc de cassonade.

Il y avait pourtant bien longtemps que Leonis ne s'émerveillait plus devant la grandeur de ce décor. Le chantier du palais d'Esa était la source de tant de souffrances qu'il suscitait, dans le cœur du brave garçon, beaucoup plus de dédain que d'enthousiasme.

Leonis et Montu dévalèrent la pente et se dirigèrent vers la section du chantier où ils devraient besogner jusqu'au coucher du

soleil. En raison de leur habileté manuelle, les deux garçons avaient été affectés à l'atelier où l'on fabriquait la multitude d'ornements destinés au futur palais. Leonis et Montu étaient sculpteurs. L'atelier aux ornements était un enclos à ciel ouvert. Une trentaine d'ouvriers y travaillaient chaque jour sous un soleil écrasant. Les pièces à sculpter reposaient sur de gros blocs de granit. Il y avait deux catégories d'ouvriers sculpteurs. Les plus doués, comme Leonis, procédaient à la finition des ouvrages. Ils affinaient les formes, ciselaient les détails et polissaient les œuvres jusqu'à ce que le surveillant des travaux les juge dignes de figurer dans le décor du palais d'Esa. Les moins habiles avaient pour fonction de tailler grossièrement les matériaux afin de faciliter le travail des finisseurs ; Montu comptait parmi ceux-là.

Ce jour débuta comme tous les autres. Leonis s'empara de son ciseau de bronze et de son lourd maillet de bois. Depuis un an, il sculptait des bustes à l'effigie d'Esa. La fille de Mykérinos avait posé pour un artiste de la cour royale, et Leonis avait été désigné pour reproduire cette œuvre cinquante fois. Le jeune sculpteur n'avait cependant plus besoin du modèle pour sculpter la figure d'Esa. Il connaissait par cœur chacun des traits de la ravissante jeune fille. Leonis n'avait jamais vu la fille du pharaon et il savait qu'il ne la verrait sans doute jamais. Il n'était qu'un misérable esclave qui n'avait même pas la liberté d'aller marcher quelques minutes sur la rive du fleuve. Malgré tout, il avait l'impression de bien connaître Esa. Leonis se disait souvent que si la fille de Mykérinos ressemblait vraiment au modèle qu'on lui avait fourni pour faire ces statues, elle devait être la plus belle des princesses qu'avait connues l'Égypte ! Ses pommettes et son menton saillaient délicatement, sans rompre l'harmonie de l'ovale du visage. Son nez était menu et il fallait user de mille délicatesses pour ne pas fendre la pierre en le sculptant. Les lèvres d'Esa dessinaient un tendre sourire. Ses yeux en amande semblaient égarés dans un doux songe. Leonis était fasciné par la beauté d'Esa. Quelquefois cependant, quand ses mains écorchées le faisaient souffrir et que le soleil l'écrasait de ses rayons cruels, le jeune garçon en venait à détester cette jolie frimousse sur laquelle il peinait tant depuis trois saisons[2].

Le buste qui se trouvait ce matin-là sur le bloc de travail de Leonis était presque achevé. Il ne restait que quelques retouches à effectuer sur l'une des fines oreilles de la princesse Esa. Le jeune sculpteur pourrait fort probablement commencer le polissage de l'œuvre dans l'après-midi. Le chantier se réveillait. On entendait déjà les voix autoritaires des contremaîtres qui hurlaient leurs ordres aux équipes de travail. Dans la section de l'atelier aux ornements, les ciseaux de bronze, dans leur concert quotidien de chocs métalliques, commencèrent à entamer la pierre résistante ainsi que les longues

heures d'une autre pénible journée.

Le soleil avait grimpé rapidement dans le ciel sans nuage. Il n'y avait pas de vent ; pas même une légère brise. Leonis avait retiré sa tunique pour travailler torse nu. Un pagne de lin lui ceignait les hanches. L'étrange pendentif qui ornait son cou se balançait au gré de ses mouvements. Montu travaillait à quelques pas de lui. Le compagnon de Leonis était en sueur. Son travail, même s'il ne nécessitait que très peu de talent, demandait un effort physique supérieur à celui que devaient fournir les finisseurs. Le ciseau de Montu était plus solide que celui de Leonis. Son maillet était deux fois plus lourd. Montu étant petit et maigre, il était surprenant de constater la force et l'obstination avec lesquelles il s'acharnait sur la pierre. À chaque coup qu'il donnait, Montu, avec son horrible voix de canard, lâchait un petit cri. Tout au long de la journée, Leonis travaillait au rythme des exclamations nasillardes de son ami. La voix de Montu, avec une régularité hypnotique, faisait : « Han ! han ! han ! » Cette cadence ne s'interrompait que pendant les pauses trop brèves accordées aux ouvriers. Puisque Montu était aussi très maladroit, il arrivait souvent que son maillet termine sa course sur son pouce plutôt que sur le manche du ciseau de taille. On entendait alors : « Han ! han ! han ! aïe ! » Et, comme chaque fois que cela se produisait, Leonis devait se mordre les lèvres pour ne pas éclater de rire devant son malheureux copain.

Le travail allait bon train quand Hapsout, le contremaître, fit son entrée dans l'atelier aux ornements. Hapsout était un surveillant injuste, vaniteux, stupide et sournois. Tous les ouvriers le détestaient. Il n'avait que seize ans, mais puisqu'il était le neveu du grand architecte du pharaon, il imposait le plus grand des respects. Les autres surveillants du chantier le craignaient. Hapsout avait tous les droits. Sa cruauté n'avait aucune limite et il valait mieux éviter d'attirer son attention. Les gardes du chantier répondaient à ses ordres comme s'il était leur chef. Il fallait être bien courageux ou bien bête pour se moquer de lui ! Pourtant, en secret, Leonis se moquait du terrible surveillant. Il faisait si souvent rire ses compagnons en imitant Hapsout ! Il savait que ce comportement pouvait se révéler très dangereux ; toutefois, il ne pouvait s'empêcher de tourner en ridicule cet individu infâme et idiot qui ne savait semer que le mal autour de lui.

Hapsout portait une longue tunique bleue et des sandales en papyrus. Il avait le crâne rasé comme les prêtres de l'Empire. Les traits de son visage étaient grotesques et il avait des oreilles énormes. Il marchait, le dos droit, le nez en l'air, regardant avec mépris tous les travailleurs qui se trouvaient dans l'atelier aux ornements. Hapsout avait interdit aux ouvriers de le regarder dans les yeux. Si, par

mégarde, l'un d'eux transgressait cette règle, il devait s'attendre à bien des tourments.

Hapsout avait toujours à la main son terrible bâton en bois de sycomore : une longue canne recouverte de bronze et qui représentait un cobra. À l'extrémité de ce bâton, Hapsout avait introduit un aiguillon doré. On utilisait d'habitude ce genre d'aiguillon pour faire avancer les bœufs. Hapsout n'avait aucun remords à s'en servir pour remuer ou punir les ouvriers, et surtout les esclaves, qu'il jugeait fainéants.

S'il y avait un esclave sur lequel le contremaître aurait bien aimé abattre son bâton, c'était bien Leonis, Hapsout le haïssait ! Il ne savait pas que le jeune sculpteur l'imitait et se moquait de lui. S'il l'avait su, sa haine aurait été bien plus grande encore ! La raison pour laquelle il détestait ce misérable tenait en quelques mots ; Hapsout était extrêmement jaloux de Leonis !

Il envoyait cet esclave malgré le fait que ce dernier n'était rien d'autre qu'une bête de somme. L'oncle de Hapsout, le grand architecte Hori, avait dit un jour, en regardant quelques statues sculptées par les mains habiles du jeune Leonis, que ces répliques comptaient parmi les plus belles qu'il avait vues ! Il avait demandé à Hapsout de féliciter l'ouvrier qui avait si bien fait son ouvrage. Hori, sachant que son neveu aimait châtier les travailleurs, lui avait fait promettre de ne jamais battre ce talentueux sculpteur. Il avait même ajouté qu'il fallait veiller sur lui et le nourrir convenablement, car il était rare de pouvoir compter sur d'aussi bonnes mains ! Bien entendu, l'injuste contremaître n'avait jamais accédé aux requêtes de son oncle. Il n'avait guère avisé Leonis de l'intérêt que Hori avait montré à son égard. Ç'aurait été un trop grand honneur pour un esclave !

De plus, malgré le régime austère auquel il était contraint, Leonis demeurait beau et vigoureux. Son corps cuivré était musclé et il avait les épaules larges. Sa chevelure sombre était longue et soyeuse. Ses yeux se coloraient du vert de l'émeraude et ses dents avaient l'éclat du calcaire blanc. En plus, cet esclave portait une tache de naissance représentant un lion. Même cette tache était jolie ! Au fond de lui-même, Hapsout savait que Leonis n'avait jamais eu peur de lui. Il aurait sans doute suffi de quelques coups de bâton pour corriger cette situation, mais il ne pouvait agir ainsi. Si Leonis s'était montré insolent à son endroit, Hapsout n'aurait pas hésité à le battre. Il aurait alors possédé les arguments qu'il lui fallait pour justifier la punition de ce trop remarquable ouvrier auprès de son oncle. Malheureusement pour le contremaître, Leonis ne faisait jamais rien de mal.

De loin, Hapsout remarqua que Leonis portait un pendentif. Ce détail l'agaça. À son avis, aucun esclave n'était digne de porter autre chose que les bouts d'étoffe sale qu'on lui fournissait. Il s'approcha du

jeune sculpteur avec un sourire vicieux. Absorbé par son travail, Leonis ne le vit pas s'avancer, Hapsout l'observa un moment. Il constata que quelques symboles étaient gravés sur le pendentif. Rares étaient ceux qui savaient lire et écrire dans l'Égypte de ce temps-là. L'écriture ne concernait que les scribes, et puisque ceux-ci faisaient bien leur travail, il n'y avait aucune raison de chercher à les imiter. Hapsout ne comprenait donc rien aux hiéroglyphes se trouvant sur l'éclat de calcaire qui pendait au cou de Leonis. Avec son bâton, Hapsout frappa légèrement le mollet de l'esclave. Ce dernier sursauta, posa ses outils et se retourna en prenant bien garde de ne pas plonger son regard dans celui du surveillant. Comme c'était l'usage, le sculpteur inclina le buste avec respect en attendant que le contremaître prenne la parole.

— Dis-moi, minable ! fit Hapsout d'une voix basse et menaçante, d'où provient cette affreuse chose que tu portes à ton cou ? Qui t'a autorisé à te confectionner des parures avec les matériaux de ce chantier ?

— Ce pendentif vient de Thèbes, honorable Hapsout, répondit Leonis sur un ton peu assuré.

— Thèbes ! Thèbes est à plusieurs jours de navigation de Memphis et tu ne peux même pas quitter le camp ! Tu mens ! Est-ce que tu sais ce que je fais à ceux qui osent me mentir ?

Hapsout faisait claquer son bâton dans sa paume pour que l'esclave comprenne bien où il voulait en venir. Leonis protesta faiblement :

— Je vous assure, vénéré Hapsout, que ce morceau de calcaire vient de la cité de Thèbes ! Mon père, le scribe Khay, m'en a fait cadeau lorsque j'étais petit ! J'ai ramassé sur le chantier la ficelle qui entoure mon pitoyable cou, mais je possède cette pierre gravée depuis bien longtemps !

— Si ton père t'a offert ce ridicule ornement, tu dois savoir ce que ces symboles représentent !

— Bien sûr ! affirma Leonis avec un sourire timide. C'est mon père lui-même qui a fabriqué et gravé ce pendentif pour moi ! Il y est inscrit : « Beau et courageux ! »

Hapsout éclata de rire. Il s'amusa tellement de la réponse de Leonis qu'il resta un long moment plié en deux. Lorsqu'il se redressa, des larmes de joie roulaient sur ses joues. Il mit du temps avant de reprendre son souffle. Le pauvre sculpteur semblait humilié. Il fixait le sol en jouant nerveusement avec son modeste pendentif.

— Donne-moi cette chose ! ordonna Hapsout en reprenant enfin son sérieux.

— Je vous en prie, maître..., soupira Leonis. Ce médaillon est l'unique objet que je possède... C'est... un présent de mon père qui

habite maintenant le royaume des Morts...

— Donne-moi cette chose tout de suite ! répéta le contremaître. Tu n'es pas digne de te parer de ce pendentif ! Les esclaves ne sont pas beaux ! Ils ne sont guère courageux ! Les esclaves ne sont rien ! Tu n'es rien ! Ce pendentif, c'est à moi de le porter ! Il proclame quelques-unes de mes nombreuses qualités !

Avec un regret visible, Leonis retira l'objet pour le tendre à Hapsout. Ce dernier s'en empara pour le glisser autour de son cou. Le surveillant était visiblement fier de sa nouvelle acquisition ! Il cracha aux pieds de Leonis, puis, sans rien ajouter, il quitta l'atelier aux ornements.

Montu était très triste pour son meilleur ami. Il avait pourtant averti Leonis des risques auxquels il s'exposait en portant son pendentif sur le chantier. Son compagnon était sans doute le plus intelligent des garçons qu'il connaissait. Montu n'arrivait pas à croire que le fils de Khay venait de commettre une semblable erreur. Leonis lui tournait le dos. Ses épaules tressautaient. Il devait pleurer. Montu se dirigea vers lui dans l'espoir de le consoler. Il posa une main affectueuse sur l'épaule nue de Leonis, et quand ce dernier se retourna, Montu fut étonné de voir que son ami riait à gorge déployée.

— Ah ! mon ami ! mon brave ami ! fit Leonis en cherchant son air, si tu savais à quel point je m'amuse ! Il a pris le pendentif ! Tu imagines ? Il l'a pris et il le porte avec fierté !

— Je ne vois pas ce qui te fait rire ! s'étonna Montu en croyant sincèrement que son ami venait de perdre la tête. Ce pendentif était un cadeau de ton père !

— Pas du tout ! Mon père ne m'aurait jamais offert quelque chose d'aussi laid ! J'ai fabriqué ce ridicule pendentif il y a quelques jours, mon vieux Montu ! J'ai tout inventé du début à la fin pour que Hapsout meure d'envie de le posséder !

— Dis-moi vite ce qui t'amuse tant, alors ! s'impacienta Montu.

— Ce qui m'amuse, mon ami, c'est que cet idiot de Hapsout se promène maintenant au milieu du chantier avec un pendentif sur lequel j'ai gravé moi-même : « Laid et imbécile ! »

HAPSOUT HUMILIÉ

Lorsque Leonis lui avait expliqué le tour pendable qu'il venait de jouer à Hapsout, Montu l'avait regardé un long moment, les yeux exorbités par la surprise et la bouche entrouverte, sans pouvoir articuler un seul mot. Son ami Leonis était vraiment devenu fou ! Si Hapsout s'apercevait de la ruse, Leonis pouvait s'attendre à rejoindre ses parents au royaume des Morts ! Mais le fils de Khay avait balayé les avertissements de son compagnon d'un geste de la main. En souriant, il avait dit à Montu :

— Sur le chantier, je n'ai encore rencontré personne sachant lire les écritures. Même les prêtres en sont incapables ! Seul un scribe pourrait renseigner Hapsout ! Hapsout lui-même, qui est pourtant issu d'une famille riche, ne comprend rien aux hiéroglyphes !

— Si personne ne sait lire, répliqua Montu, personne ne pourra savoir que tu as joué ce vilain tour à Hapsout ! Ta blague est bien bonne, je l'admets. Mais elle fera rire bien peu de gens ! C'est beaucoup de risques pour bien peu de gloire, Leonis !

— Toi et moi, nous savons ce qui est écrit sur le nouveau pendentif de Hapsout. Ce sera notre secret ! Il faut bien s'amuser un peu, non ? Désormais, chaque fois que nous allons voir Hapsout, nous allons bien rigoler ! Je ne cherche pas la gloire ! Je ne dis pas qu'il n'y a aucun risque, mon cher Montu ! Toutefois, je n'ai pas peur. J'ai le sentiment que Hapsout meurt d'envie de me battre, mais je devine aussi que quelque chose l'en empêche. Il t'a déjà battu, il a battu Iby et Ynomep ; son horrible bâton s'est affaissé sur tous les ouvriers qui besognent sur ce chantier ! Il frappe les enfants et les femmes avec la même force que celle avec laquelle il frappe les hommes vigoureux ! Il traite l'homme libre avec le même mépris que celui avec lequel il traite l'esclave ! Pourquoi ne m'a-t-il pas encore battu, alors ? Je vois bien que Hapsout me déteste ! Il faudrait être aveugle pour ne pas le voir ! Mais, s'il me battait, je crois qu'il devrait expliquer son geste à quelqu'un de plus important que lui. Il devrait se justifier et il connaîtrait l'humiliation ! Si Pharaon connaissait la manière dont Hapsout traite les ouvriers, il le condamnerait aux pires châtiments ! Les gens ont peur de lui et il faut que ça cesse ! Et puis, pour quelle raison craindrais-je de perdre la vie ? J'aime la vie, mais je n'ai pas peur de mourir ! Mon père et ma mère sont déjà dans le royaume des

Morts. Si jamais je ne retrouve pas ma petite sœur adorée sur cette terre, je suis certain que je la retrouverai un jour dans l'au-delà !

Montu n'ajouta rien aux paroles de son ami. Il trouvait Leonis bien courageux ! Il avait encore peur pour lui, mais il n'en dit rien. Les semaines qui suivirent donnèrent raison à Leonis. Hapsout portait toujours son ridicule médaillon sans se douter que l'objet proclamait sa laideur et son imbécillité. Quand Montu et Leonis se retrouvaient seuls, ils se moquaient de Hapsout et riaient à s'en décrocher les mâchoires ! Iby et Ynomep ne savaient pas ce qui faisait tant rire leurs compagnons. Leonis décida de leur révéler le précieux secret, sous les yeux ahuris de Montu. En effet, Ynomep était sans doute le plus bavard des travailleurs du chantier. Selon Montu, si l'on tenait à conserver un secret, Ynomep était sans doute la dernière personne à laquelle on devait le confier ! Mais Leonis ne s'en souciait visiblement pas. Le lendemain, quand Montu lui fit remarquer qu'il avait été bien imprudent de parler du pendentif devant Ynomep, Leonis haussa simplement les épaules en disant :

— Bientôt, tu comprendras, mon cher ami.

Les craintes de Montu étaient justifiées. Ynomep bavarda à tout vent et, en très peu de temps, tous les ouvriers et les esclaves du chantier connaissaient le récit du ridicule pendentif de Hapsout ! Le soir, dans les huttes, les gens rigolaient en parlant de celui qui, jusqu'à ce jour, ne leur avait inspiré que la plus grande des frayeurs ! Jamais il n'y avait eu autant de bonheur et de rires dans les camps d'ouvriers qui entouraient le chantier du palais d'Esa ! Sur le chantier même, les ouvriers travaillaient avec une bonne humeur peu commune ! Les gardiens et les surveillants des travaux s'inquiétèrent de la joie subite et contagieuse qui régnait maintenant autour du palais en construction. On songea même qu'une révolte se préparait ! Le cruel Hapsout rencontra son oncle, le vénérable architecte Hori. Le vicieux contremaître prétendit que, pour que tout rentre dans l'ordre, il suffisait de battre davantage les ouvriers ! Qu'il fallait aussi diminuer leurs rations de nourriture ! Hori calma les ardeurs de son terrible neveu. Il somma Hapsout de ne plus lever la main sur quiconque sous peine de perdre son poste de surveillant ! Le vizir fut instruit de ce qui se passait sur le chantier du palais d'Esa. Il consulta le pharaon et ce dernier, pour apaiser la tempête que les fonctionnaires redoutaient, décida de doubler les rations de vivres de tous les ouvriers !

Voilà ce que provoqua le modeste pendentif créé par Leonis ! Un peu plus tard, le fils de Khay avoua à Montu qu'il avait menti. Il avait menti à Hapsout et il avait également leurré ses compagnons. Il savait qu'Ynomep s'empresserait de répandre le récit du vilain tour qu'il avait joué au contremaître. Leonis avait fait tout cela pour semer la gaieté sur le chantier ! Il expliqua ensuite que le risque qu'il avait pris

était bien minime, parce qu'il n'avait pas vraiment gravé « Laid et imbécile ! » sur le pendentif. Il n'avait pas écrit « Beau et courageux ! » non plus. Les hiéroglyphes gravés sur le morceau de calcaire que portait maintenant Hapsout voulaient simplement dire : « La joie du cœur ! »

Hapsout ne conserva pas bien longtemps le pendentif. Il s'était aperçu que, s'il ne pouvait lui-même déchiffrer les hiéroglyphes, peu de gens le pouvaient. Il se disait aussi qu'étant de toute manière le plus beau et le plus courageux, il n'avait aucun besoin d'afficher ces qualités sur sa poitrine ! Hapsout jeta donc le pendentif de calcaire sur le sol et, croyant encore que cet objet avait énormément d'importance dans le cœur de Leonis, il le brisa en mille morceaux à coups de bâton. Il n'avait jamais connu le véritable sens des symboles qui y étaient inscrits. Il n'avait jamais su non plus que ce pendentif, en faisant de lui la risée du chantier, avait fait fléchir la terreur qu'il avait toujours provoquée chez les travailleurs.

Ces derniers temps, l'existence de Hapsout avait beaucoup changé. Les ouvriers et les esclaves ne tremblaient plus à son approche. Cette situation le mettait hors de lui. Maintenant, certains hommes plus téméraires que d'autres osaient même le regarder dans les yeux ! Le cœur de Hapsout était rempli de haine ! Il en voulait énormément à son oncle qui lui avait interdit de punir les travailleurs dorénavant ! Quand l'architecte Hori l'avait invité pour discuter de la menace de révolte qui planait sur le chantier du palais d'Esa, Hapsout avait déjà imaginé une foule de punitions qui rendraient les ouvriers plus dociles que des agneaux ! En arrivant chez son oncle, Hapsout salivait, tellement il avait hâte de recevoir les félicitations de Hori pour la longue énumération de châtiments qu'il avait envisagés ! Son oncle lui avait demandé de s'asseoir. Hapsout, avec un sourire vicieux, avait rapidement exposé ses cruelles idées. Hori l'avait écouté un moment avant de l'interrompre d'un ton sévère :

— Tu n'es rien d'autre qu'une vipère, mon neveu ! Il n'est pas étonnant que la révolte gronde dans les camps et sur le chantier ! On ne maltraite pas un âne si l'on veut qu'il travaille bien et longtemps !

— La mémoire d'un homme est dans son dos, mon oncle ! C'est quand on le bat qu'il apprend !

— Eh bien ! avait répliqué Hori, si ce que tu dis est vrai, nous aurions dû te battre bien des fois, Hapsout ! Car tu ne sais rien ! Tu es un mauvais garçon et un mauvais contremaître ! Il n'y a que du venin en toi ! Prends bien garde, Hapsout ! J'ai demandé à quelques hommes de te surveiller ! Tu auras désormais à répondre de tes actes si jamais tu abusais encore de tes pouvoirs !

— Vous ne comprenez rien, mon oncle ! avait sifflé Hapsout entre ses dents. Les ouvriers sont paresseux ! La gentillesse ne servira à rien

avec ces fainéants ! C'est la peur et uniquement la peur qui les fera bien travailler !

— La discussion est terminée, Hapsout ! Tu feras comme je te l'ai dit ou ta sueur se mêlera bientôt à celle des ouvriers ! Je me demande quelle serait ta vigueur si tu avais à peiner autant que ces hommes et ces femmes que tu méprises !

Hapsout s'était levé. Son regard lançait des éclairs. Rabaissé et vaincu, il avait quitté la demeure de son oncle. La haine bouillait en lui comme la lave d'un volcan. Il ne savait pas que Leonis était le grand responsable de l'humiliation qu'il subissait. Il avait un goût de vengeance dans la bouche ! Un jour, quelqu'un aurait à payer pour tout cela ! Cette nuit-là, Hapsout rêva qu'un gigantesque tremblement de terre ensevelissait l'Egypte entière sous des tonnes de sable ! Lui, Hapsout, tout comme l'aigle, volait dans le ciel en regardant disparaître la terre de Pharaon et tous les majestueux temples et palais qu'avait fait construire son oncle Hori ! Dans son sommeil, Hapsout souriait.

HAPSOUT MORD LA POUSSIÈRE

Quelques semaines passèrent. L'inondation était terminée et beaucoup d'ouvriers libres avaient dû quitter le chantier pour aller ensemençer la terre noire et fertile des champs de l'Empire. Aux alentours du palais, l'activité avait diminué. Certains travaux avaient été interrompus et les arrivages de matériaux se faisaient rares. Pour les esclaves, cette période était quand même la plus difficile de l'année. Puisqu'il y avait moins d'ouvriers pour exécuter les travaux, on faisait travailler davantage ceux qui restaient. Chaque matin, Leonis et ses compagnons quittaient la hutte pour n'y revenir qu'au milieu de la nuit. Ils étaient souvent beaucoup trop épuisés pour parler. Quand l'obscurité enveloppait le chantier, la plupart des ouvriers allaient dormir tandis que les esclaves travaillaient encore sous la clarté des lampes à huile. Heureusement, Hapsout s'était plié aux exigences de son oncle, et même si l'on pouvait voir dans ses yeux toute la haine du monde, il surveillait maintenant les travailleurs sans les tourmenter avec son effroyable bâton. Sur les trente ouvriers sculpteurs qui s'affairaient d'habitude dans l'atelier aux ornements, il n'en restait plus que dix. Leonis et Montu avaient donc énormément de travail à abattre. Chaque matin, ils retrouvaient les lourds outils en essayant d'oublier les douleurs de leurs corps éreintés. Ils s'encourageaient mutuellement comme le font tous les vrais amis dans les périodes difficiles. Montu marquait le rythme avec ses légendaires et nasillards « Han ! han ! han ! » pendant que Leonis, par petits coups secs et précis, façonnait le visage d'Esa dont le doux sourire faisait vivre la pierre.

Puis, un matin, Leonis se rendit au chantier sans se douter le moins du monde qu'il était sur le point de quitter à tout jamais cet endroit maudit. Ce jour-là, dans l'après-midi, Montu lâcha subitement ses outils et quitta son poste de travail. En pleurant, il s'approcha de Leonis. Ce dernier interrompit son ouvrage et, le regard rempli d'inquiétude, il demanda à son ami :

— Tu t'es blessé, mon brave Montu ?

— Non...

— Que se passe-t-il, alors ? Pourquoi pleures-tu ?

— J'en ai assez, Leonis ! Je suis fatigué, j'ai mal partout... Je ne peux plus continuer !

Leonis posa une main réconfortante sur la nuque de Montu. Il ne savait que dire. Un esclave ne pouvait pas arrêter de travailler ainsi. Les gens libres avaient bien le droit de se plaindre de la fatigue et de la douleur. L'esclave, lui, n'avait aucun droit. Un esclave épuisé avait autant de valeur qu'une paire de sandales trop usées. Sur le chantier du palais d'Esa, les esclaves qui tombaient d'épuisement ne revenaient jamais. Leonis ne savait rien du sort que l'on réservait à ces gens exténués. Il était cependant convaincu que la destinée de ces malheureux n'avait rien de très enviable. Leonis appréciait trop son compagnon pour le voir disparaître ainsi. D'une voix ferme, mais sans violence, il dit à Montu :

— Tu dois te ressaisir, mon ami ! je suis certain que de meilleurs jours viendront !

Montu se laissa tomber par terre. Il pleurait toujours, le visage enfoui dans le creux de ses mains écorchées. Au bout d'un moment, il leva la tête pour regarder Leonis. Ses larmes avaient tracé des rigoles sur sa figure sale.

— Il n'y aura pas de meilleurs jours, Leonis ! soupira-t-il. Nos meilleurs jours sont derrière nous ! Nous sommes esclaves ! Je suis esclave depuis quatre ans parce que ma famille devait rembourser ses dettes ! On m'a vendu ! Tu as été vendu ! Nos têtes, nos bras, nos jambes et nos cœurs appartiennent à Pharaon ! J'ai envie de jouer, Leonis ! J'ai envie de m'amuser, de rire et de me reposer ! Je voudrais pêcher et nager dans le Nil ! Je veux manger du pain frais, des figues et des gâteaux sucrés !

— Je voudrais tout cela aussi, Montu. C'est normal, puisque nous sommes humains ! Il ne suffit pas d'appeler quelqu'un « esclave » pour qu'il cesse d'être un homme. Il faut garder l'espoir dans ton cœur. La nuit ne dure jamais toujours. Depuis cinq ans, pas une aube n'a enflammé le ciel sans que je pense à ma sœur Tati ! Je me suis fait le serment de la retrouver et je la retrouverai ! C'est cette promesse qui, jour après jour, fait marcher mes jambes, travailler mes mains et battre mon cœur ! Nos corps peuvent bien appartenir à Pharaon, mais nos rêves, mon cher Montu, n'appartiennent qu'à nous !

— Je suis fatigué, Leonis ! Trop fatigué pour rêver ! Je brise des pierres, et les pierres me brisent ! Je n'ai pas de tendre petite sœur à sauver, moi ! Mon cœur bat pour rien, je ne possède rien et je ne suis rien !

— Puisque tu es mon ami, Montu, il n'est pas vrai que tu n'es rien ! Puisque tu possèdes mon amitié, il n'est pas vrai que tu ne possèdes rien ! Douterais-tu de notre amitié ?

— Bien sûr que non, Leonis !

— Si je te demandais de prendre soin de quelqu'un qui est très important pour moi, le ferais-tu ?

— Je le ferais sans hésiter !

— Dans ce cas, il faut que tu prennes bien soin de toi, Montu, car tu es très important pour moi !

Montu regarda Leonis avec reconnaissance. Il prit la main que lui tendait son compagnon et il se leva. Il essuya ses larmes, se racla la gorge et admit :

— Tu as raison, Leonis. Il n'est pas vrai que je ne possède rien. Ton amitié vaut plus que les richesses de l'Empire. Même Pharaon, j'en suis sûr, ne possède rien de semblable.

Montu serra la main de Leonis. En souriant, il retourna à son poste. Son cœur était rempli d'une ardeur nouvelle.

Le soleil déclinait vers l'ouest lorsque Hapsout s'amena pour faire sa ronde dans l'atelier aux ornements. C'est là que se produisit l'incident qui allait transformer l'existence de Leonis. Tandis que Hapsout passait dans l'allée, une jeune esclave trébucha et, en tombant, elle brisa la statue du dieu Osiris qu'elle venait tout juste d'achever, Hapsout, dont la rage couvait depuis bien des jours, n'arriva pas cette fois à retenir sa colère. Le visage rouge, il se rua vers la malheureuse avec l'intention de la punir sévèrement. La jeune fille gémissait en tentant nerveusement de ramasser tous les morceaux de la statue. Elle ne voyait pas le contremaître qui s'élançait vers elle en brandissant son bâton. Elle ne se retourna que lorsqu'elle vit l'ombre de Hapsout sur la terre pâle de l'allée. Le bâton allait s'abattre sur elle lorsque, d'une main ferme, Leonis stoppa sa course. Un masque de stupeur descendit sur le visage du contremaître ! Il tenta d'arracher son bâton des mains de Leonis, mais ce dernier tira si fort que Hapsout lâcha prise !

— Comment peux-tu oser, misérable esclave ? hurla le surveillant, d'une voix irritée. Tu vas payer cher cette effronterie !

— Tu n'es rien sans ce bâton, Hapsout ! Tu es aussi faible qu'une brebis ! Il est facile de frapper une esclave qui est déjà par terre ! Que dirais-tu de te battre à armes égales, pour une fois ?

Leonis jeta le bâton derrière lui et, en lui adressant un sourire plein de malice, il fixa Hapsout directement dans les yeux ! Devant l'insulte, Hapsout explosa ! Son poing droit s'élança vers la figure de Leonis, mais ce dernier l'esquiva avec aisance. Hapsout envoya son poing gauche, qui fendit l'air à son tour ! Vingt fois, il tenta d'atteindre Leonis, mais jamais il ne toucha sa cible ! Le fils de Khay évitait tous les coups avec une grâce telle qu'on aurait dit qu'il dansait ! Dans l'atelier aux ornements, quelques travailleurs riaient. Hapsout n'avait jamais été aussi humilié de sa vie ! Hors de lui, essoufflé et étourdi, le contremaître lança finalement un pied rageur en direction de son adversaire. Leonis s'empara du pied de Hapsout et, en le faisant pivoter avec force, il fit mordre la poussière à l'affreux

personnage. À plat ventre, la figure pleine de sable, Hapsout essaya de se relever. Leonis appuya ses genoux dans le dos du vaincu pour l'immobiliser. Sur un ton moqueur, le jeune sculpteur lança :

— Tu vois, Hapsout, tu n'es qu'un pauvre idiot ! Je ne t'ai pas donné un seul coup et tu as perdu ce combat !

— Tu viens de te mettre dans un sale pétrin, Leonis ! cracha l'autre. Tu vas payer de ta pauvre vie cet affront insensé !

Une rumeur monta dans l'atelier aux ornements. « Les gardiens arrivent ! » cria une voix de femme derrière Leonis. Ce dernier jeta un coup d'œil en direction du portail de l'entrée. Trois gardes armés de lances s'aminaient en courant. Avant de se lever, Leonis y alla d'un dernier avertissement à l'endroit de Hapsout :

— Je serai beaucoup moins gentil la prochaine fois, Hapsout !

Les gardes n'étaient plus très loin. Ils brandissaient leurs lances en avançant lentement vers Hapsout et Leonis. On aurait dit que leurs gestes étaient ralentis par la surprise. Ils ne pouvaient croire qu'un esclave avait osé se mesurer au cruel contremaître ! Leonis profita de leur hésitation. Il roula sur le côté, s'empara du bâton de bronze de Hapsout et se dirigea vers le muret qui entourait l'atelier aux ornements. En passant devant Montu, il eut le temps de lui dire :

— Je pars retrouver ma petite sœur, mon ami !

Leonis sauta le muret et, sous les yeux ahuris des gardes, il se dirigea vers la falaise qui menait au fleuve. Une lance vint se planter dans la terre à deux pas devant lui. Dans son dos, il entendit la voix de Hapsout qui hurlait :

— Attrapez-le ! Mais attrapez-le donc, bande d'incapables !

LA FUITE DE LEONIS

Le cœur de Leonis battait très fort. Il se rendait compte qu'il était désormais trop tard pour reculer. Il fallait à tout prix qu'il quitte la zone du chantier, car si on l'attrapait, il n'y avait pas le moindre doute qu'il aurait à payer de sa propre vie les gestes qu'il venait de commettre. D'autres gardiens avaient été alertés. Leonis comprit que toute une meute se lancerait bientôt à sa poursuite !

Le jeune esclave eut soudain une idée. Il s'immobilisa et examina les environs. Il lui fallait une planche bien lisse et bien droite. Il en trouva une dans un amoncellement de débris. Elle était assez longue et bien assez large pour ce qu'il avait l'intention d'en faire. Tandis que les lances commençaient à pleuvoir autour de lui, Leonis se propulsa vers la rampe qui servait à hisser les pierres du débarcadère au chantier. Il posa la planche sur les rouleaux bien graissés et monta dessus. Ensuite, sans même hésiter, il prit son élan pour entreprendre une bien téméraire descente vers le fleuve.

La planche glissait encore mieux que le fugitif l'avait pensé. Au bout de quelques coudées seulement, il avait atteint une vitesse vertigineuse ! Debout sur ce précaire véhicule, Leonis faisait de son mieux pour conserver son équilibre. Par instinct, il plia légèrement les genoux en mettant plus d'appui sur ses jambes. Le bois rugueux de la planche adhérait à ses pieds, et le lourd bâton de Hapsout lui servait de balancier. Leonis n'avait jamais éprouvé une aussi grisante sensation ! Ses longs cheveux noirs flottaient derrière lui, et une brise puissante fouettait son visage ! Des frissons d'excitation lui parcouraient le dos ! Il songea que le faucon devait se sentir ainsi en plongeant vers la terre. Leonis riait et criait à pleins poumons. Au sommet de la falaise, les gardes échangeaient des regards stupéfaits. Ils tenaient mollement leurs lances, sachant qu'il était presque impossible d'atteindre une cible se déplaçant à une semblable vitesse ! Un garde plus courageux que les autres dénicha lui aussi une planche et monta sur la rampe pour se lancer à la poursuite du fugitif. Sa tentative fut catastrophique ! Les semelles de ses sandales étaient beaucoup trop lisses et la planche fuyait sous ses pieds. Il n'avait aucun équilibre lorsqu'il entama la descente. Son corps oscillait de tous les côtés. Il battait l'air de ses bras pour tenter de se redresser. Il parcourut ainsi une courte distance seulement. Ensuite, la planche

quitta la rampe, et le malheureux effectua une série de culbutes spectaculaires en rebondissant contre le flanc sableux de la falaise ! Il s'en tira avec quelques écorchures, mais, longtemps après ce jour, il fut l'un des sujets de moquerie favoris de ses compagnons.

Leonis, lui, continuait à filer comme une flèche ! Il avait presque atteint le bas de la rampe. En entendant les cris de Leonis et les clameurs de leurs confrères du chantier, les gardes qui surveillaient le débarcadère avaient levé les yeux. En constatant que quelque chose dévalait la rampe à toute allure, ils étaient demeurés immobiles, plissant les yeux pour discerner de quoi il s'agissait. Leonis avait la voie libre. Il traversa le débarcadère à la vitesse de la foudre sans que personne tente quoi que ce soit pour l'arrêter. Sa course folle s'acheva par un prodigieux plongeon dans le Nil.

Le garçon pénétra dans les flots avec force, mais sans douleur. Il avait lâché le bâton de Hapsout pour éviter de se blesser. Le sinistre objet recouvert de bronze avait coulé à pic. Dans un geste brusque, Leonis retira son bracelet de métal qui l'entraînait légèrement vers le fond. Il était heureux d'avoir songé à ce détail avant ce jour-là. Il laissa tomber le bracelet et nagea un instant entre deux eaux avant de refaire surface à vingt longueurs d'homme du débarcadère. En jaillissant à l'air libre, il prit une grande goulée d'air et chassa de la main les mèches de cheveux mouillés qui lui voilaient les yeux. Sur la berge, il vit quelques gardes qui, manifestement, n'avaient aucune idée de ce qui se passait. L'un d'eux poussa une exclamation en le pointant du doigt, mais puisque personne parmi eux n'avait encore songé que Leonis pouvait être un esclave en fuite, ils hésitaient tous à prendre une quelconque initiative. Un clapotis capta l'attention de Leonis. Il tourna la tête dans cette direction et un frémissement de terreur parcourut son dos. Un immense crocodile venait de se précipiter dans le fleuve et nageait vers lui ! Il y eut de nombreuses autres éclaboussures et, en peu de temps, une bonne douzaine de ces impitoyables carnivores allaient à la rencontre de cette proie inattendue...

Leonis devait vite trouver une solution. La rive lui était maintenant interdite. Quelque chose de massif et de rugueux lui heurta la nuque : un crocodile s'amenant par-derrière venait de le toucher ! pensa-t-il. Le cœur du garçon cessa presque de battre. Il se retourna pour faire face au monstre et il constata avec soulagement que ce qui l'avait effleuré n'était rien d'autre que la planche sur laquelle il avait dévalé la rampe.

Cependant, les crocodiles n'étaient plus très loin du malheureux. Sur le débarcadère, les gardes, pétrifiés par la scène, ne faisaient qu'attendre son sanglant dénouement. Leonis se glissa à plat ventre sur la planche. Sans perdre une seconde, il commença à nager vers la

rive opposée où se dressait la cité de Memphis. Ses bras effectuaient de longs et puissants moulinets. Ses pieds battaient furieusement l'eau. La planche flottait bien et Leonis parvint à distancer un peu ses terribles poursuivants. Toutefois, la partie était loin d'être gagnée ! Il se rendait compte qu'il lui faudrait bien du temps avant d'atteindre l'autre rive ! Il savait que la fatigue finirait par prendre le dessus et que les crocodiles n'auraient alors qu'à se partager sa pauvre carcasse. Malgré tout, Leonis ne se laissait pas aller au découragement. Il avait la ferme intention de se battre jusqu'à la fin pour préserver la précieuse vie que les dieux lui avaient offerte quatorze années plus tôt !

— Poursuivez-moi si vous voulez, crocodiles sacrés aux dents pointues ! cria Leonis entre deux souffles. Vous allez devoir nager longtemps avant de m'attraper ! Vous ne pourrez pas vous régaler de ma chair en pensant qu'elle a été trop facile à cueillir !

Leonis filait rapidement sur les flots. Les crocodiles nageaient dans son sillage avec une étrange lenteur. On aurait dit qu'ils ne voulaient pas l'attraper tout de suite : c'était comme s'ils prenaient le temps d'aiguiser leur appétit avant d'attaquer ce succulent repas ! Sur le débarcadère, les gardes du chantier avaient rejoint leurs collègues de la rive. Ils discutaient avec animation du comportement bizarre des féroces reptiles qui, en temps normal, n'auraient fait qu'une rapide bouchée de ce garçon imprudent ! Leonis commençait à s'éloigner. Les gardes s'inquiétaient. Et si les crocodiles ne parvenaient pas à rattraper cet esclave fugitif ? Il fallait faire quelque chose pour immobiliser Leonis ! Toutefois, il était hors de question d'utiliser les lances. Les crocodiles étaient des animaux sacrés. Les lances auraient certainement rebondi sur l'épaisse peau de leur dos, mais il ne fallait pas prendre le risque de leur crever un œil. Les gardes se consultèrent brièvement puis décidèrent qu'il valait mieux utiliser des pierres pour arrêter la course du fuyard.

Devant lui, Leonis vit tomber quelques pierres qui soulevèrent des gerbes d'eau. Bientôt, il fut encerclé par une redoutable pluie de projectiles. Il fut touché une première fois à la cuisse gauche, et la douleur lui fit pousser un cri. Vaillamment, il demeura sur sa planche et tenta de nager encore plus vite. Pour garder sa concentration et pour éviter de perdre son rythme, il fixait la berge opposée sur laquelle s'élevait la cité au mur blanc. Une force peu commune entraînait Leonis vers l'autre rive. Il luttait avec une volonté farouche. Il essayait de ne pas penser que le Nil avait été jadis le tombeau de ses parents et que, dans peu de temps, il deviendrait probablement le sien.

Leonis était maintenant à bonne distance du débarcadère. Les crocodiles le suivaient toujours avec une inconcevable patience. L'un des gardes dit :

— Ce garçon est protégé par les dieux ! Les crocodiles sacrés l'escortent au lieu de le dévorer !

— Il ne faut plus lancer de pierres ! ajouta un autre. La colère de Sobek rejaillira sur nous ! Nous devrions plutôt trouver une barque et...

— Les esclaves ne sont pas protégés des dieux ! le coupa un colosse en ramassant un gros caillou. Si les crocodiles sacrés hésitent à dévorer ce pitoyable gamin, c'est simplement parce qu'il est une nourriture indigne d'eux ! Écartez-vous et admirez mon adresse, bande de poltrons !

Le colosse fit quelques pas afin de prendre un bon élan et il lança son caillou bien haut et bien loin. Il y a de ces jours où la chance nous sourit. Ce jour-là, malheureusement pour Leonis, la chance souriait à Senbi, le colosse. La pierre tomba directement sur le crâne du garçon. Leonis vit mille étoiles et glissa de sa planche pour s'enfoncer dans l'eau. Il ne perdit pas tout de suite conscience. Il sentit que quelque chose saisissait son pagne et l'entraînait avec force vers le fond. Un crocodile ! Avant de perdre connaissance, Leonis songea : « Je m'en vais rejoindre Osiris au royaume des Morts. »

Du haut de la falaise, Montu avait assisté à cette déchirante scène. Un moment, il avait cru que Leonis allait parvenir à s'échapper. Les gardes avaient cessé de lancer des pierres, car le fugitif était hors de leur portée. Les crocodiles qui le suivaient étaient bien paresseux ! Connaissant l'énergie de son admirable compagnon, le pauvre Montu avait eu la certitude que Leonis allait s'en tirer. Puis il l'avait vu sombrer dans les profondeurs du fleuve. Les crocodiles, dans un sinistre tourbillon, s'étaient regroupés à l'endroit où il venait de disparaître. Le brave Leonis, son meilleur ami, venait de mourir sous ses yeux. Montu ne hurla pas. Il ne dit rien non plus. Sa gorge était même trop serrée pour laisser entrer l'air à l'intérieur de ses poumons. Les larmes inondaient ses joues sales. Il tomba à genoux, écrasé par un immense désespoir.

Le cruel Hapsout, lui, lança un long cri de triomphe. Il se mit à sautiller et à danser en riant comme un fou. Il ne se calma qu'après de longues minutes de cette joie irrépressible. Le silence régnait dans l'atelier aux ornements. Les esclaves fixaient tristement le sol. Hapsout marcha jusqu'au centre de l'atelier. Il grimpa sur un bloc de granit afin que tous les esclaves le voient bien. D'une voix forte et menaçante, il fit :

— Vous venez de voir ce qui arrive lorsqu'un esclave manque de respect à ses maîtres ! Les crocodiles sacrés ont accompli la volonté des dieux !

L'AUTRE RIVE

Le royaume des Morts était très étrange. Ce qui intriguait surtout Leonis, c'était que Hapsout s'y trouvait ! Leonis était couché par terre et Hapsout le tourmentait avec l'aiguillon de son bâton. Le dard s'enfonçait dans un bras, piquait une jambe, pénétrait dans son cou ; et Leonis, impuissant et faible, n'avait d'autre choix que celui de se laisser faire. En plus, Leonis avait une sérieuse douleur au crâne ! Il avait de la difficulté à supporter les coassements de toutes les grenouilles qui peuplaient ce monde ! Des grenouilles ? Vraiment ! Le royaume des Morts était trop étrange ! Au-dessus de lui, il vit Hapsout se transformer en crocodile, mais un crocodile avec des oreilles énormes ! L'image était drôle et Leonis se mit à rire. « Les crocodiles n'ont pas d'oreilles », pensa-t-il.

C'est à ce moment que Leonis revint à lui. En ouvrant les paupières, il vit un ciel qui ressemblait au ciel d'Égypte quand le jour cède doucement sa place à la nuit. Un firmament encore trop clair pour que l'on puisse y apercevoir les étoiles, mais assez sombre pour que le disque de la lune soit bien visible. Les grenouilles continuaient à chanter, l'air sentait le limon, et des nuées de moustiques voraces tournoyaient autour de Leonis. Ce dernier comprit qu'il était toujours vivant. Sa tête le faisait souffrir et sa mémoire s'égarait dans un épais brouillard. Il ne savait pas où il était et il se demandait bien pourquoi il s'était cru au royaume des Morts. Il referma les yeux pour réfléchir au drôle de cauchemar qu'il venait de faire. S'il avait rêvé que Hapsout le persécutait avec le dard de son bâton, c'était parce que, pendant qu'il dormait, des moustiques le piquaient réellement. Dans son songe, Hapsout s'était transformé en crocodile parce que...

— Parce que les crocodiles m'ont poursuivi dans le Nil et qu'ils m'ont attrapé, murmura Leonis avec horreur.

Il ouvrit les yeux et s'assit brusquement. La mémoire lui revenait. Il se rappelait sa fuite, sa folle descente sur la rampe, les crocodiles qui le pourchassaient et les gardes qui lui lançaient des pierres tandis qu'il nageait pour se sauver ! Il se souvenait aussi qu'un crocodile l'avait entraîné vers le fond du fleuve ! Comment pouvait-il être encore en vie ?

Leonis toucha sa tête. Il avait une grosse bosse sur le crâne, mais la blessure ne semblait pas grave. Le jeune fugitif était assis sur le

sable mouillé. Un rideau d'herbes hautes l'empêchait d'apercevoir le fleuve. Il allait se mettre debout lorsqu'un bruissement se fit entendre à deux pas derrière lui. Ce qu'il vit le pétrifia : un crocodile l'observait de ses yeux jaunes et globuleux ! L'animal ne bougeait pas. Leonis remarqua qu'un grand morceau de tissu blanc était coincé entre ses mâchoires fermées ! Son pagne ! Le vêtement de Leonis était pris entre les dents de ce monstre ! Le garçon s'aperçut qu'il était nu, mais il s'agissait là du dernier de ses soucis ! C'était ce crocodile qui l'avait emporté sous l'eau ! Il avait traîné sa proie sur la berge en ayant sans doute l'intention de la dévorer plus tard... Leonis n'osait pas remuer. Un geste trop vif aurait pu exciter son terrifiant observateur. Ce fut le crocodile qui bougea le premier. Il rampa lentement dans la boue, passa tout près du jeune esclave, se faufila entre les lotus et... il disparut ! Leonis, étonné, entendit le reptile se glisser doucement dans l'eau du fleuve. Il ne chercha surtout pas à comprendre le comportement bizarre de cette bête. Il se leva d'un bond et il se hâta de retrouver la terre ferme.

Assis derrière une digue, Leonis observait le Nil. Le palais d'Esa se trouvait dorénavant sur la rive opposée. Le garçon s'étonnait d'être sain et sauf malgré tous les dangers qu'il avait dû affronter ce jour-là. Il ne pouvait pas croire qu'il était parvenu à traverser le grand fleuve ! Qu'il avait franchi cette distance en étant inconscient, grâce à l'aide inespérée d'un étrange crocodile ! Le soleil venait de se coucher, et là-bas, sur le chantier, on avait allumé la multitude de lampes à huile servant à éclairer les ateliers. Leonis était libre, mais son nouveau bonheur se teintait de tristesse. Montu n'était pas à ses côtés. De plus, en ce moment, ce pauvre Montu devait croire que son ami Leonis était mort.

La cité de Memphis n'était qu'à cent pas. De l'endroit où il se trouvait, Leonis pouvait entendre des voix humaines, le hi-han entêté d'un âne et les meuglements de quelques bœufs. Il attendait que la nuit tombe tout à fait avant de s'infiltrer dans la ville. Il s'était confectionné un nouveau pagne avec des feuilles de palmier. Ce vêtement n'était pas une grande réussite, mais au moins il n'aurait pas à se promener nu dans les rues de la capitale ! Leonis n'avait rien mangé depuis le matin. Cependant, sa vie d'esclave l'avait habitué à une foule de privations ; la faim ne le dérangeait donc pas trop. Les moustiques, par contre, commençaient sérieusement à l'agacer ! Il se donnait des tapes sur tout le corps en pestant contre ces créatures insatiables et nuisibles ! Pendant qu'il se démenait ainsi contre une armée d'ennemis minuscules, Leonis n'avait pas vu venir le garçon qui, attiré par le bruit des claques, s'était approché de lui. Il semblait plus vieux que Leonis. Il devait avoir quinze ans et, visiblement, il menait une existence aisée.

— Bonsoir, fit l'inconnu.

Leonis sursauta. Il tourna la tête en s'efforçant de rester calme pour ne pas éveiller les soupçons du nouveau venu.

— Bonsoir, répondit Leonis en demeurant assis par terre.

— Je me nomme Kameni. Je suis le plus jeune fils de Hehnektou, le prêtre funéraire. Toi, qui es-tu ?

— Je suis... Leonis... le fils du scribe Khay.

— Tu hésites à dire ton nom ! Pourquoi ?

— Je... j'avais la tête ailleurs ! mentit Leonis.

— Où était-elle, ta tête ? J'aurais pourtant juré qu'elle était sur tes épaules !

Leonis s'amusa de la remarque. Kameni souriait dans la pénombre.

— Que fais-tu là, Leonis ? Tu ne portes pas de tunique, la nuit tombe. Tu as eu envie de venir t'asseoir ici pour donner à manger aux moustiques ?

— C'est une longue histoire, soupira Leonis en se levant.

Kameni remarqua alors le pagne rudimentaire que portait l'adolescent. Il éclata de rire.

— Ça alors ! On peut dire que tu es un drôle de garçon, toi !

— Je n'ai pas de vêtement, expliqua timidement Leonis. Il fallait bien que je me couvre un peu...

— Que t'est-il arrivé, au juste ? Un fils de scribe, ça ne se balade pas tout nu ! Mon père emploie un scribe et les enfants de cet homme sont toujours bien vêtus ! Si tu allais te promener ainsi dans Memphis, tu risquerais de passer pour un esclave, mon vieux !

En entendant ces mots, Leonis sentit son sang se glacer. Kameni lui posait trop de questions. Il fallait vite trouver un mensonge pour satisfaire sa curiosité. Leonis réfléchit un instant avant de dire :

— Cet après-midi, je suis allé nager dans le fleuve. J'ai laissé mon pagne et mes sandales sur la berge. Lorsque je suis revenu de ma baignade, quelqu'un avait pris mes affaires. Je demeure à l'autre bout de la cité ! J'attendais la nuit, car je n'avais pas la moindre envie de traverser Memphis dans cette tenue !

— Heureusement que je passais par-là ! lui fit remarquer Kameni en heurtant amicalement du poing son épaule. Viens ! Je t'invite chez moi ! Je vais te donner un pagne convenable ! Tu dois avoir faim ?

— Un peu, reconnut Leonis qui, en vérité, ressentait tout à coup une faim de hyène !

CHEZ LE PRÊTRE FUNÉRAIRE

Kameni habitait non loin de là. En franchissant le porche de pierre qui conduisait à la demeure de son nouveau compagnon, Leonis éprouva une vive émotion. Cette maison ressemblait tellement à celle où il avait vécu avec sa famille qu'il eut l'impression de revenir des années en arrière. Chez Kameni, il n'y avait pas de piscine. Toutefois, dans l'ombre du soir, le jardin était comparable à celui de Thèbes dans lequel il avait passé tant d'heures à étudier les écritures et à jouer avec sa sœur. Il y avait dans l'air les mêmes odeurs de cèdre, de coquelicot et de jasmin. Des gens discutaient dans un pavillon légèrement éclairé qui ressemblait à s'y méprendre à celui qu'avait fait construire le vieux Neferabou en bordure de la piscine. Leonis n'eut pas le temps de s'attarder davantage. Kameni l'entraînait vers la maison.

À l'intérieur, sous la lumière jaune des lampes à huile, Kameni remarqua la tache rougeâtre qui marquait le dos de Leonis. Il s'en inquiéta aussitôt.

— Il y a du sang dans ton dos ! Tu es blessé ?

— Ce n'est pas du sang. J'avais déjà cette marque quand je suis né. On dirait un lion.

— Ça alors ! s'exclama Kameni. Cette tache représente vraiment un lion ! On croirait que c'est un dessin ! Les dieux te comblent sûrement de leurs bienfaits ! Le lion est un animal sacré ! Ton existence est certainement très agréable !

Leonis se contenta d'approuver d'un signe timide de la tête. Il ne pouvait pas avouer à son hôte que son existence, depuis bien longtemps, n'était guère très agréable.

L'intérieur de la demeure de Kameni était décoré avec un luxe et un goût qui impressionnèrent Leonis. Les deux garçons avaient traversé un corridor et se trouvaient maintenant dans la grande pièce centrale de la maison. Les murs étaient ornés de treillis de roseaux. De lourds piliers grimpaient vers la voûte sur laquelle on avait peint des fleurs de lotus et des branches de lierres. Sur le sol, il y avait des nattes épaisses et de précieux coussins. Il y avait aussi des jarres en faïence, des statuette de bronze, une table basse sur laquelle s'alignaient quelques flacons d'huiles et un récipient doré pour se laver les mains. Leonis, désormais accoutumé à l'insignifiance de la hutte qu'il avait partagée avec ses compagnons, jetait sur chacune de

ces choses un regard admiratif. Ce comportement intrigua Kameni. Un fils de scribe devait bien savoir à quoi ressemblait une maison de noble ! Leonis, prenant conscience que son attitude pouvait lui jouer un vilain tour, se tourna vers son hôte pour lui dire :

— C'est vraiment beau, ici ! Ça ressemble un peu à chez moi !

Kameni ne dit rien. Bouche bée, il regardait maintenant son invité avec insistance. Une grande surprise se lisait sur son visage.

— Qu'y a-t-il ? demanda Leonis en tentant de masquer l'inquiétude qui le gagnait.

— Tes yeux..., s'extasia l'autre. Tu as les yeux verts !

— Ah ! c'est seulement cela qui t'étonne ! fit Leonis avec un petit soupir de soulagement. Pendant un instant, j'ai pensé qu'il y avait un scorpion dans mes cheveux !

— C'est impossible, des yeux verts !

— Bien sûr que c'est possible ! Tu en as la preuve, maintenant ! C'est très rare ! À part les miens, je n'en ai jamais vu d'autres !

Les garçons s'interrompirent. Une vieille femme au sourire respectueux venait d'entrer dans la pièce. Elle s'arrêta et plissa les paupières. Lorsqu'elle remarqua l'accoutrement de Leonis, son sourire se transforma en grimace d'étonnement.

— Ce n'est rien, ma bonne Satipy, lui dit Kameni. Mon ami Leonis a été victime d'un larcin pendant qu'il nageait dans le grand fleuve. Tu as vu, Satipy ? Il a des yeux verts !

La servante s'approcha de Leonis et l'examina un instant avec curiosité. Le regard couleur d'émeraude du garçon l'intrigua moins que l'état général de sa personne.

— Votre ami travaille dans les champs ? demanda-t-elle dédaigneusement à Kameni.

— Pas du tout, ma bonne Satipy ! Leonis est le fils d'un scribe ! Pourquoi dis-tu qu'il travaille dans les champs ?

— Votre ami est dans un état bien piteux, maître Kameni. Sa peau et ses cheveux sont secs. Ses mains sont rudes et ses ongles sont sales et rongés. Vous me dites qu'il est le fils d'un scribe et je ne mettrai pas votre parole en doute, maître Kameni. Mais le père de ce... Leonis doit vraiment passer tout son temps incliné sur les écritures pour ne pas voir que son fils manque à ce point de soins. Et sa mère...

— Ma mère est morte ! la coupa Leonis d'une voix désespérée. Je suis le fils du scribe Khay ! Je le jure devant Osiris qui préside le tribunal des Morts !

Kameni fit de la main un geste d'apaisement. Un sourire indulgent se dessina sur ses lèvres.

— Il faut pardonner à la vieille et bonne Satipy, mon brave Leonis. Elle est bavarde, mais elle est aussi la plus loyale et la plus serviable des domestiques.

Kameni se tourna vers la servante.

— Mon ami Leonis a passé la journée au soleil. Les huiles parfumées qui oignaient sa peau et ses cheveux ont été lavées par le grand fleuve. Les moustiques l'ont dévoré et il est épuisé. Pour ce qui est de ses mains rugueuses aux ongles rongés, je crois bien qu'il pourra nous éclairer à ce sujet. N'est-ce pas, mon ami ?

— Bien sûr, affirma Leonis. Je voudrais devenir un brillant artisan et travailler pour Pharaon. Dans mes temps libres, je m'exerce à sculpter la pierre et le bois. Quelquefois, je travaille si longtemps qu'il arrive que mes doigts saignent !

— Tu vois bien, Satipy ! trancha Kameni en rigolant. Mon ami Leonis sera un grand artisan ! Nous avons bien assez discuté !

Trouve-lui vite un pagne de bonne toile et apporte-nous à boire et à manger !

La servante s'inclina et quitta la pièce en trotinant sur les dalles. Leonis dut retenir un profond soupir de soulagement. Les méfaits de l'esclavage avaient imprégné son corps d'une foule de traces évidentes. Il venait de réussir un prodige en écartant les doutes qui planaient sur sa véritable identité. Pour un esclave fugitif qui ne voulait pas éveiller les soupçons, la maison d'un noble était certainement le dernier endroit où il aurait fallu mettre les pieds.

Leonis mangea lentement. Il s'efforçait de rester calme, même s'il mourait d'envie de dévorer en une minute toute la délicieuse nourriture qui se trouvait devant lui. C'était presque un supplice ! Il y avait du canard bouilli, du poisson, du pain, des olives et des gâteaux ! Lui et Kameni buvaient de la bière d'orge épaisse et nourrissante ! Leonis, dont l'ordinaire ne se composait que de blé sec, de pain rance et d'eau, aurait voulu pleurer, tellement il était heureux de retrouver les saveurs délectables et l'abondance d'un vrai repas ! Les deux camarades étaient assis sur des nattes, devant une table basse. Satipy avait disposé les succulents mets dans des assiettes en faïence. Leonis portait maintenant un pagne d'une blancheur impeccable, et la servante lui avait offert un onguent pour apaiser les démangeaisons provoquées par les piqûres d'insectes.

Après le repas, Kameni et Leonis commencèrent à jouer aux dames. Leonis était très fort à ce jeu, mais, puisqu'il n'avait pas l'intention d'insulter son hôte, il fit des erreurs subtiles pour perdre quelques parties. Ils jouaient depuis une heure quand le père de Kameni, le prêtre Hehnektou, fit son entrée dans la chambre centrale. L'homme avait la tête rasée. Sa figure était ronde et sympathique.

— Bonsoir, père, fit Kameni en se levant respectueusement. Je vous présente mon ami Leonis. Il est le fils d'un scribe de Memphis et il a les yeux verts !

Leonis s'était levé à son tour. Il faisait face au prêtre qui examina

ses yeux avec attention. Leonis souriait timidement. Son regard étrange avait toujours piqué la curiosité des gens. Il trouvait cependant qu'on lui avait montré bien assez d'intérêt pour ce soir-là.

— Tes yeux ont la couleur des berges du Nil, mon garçon ! C'est certainement le signe d'une grande abondance ! Ainsi, Leonis, tu es le fils d'un scribe. Quel est son nom ? je le connais peut-être !

— Il s'appelle Khay. Nous habitons Memphis depuis peu de temps. Avant, nous vivions à Thèbes. Mon père n'est pas très connu, ici.

— Memphis est une grande cité ! Si jamais ton père a besoin de se faire une réputation, tu lui diras de venir me rendre visite !

— Je m'en souviendrai, vénérable Hehnektou.

Kameni, heureux de voir que son père appréciait son nouvel ami, voulut l'impressionner davantage. Il demanda à Leonis :

— Montre-lui ton lion !

— Un lion ? dit le prêtre avec une moue intriguée.

Leonis se retourna pour exposer son dos au père de Kameni. Il ne vit pas l'expression de surprise qui se dessina sur les traits du prêtre funéraire. Ce dernier bégaya :

— C'est... c'est vrai... vraiment un beau dessin, Leonis ! Qui te l'a fait ?

— C'est une tache de naissance, expliqua Leonis.

Le prêtre ferma les yeux un court instant. On aurait dit qu'il priait. Son fils Kameni le regardait avec étonnement. La figure de Hehnektou ressemblait tout à coup à celles des morts qu'il portait au tombeau.

— Ça ne va pas, père ? s'inquiéta Kameni.

— Ce n'est rien, mon fils. Je... je viens de me rappeler qu'il me manquait quelques offrandes pour le rituel de demain. Viens avec moi, j'ai besoin de ton aide... Ton ami Leonis peut bien t'attendre un peu.

— Certainement, acquiesça poliment ce dernier.

En voyant à son tour la figure de Hehnektou, Leonis songea qu'il devait être très troublant pour un prêtre de manquer d'offrandes. Le père de son ami semblait profondément accablé.

Hehnektou entraîna son fils dans une autre pièce. D'une voix nerveuse, il lui dit :

— Écoute-moi bien, Kameni. Il faut que tu retiennes ce Leonis ici le plus longtemps possible ! Offre-lui l'hospitalité pour la nuit, mais il ne faut surtout pas qu'il se doute que nous cherchons à le retenir ! Il faut à tout prix le convaincre de rester ici, tu m'entends !

— Que se passe-t-il, père ? Je ne pourrai pas le retenir contre son gré ! Son père s'inquiétera !

— Peu importe, Kameni ! Ce garçon porte le signe ! C'est la destinée qui lui a fait poser le pied en ma demeure ! Il est peut-être

l'enfant annoncé par l'oracle de Bouto !

— Je ne sais rien de cette histoire, père !

— Tu ne sais rien parce que c'est un secret ! Sache seulement que tu devras tout faire pour que Leonis ne parte pas avant que les gardes de Pharaon arrivent ! Leonis doit être enfermé et maintenu sous haute surveillance ! Assomme-le s'il le faut ! Cet enfant, s'il s'agit bien de lui, est le seul être à pouvoir...

— À pouvoir quoi, père ?

— Rien, Kameni... Rien... J'ai déjà trop parlé.

Hehnektou tourna le dos à son fils et quitta précipitamment la maison.

LA CAPTURE DE LEONIS

Kameni ne retourna pas tout de suite dans la pièce où l'attendait Leonis. Il n'avait encore jamais vu son père dans un tel état d'excitation. Hehnektou, le vénérable prêtre qui marchait toujours avec quiétude et dignité, venait de quitter la demeure en courant comme un babouin ! Kameni était bien mal à l'aise. Il fallait qu'il retienne Leonis en essayant de ne rien laisser paraître de la nervosité qu'il éprouvait. Le fils du prêtre respira profondément pour tenter de se calmer un peu. Il aimait bien Leonis et il n'avait surtout pas l'intention de l'assommer ! On allait enfermer son nouvel ami et lui, Kameni, devrait agir en traître pour obéir à la volonté de Hehnektou ! Qu'avait Leonis de tellement extraordinaire pour justifier une semblable agitation ? Kameni haussa les épaules avec lassitude. Ce fut bien à regret qu'il se dirigea enfin vers la chambre centrale.

Leonis patientait devant le damier. Il songeait que, quelquefois, la vie pouvait réserver de très agréables surprises ! Ce matin-là, il s'était levé comme chaque jour dans sa hutte misérable et il avait avalé un maigre repas avant de se mettre en marche pour le chantier. Il se retrouvait ce soir dans cette luxueuse maison où on lui avait offert un succulent festin ! Le jeune garçon se disait qu'il avait grandement mérité ces instants de bonheur. Son évasion du chantier n'avait guère été facile. Il aurait aimé pouvoir savourer la quiétude de la maison de Kameni. Mais, malgré ce répit, Leonis se sentait anxieux. Qu'allait-il devenir, à présent ? Sur la rive orientale, celle où l'on construisait le palais d'Esa, il avait souvent rêvé de traverser le Nil afin de reprendre sa liberté. Ne s'était-il pas promis de retrouver Tati ? Était-il vraiment libre, maintenant ? Certes, il pourrait bientôt partir à la recherche de sa petite sœur. Seulement, même si les autorités du chantier le croyaient sans doute mort, Leonis savait qu'un esclave demeurait toujours un esclave. À l'avenir, comme il l'avait fait ce soir-là dans la belle demeure du prêtre funéraire, il lui faudrait faire preuve de beaucoup d'imagination pour éviter d'être démasqué.

Kameni entra, tirant Leonis de ses réflexions. Le fils du prêtre souriait, mais son visage exprimait de la tristesse. Il demanda d'une voix faussement enjouée :

- On fait une autre partie, mon ami ?
- Je suis un peu fatigué, répondit Leonis.

— Tu peux dormir ici ! proposa Kameni avec empressement.

Leonis hésita. La proposition de son hôte l'intéressait beaucoup, mais il fallait continuer à jouer le jeu.

— Mon père doit vraiment s'inquiéter. Je suis parti à l'aube...

— J'enverrai un domestique pour l'avertir ! trancha Kameni. Tu n'as qu'à me dire où se trouve votre maison, et ton père sera vite avisé de ta présence ici !

Leonis retint un soupir d'agacement. Décidément, ce Kameni avait le don de le mettre dans l'embarras ! Comment pouvait-il lui dire où se trouvait sa maison alors qu'il n'en avait pas ? En plus, le garçon avait un pincement au cœur chaque fois qu'il parlait de son père. Il aurait tellement aimé que ce dernier soit vraiment là pour s'inquiéter à son sujet. Leonis devait encore mentir ! Le mensonge est une chose bien sournoise ! Il est plus fertile que la meilleure des terres : il suffit d'en semer un pour en faire germer mille autres !

— J'oubliais ! s'écria-t-il. Mon père m'a dit hier qu'il devrait s'absenter pendant quelques jours. Il serait inutile d'envoyer quelqu'un chez moi. Je vais donc dormir ici ! Il n'y a rien qui m'en empêche !

— C'est... c'est... extraordinaire ! bégaya Kameni en baissant la tête pour éviter le regard de son invité.

— Que se passe-t-il, mon ami ? demanda Leonis. On dirait que tu es songeur.

— Ce n'est rien.

Kameni s'étendit sur des coussins. Un long moment, il fixa en silence le plafond coloré. Leonis pouvait lire un profond désarroi sur le visage de son hôte. Pour ne pas nuire à ses réflexions, il fit mine de s'intéresser au jeu de dames. Au bout d'un certain temps, Kameni reprit la parole :

— Mon père vient de me confier une tâche bien difficile à accomplir, Leonis. Quand ton père te demande de faire quelque chose qui ne te plaît pas, le fais-tu tout de même ?

— Mon père était... mon père est un homme juste et bon, répondit Leonis en se mordant les lèvres. Il m'a souvent demandé de faire des choses qui ne me plaisaient pas et, malgré mon embarras, je savais que je devais lui obéir. Il le fallait parce que, chaque fois, j'avais la certitude que Khay ne désirait pour moi que le meilleur de l'existence. Si tu ne doutes pas de l'amour de ton père, si tu sais qu'il est un homme juste et bon, mon cher Kameni, dis-toi bien que la tâche ardue qu'il t'a demandé d'accomplir sera profitable pour toi.

— Mon père est le plus juste des hommes, dit Kameni. Ce qu'il m'a demandé ce soir me fait bien souffrir cependant. Certains adultes ont beau être justes, ils ne comprennent pas toujours ce que peuvent ressentir leurs enfants. Par exemple, quand j'étais petit, j'avais adopté une oie. Elle me suivait partout dans les rues, les pâturages et les

bois ! Dès que je rentrais à la maison, elle se précipitait à ma rencontre ! Un soir, elle n'est pas venue. Mon père m'a dit qu'il l'avait prise pour la sacrifier au cours d'une cérémonie ! Il savait pourtant que cette oie avait de l'importance pour moi ! Il aurait pu en prendre cent autres s'il l'avait vraiment voulu ! Ce volatile était mon ami. Il représentait beaucoup à mes yeux ! J'ai pleuré. Mon père a dit : « Ce n'était qu'une oie, mon fils. Les oies sont toutes pareilles. Tu n'auras qu'à en dresser une autre. » Hehnektou n'avait rien compris. Même les hommes justes et bons peuvent parfois commettre des erreurs, Leonis. Cette fois-ci, d'une certaine façon, il me demande encore de sacrifier un être pour lequel j'éprouve de l'attachement. Je ne peux pas dire si cela est juste ou non.

— Pourrais-tu faire autrement ?

— Je crois bien que non, mon ami. Le visage de mon père exprimait trop de trouble pour que je puisse douter de l'importance de sa demande.

— Dans ce cas, statua Leonis, j'estime que tu dois faire preuve de sagesse et accepter le jugement de Hehnektou. Si tu as un autre animal à sacrifier pour la cérémonie de ton père, j'imagine que tu dois le faire.

Kameni ne répondit rien. Il ne pouvait pas dire à Leonis que, cette fois, la victime convoitée par le prêtre n'avait rien à voir avec le rituel ou un simple animal.

Une heure plus tard, Leonis était endormi. Kameni avait été soulagé de le voir fermer les paupières. Celui qu'il avait pour mission de surveiller ronflait maintenant comme les flammes dans le grand four de la cuisine. Il n'avait heureusement pas eu besoin de malmenier son nouveau camarade. Il songeait que Leonis lui en voudrait certainement beaucoup lorsque les autres viendraient pour s'emparer de lui. Kameni aurait aimé connaître les écritures. Ainsi, il aurait au moins pu écrire un mot d'excuse à Leonis. Il aurait glissé ce mot dans le revers du pagne qu'il avait offert à son ami, en espérant que ce dernier le découvrirait plus tard.

La nuit était bien avancée quand Hehnektou revint. Son fils avait du mal à garder les yeux ouverts. En pénétrant dans la chambre centrale, le prêtre constata avec soulagement que Leonis était toujours là. Kameni sursauta en voyant son père. Celui-ci lui fit signe de quitter la pièce en silence. Dans le corridor, Kameni vit une douzaine d'hommes armés de glaives recourbés. Les larmes aux yeux, il alla se réfugier dans le quartier des femmes où sa mère, ses sœurs et les servantes dormaient à poings fermés.

Leonis n'eut pas le temps de comprendre ce qui lui arrivait. Il ne put pas voir ceux qui le capturaient. Avant même qu'il s'éveille, l'un des gardes lui mit un épais sac de toile sur la tête. Leonis tenta bien de

se débattre. Il se mit à hurler mais, pour la deuxième fois depuis sa fuite, il reçut un violent coup sur le crâne. Les gardes l'entraînèrent à l'extérieur ; on l'installa à plat ventre sur le dos d'un âne, puis lentement la troupe silencieuse se glissa dans les rues de Memphis pour marcher comme des ombres en direction du palais royal.

LE CACHOT

Leonis ne voulait pas croire que sa liberté, si durement reprise au péril de sa vie, ne lui appartenait déjà plus. C'était vraiment trop injuste ! Pendant sa brève période de liberté, il n'avait même pas eu le loisir de voir un seul jour se lever ! Il était de nouveau captif ! Le pire, c'était de constater que sa situation était encore plus désespérante qu'auparavant. Sur le chantier, il pouvait au moins regarder le fleuve, le ciel, les oiseaux ! Il pouvait discuter et rigoler avec Montu ; respirer l'air du dehors et sentir les odeurs qu'apportait la faible brise du matin. Maintenant, il était enfermé dans un sordide et sombre cachot aux murs de granit. L'endroit était à peine plus grand que la hutte qu'il avait habitée sur le chantier. Le plafond était cependant bien plus haut. Un mince rayon de lumière pénétrait par une petite ouverture qui se trouvait en hauteur, hors de sa portée. Le sol était en pierre et Leonis n'avait pas de natte ni de paille pour s'étendre. La porte était en bois massif et de lourdes barres de bronze la traversaient. Sur l'un des murs, il y avait six trous de la grosseur d'un poing. Le prisonnier se demandait à quoi pouvaient servir ces orifices. En les examinant, il s'était imaginé qu'on les utilisait certainement pour remplir le cachot d'eau afin d'y noyer les condamnés.

Après son réveil, Leonis avait mis du temps avant de pouvoir se lever. Il était étourdi et sa tête, sa pauvre tête, le faisait atrocement souffrir. Il s'était appuyé sur un coude, avait jeté un regard circulaire sur sa prison, puis, au comble du désespoir, il était retombé tel un lourd sac de sable. Il avait pleuré comme un gamin. Il n'avait pas eu besoin de réfléchir longtemps pour comprendre que Kameni l'avait trahi. Le fils de Hehnektou n'avait-il pas insisté pour que Leonis dorme chez lui ? En récapitulant, le prisonnier était parvenu à se faire une idée à peu près claire de ce qui s'était passé chez le prêtre funéraire. S'il se retrouvait enfermé dans cet obscur cachot, c'était simplement parce que Hehnektou l'avait identifié. Leonis avait remarqué la drôle de tête qu'avait faite le père de Kameni après avoir vu sa tache de naissance. La marque que portait Leonis était unique et très remarquable. Le prêtre était sans doute déjà venu sur le chantier du palais d'Esa. De nombreux nobles, intéressés par les grandioses travaux de l'Empire, venaient souvent visiter l'endroit. Hehnektou était probablement l'un de ceux-là. Il avait sûrement, au hasard de

l'une de ses visites, croisé un esclave portant un singulier dessin de lion en haut du dos. En voyant le nouvel ami de son fils, Hehnektou avait tout de suite fait le lien. Il avait entraîné Kameni à l'écart en inventant une histoire à propos des offrandes. Ensuite, le prêtre avait demandé à son fils de surveiller ce garçon, qui était assurément un esclave fugitif, pendant qu'il irait lui-même prévenir les autorités. Bien sûr, Leonis se trompait un peu. Les choses s'étaient bien passées comme cela, mais sa brutale capture n'avait rien à voir avec son passé d'esclave...

L'adolescent, malgré son infortune, se disait qu'il n'avait aucun droit de juger Kameni pour le geste qu'il avait commis. Ce dernier n'avait fait qu'obéir à son père. Il se souvenait que le fils du prêtre avait tenté de lui donner un indice en lui parlant de l'oie que Hehnektou avait jadis sacrifiée. Kameni avait ensuite ajouté, en espérant sans doute que Leonis comprendrait qu'une menace pesait sur lui :

— Cette fois-ci, d'une certaine façon, il me demande encore de sacrifier un être pour lequel j'éprouve de l'attachement, le ne peux pas dire si cela est juste ou non.

Leonis s'en voulait. Il était resté trop longtemps chez Kameni ! Il n'aurait même pas dû accepter son invitation. Un fugitif doit se hâter de fuir ! Pour rester libre, Leonis aurait dû s'empresse de mettre le plus de distance possible entre lui et la cité de Memphis ! Tant d'efforts pour rien ! S'il ne mourait pas dans ce cachot, on l'enverrait certainement travailler dans les mines, car c'était de cette manière que l'on châtiât les criminels. Dans les mines, disait-on, même un ouvrier très vigoureux ne pouvait survivre bien longtemps.

Le jeune garçon fixait la lourde porte. Il était réveillé depuis des heures et personne n'était encore venu le voir. Il avait frappé de toutes ses forces sur le battant, il avait hurlé comme un fou : rien ne s'était produit. On ne lui avait donné ni à boire ni à manger. Le silence était lourd et une odeur indéfinissable remplissait le cachot. La lumière du jour qui passait par la petite fenêtre changeait graduellement d'intensité. Il faisait maintenant un peu plus clair, mais ce détail n'atténuait en rien l'inquiétude du prisonnier. Allait-on le laisser mourir de soif et de faim ?

Leonis tendit l'oreille. Il venait d'entendre quelque chose. Un glissement : comme si quelqu'un avait frotté un objet léger sur une surface de pierre. Il y eut un autre bruit du côté de la porte. Le prisonnier constata qu'un petit panneau venait de coulisser, laissant un rectangle sombre dans le bois du battant. Leonis se précipita pour jeter un œil par cette ouverture. Il ne vit rien. De l'autre côté, l'obscurité était totale. Un courant d'air frais s'insinuait maintenant dans le cachot.

— Il y a quelqu'un ? appela Leonis.

Personne ne répondit.

— Je vous en prie ! reprit-il. Dites-moi au moins où je suis !

Encore une fois, les appels du prisonnier demeurèrent sans effet. Derrière lui, un autre léger bruit de glissement se fit entendre. Leonis se retourna. Il ne remarqua rien d'anormal, mais le curieux son continuait. Leonis s'approcha du mur où se trouvaient les six trous. Le bruit provenait de là. Le garçon recula un peu et se pencha pour tenter d'apercevoir quelque chose dans l'un de ces obscurs orifices. Le son était maintenant plus net. Il semblait provenir de tous les trous à la fois. Leonis alla s'appuyer sur le mur opposé. Il avait le sentiment qu'une chose horrible se préparait.

Le prisonnier comprit vite que ses craintes n'étaient pas vaines.

Un premier serpent tomba sur le sol avec un bruit sourd. Il se tortilla frénétiquement pendant quelques secondes avant de se dresser. Sa tête se balançait lentement de gauche à droite. Leonis l'avait tout de suite reconnu : c'était un cobra. Un autre serpent vint s'écraser à côté de son congénère. Les deux reptiles sifflèrent, se dilatèrent, combattirent l'un contre l'autre un court instant ; puis, comme s'ils s'étaient consultés, ils mirent un terme à leur lutte pour ramper vers Leonis. Ce dernier ne bougeait pas. Il ressentait une peur terrible, mais il ne voulait en aucun cas provoquer l'attaque des cobras. Il savait qu'il était inutile de crier, car personne ne lui ouvrirait. Les serpents seraient son supplice ! Sa punition pour s'être échappé de l'un des chantiers de Pharaon ! Bientôt, les six trous se mirent à cracher des cobras ! Le cachot s'emplit d'un affreux concert de sifflements hargneux. Le sol devint invisible sous la masse grouillante des reptiles. Leonis regardait partout pour tenter de découvrir une façon de se soustraire à la marée venimeuse qui progressait vers lui. Les murs étaient lisses. Il n'y avait aucun moyen de les escalader. La seule ruse possible consistait à rester immobile en espérant que les serpents se désintéresseraient de lui. Mais comment demeurer tout à fait immobile lorsqu'on tremble comme le roseau ? Leonis n'avait même plus le contrôle sur ses jambes flageolantes ! Il savait qu'il ne pourrait éviter les morsures. Dans le flot horrible des serpents, il pouvait voir une multitude de petites gueules jaillir et s'ouvrir pour mordre aveuglément ce qui se trouvait à leur portée. Les cobras étaient très agressifs ! Ils se mordaient entre eux ; ils assaillaient la pierre des murs sans faire de distinction entre le vivant et l'inerte ; leurs minuscules mais impitoyables mâchoires claquaient parfois dans le vide, remplies de ce désir belliqueux d'atteindre une victime ! Leonis ne pouvait espérer que les crochets immondes de ces bêtes de mort s'abstiendraient de s'enfoncer dans sa chair. Il s'accroupit, le visage dans ses mains, attendant la douleur aiguë qui lui ferait quitter la terre

du soleil pour le monde d'en bas. Le cœur battant et les nerfs en boule, Leonis souhaitait seulement que son agonie soit de courte durée. La première morsure ne vint jamais. Les cobras se calmèrent comme par magie. Ils ne sifflaient plus de rage et le bruit de leurs mouvements avait diminué. Le prisonnier retira ses mains de son visage pour observer un spectacle inouï : les serpents formaient maintenant un cercle autour de lui. Ils se dressaient en rangs serrés et demeuraient immobiles comme des tiges de lotus. Leurs capuchons étaient dilatés, mais ils ne montraient plus la moindre forme d'agressivité. C'était comme s'ils étaient hypnotisés par Leonis ! Mieux encore, on aurait dit que les serpents lui rendaient hommage !

Le garçon n'en croyait pas ses yeux. Le cachot était redevenu silencieux. Les cobras se comportaient devant lui comme une troupe de militaires devant un pharaon. Il se leva lentement, le dos au mur, guettant avec crainte la réaction des serpents. Aucun d'entre eux ne bougea. Derrière la porte, il y eut des cris de joie. Leonis jeta un regard dans cette direction. Par la petite fenêtre qui se découpait dans le battant, il vit de la lumière. De l'autre côté, il y eut un choc sourd. On traînait un objet lourd contre le bois de la porte. Le battant s'ouvrit, mais les cobras restèrent pétrifiés. Une silhouette s'encadra dans le rectangle de la porte ouverte. Il s'agissait d'un homme de grande taille. Il portait une tunique sombre au tissage compliqué. Son visage était noble et souriant. Son crâne chauve luisait dans la faible lumière. D'une voix grave et émue, il dit à Leonis :

— Je suis le grand prêtre Ankhhaef. Nous sommes heureux de t'avoir enfin trouvé, jeune Leonis ! Tu peux sortir sans crainte, car les cobras garderont leur venin mortel. Ils ont reconnu en toi le sauveur de l'Empire !

Leonis ne chercha pas à savoir ce que voulait dire ce curieux personnage en parlant d'un sauveur de l'Empire. En serrant les mâchoires, il avança d'un pas. Quelques cobras s'écartèrent comme s'ils voulaient lui céder le passage. Un autre pas vint confirmer cette étrange impression. Un sentier se créa dans la foule des serpents. Bientôt, la voie fut libre jusqu'à la sortie. En avançant lentement sur ses jambes tremblantes, Leonis franchit le chambranle ; puis, sous les sourires radieux de quelques individus qui l'attendaient dans le corridor, il laissa derrière lui sa terrifiante cellule.

Un garde referma la porte du cachot et déposa sur ses appuis la lourde traverse de métal servant à la barrer. Leonis s'arrêta au milieu du cercle formé par les étrangers. Ces derniers posaient sur lui des regards intenses dans lesquels se mêlaient curiosité et respect. Se sentant indigne d'autant d'intérêt, Leonis contemplait timidement le sol en attendant qu'on lui explique ce qui se passait. Le grand prêtre Ankhhaef posa une main affectueuse et rassurante sur l'épaule de

Leonis. L'esclave en fuite leva ses yeux verts pour regarder l'homme.

— Tu ne dois pas avoir peur de nous, jeune Leonis. Les gardes qui t'ont amené ici ont été un peu brutaux, car tu ne devais pas donner l'alerte. Ils devaient tout mettre en œuvre pour que ton enlèvement passe inaperçu.

— Un... enlèvement ? répéta Leonis.

— Oui, répondit Ankhhaef. Mais sois tranquille, Leonis. Ici, tu ne cours aucun danger.

— Bien sûr ! fit le garçon en retrouvant un peu de bravoure. Ici, je ne suis pas en danger ! J'ai bien vu ça ! Vous m'avez offert une splendide petite chambre avec des murs de pierre et une porte close ! Puisque vous ne vouliez sans doute pas que je m'ennuie trop, vous avez même songé à envoyer quelques serpents pour me tenir compagnie !

— Il le fallait, Leonis. Malgré le signe que tu portes dans ton dos, nous devons posséder la preuve que tu es bien l'enfant annoncé par l'oracle.

— Je ne comprends rien à ce que vous dites, grand prêtre, dit Leonis en secouant la tête. Le signe que j'ai dans le dos n'est qu'une simple tache de naissance. Je pensais que vous m'aviez emprisonné parce que...

— Parce que quoi ? demanda Ankhhaef.

— Vous... vous ne savez vraiment pas qui je suis ?

— Le prêtre funéraire Hehnektou nous a révélé que tu étais le fils d'un scribe. C'est tout ce que nous savons sur toi, jeune Leonis.

L'adolescent était abasourdi. Ankhhaef ne savait pas qu'il était un esclave évadé. On l'avait enfermé dans ce cachot à cause de la tache qu'il portait dans son dos. On l'avait livré aux cobras pour cette unique et stupide raison ! Une malheureuse tache de naissance ! Était-ce là un prétexte suffisant pour enlever la vie à un jeune garçon ?

— Qu'allez-vous faire de moi, à présent ? s'informa Leonis.

— Tu as passé la première épreuve, répondit Ankhhaef. Pharaon en sera informé et il sera fort soulagé de savoir que nous avons enfin trouvé celui que nous cherchions depuis trois ans.

— Pharaon ! s'exclama Leonis en se prenant la tête entre les mains.

— Nous sommes en ce moment dans les souterrains du palais royal de Memphis. Dorénavant, tu feras partie de la grande maison de Mykérinos. Nous en informerons ton père et nous lui offrirons beaucoup d'or pour le consoler de ton absence. Tu pourras le voir quand tu le voudras, mais ta demeure sera ici, désormais.

Leonis était secoué. Les paroles du grand prêtre n'avaient aucun sens ! Lui, un pauvre esclave, comment pouvait-il habiter un palais royal ? Le garçon passa une main nerveuse dans ses cheveux longs.

Étranglé par l'émotion, il parvint à dire :

— Il faudra m'expliquer, grand prêtre... Je ne comprends rien à ce qui m'arrive... Il faudra vraiment m'expliquer.

— Certainement, Leonis. Bientôt, tu comprendras tout. Pour l'instant, tu as vraiment besoin de repos. Nous allons quitter ces caves pour un endroit plus approprié. Tu vas recouvrer tes forces et je t'expliquerai.

Le garçon fit oui de la tête. Le petit groupe se mit en branle pour parcourir les couloirs sombres des souterrains du palais. Un garde qui marchait devant tenait une lampe à huile. L'éclairage faisait danser des ombres sur la pierre des murs. Leonis avançait en silence. Des larmes roulaient sur ses joues.

UNE NOUVELLE VIE

Leonis ne pouvait plus regarder le Nil comme il l'avait fait jusqu'à chaque matin. Le décor qui l'entourait n'avait plus rien à voir avec celui de la pauvre hutte qu'il avait habitée sur le chantier du palais d'Esa. Il se tenait sur la terrasse d'une belle maison qui s'élevait à deux pas du palais royal. Il ne pouvait pas voir au-delà des hauts murs qui ceinturaient les vastes jardins entourant sa résidence. Un rideau de grands arbres l'empêchait même d'admirer le lever du soleil. Il y avait trois jours que Leonis avait quitté son cachot. Depuis sa délivrance, le fils de Khay vivait comme un prince. Sa maison était luxueuse et quelques serviteurs veillaient à ce qu'il ne manque de rien. En vérité, Leonis n'était pas tout à fait libre. Ankhhaef lui avait fait promettre de ne pas quitter la demeure qu'on lui avait assignée. Des gardes le surveillaient en permanence dès qu'il mettait le pied dehors. Le garçon devait demeurer à proximité de la maison. Pour l'instant, il n'avait pas l'intention de se sauver. Le grand prêtre lui avait dit qu'il reviendrait dans quelques jours pour lui expliquer clairement les raisons de sa présence dans l'enceinte de la demeure de Pharaon. L'adolescent se sentait en confiance. Il se disait que si ces gens avaient voulu lui faire du mal, ils l'auraient laissé dans le cachot aux bons soins des cobras.

Leonis se retourna pour regarder en direction du palais qui se trouvait à l'autre extrémité des magnifiques jardins. La face arrière de la demeure royale n'était pas vraiment impressionnante. Ce n'était qu'une haute muraille percée de quelques fenêtres. Un serviteur lui avait affirmé que la façade du palais était plus remarquable, mais Leonis n'avait pas encore eu l'occasion d'y jeter un œil. Le jeune garçon quitta la terrasse fleurie et baignée de soleil. Il emprunta l'escalier menant au rez-de-chaussée de sa nouvelle maison. En arrivant dans la salle principale, il fut encore une fois étonné par la splendeur de l'endroit. La première fois qu'il était entré dans cette demeure, Leonis avait cru franchir la porte du palais de Mykérinos ! Ankhhaef lui avait expliqué en riant que cette résidence était bien modeste en comparaison des nombreux palais de Pharaon. Il lui avait également dit que cette maison serait désormais la sienne et qu'il pourrait l'habiter jusqu'à sa mort. Leonis avait mis des heures à s'en remettre ! Cette résidence était beaucoup plus belle et plus vaste que celle du maître Neferabou ! Après avoir mangé un délicieux repas, le

fil de Khay avait visité les douze pièces en poussant de vives exclamations. En entrant dans la chambre à coucher, il était resté perplexe. Désignant un étrange meuble qui tenait sur quatre pieds de bois en forme de pattes de lion, il avait demandé à Ankhhaef :

— Qu'est-ce que c'est ?

— Il s'agit d'un lit, Leonis. C'est pour dormir.

Leonis avait tâté le matelas moelleux couvert de quelques coussins et d'une peau de mouton.

— Comment peut-on dormir sur un truc aussi mou ? avait-il demandé d'un air sceptique.

— Tu verras. On s'habitue vite à ce genre de... truc, comme tu dis.

Le lit trônait dans une alcôve sur les cloisons de laquelle on avait peint des effigies du dieu Bès : le nain qui devait veiller sur le sommeil des hommes et détruire les créatures nuisibles tel les serpents ou les scorpions. Le sol de la chambre était entièrement recouvert de nattes. Leonis avait haussé les épaules. Si jamais le lit se révélait trop mou pour y dormir, il pourrait tout de même se coucher sur le sol comme il en avait l'habitude.

Après avoir fait visiter la demeure à Leonis, Ankhhaef l'avait entraîné vers la salle de bain où un groupe de domestiques impatients l'attendait. Leonis, au comble de la timidité, avait dû retirer son pagne devant tous ces gens pour se glisser dans l'eau tiède et parfumée d'un bassin de pierre. On l'avait lavé avec application. Ensuite, un barbier lui avait coupé les cheveux. Le garçon, un peu inquiet, avait précisé qu'il désirait conserver ses cheveux longs. Le barbier n'avait fait qu'ordonner sa tignasse, et un coiffeur s'était chargé de mettre en valeur sa magnifique chevelure noire. Un manucure avait ensuite taillé les ongles lamentables de Leonis. Lorsque cela avait été fait, l'homme avait même voulu les peindre en rouge ! Le garçon avait toutefois affirmé que ses doigts et ses orteils étaient bien assez jolis comme cela. Un tailleur avait pris ses mesures. Tandis que des servantes oignaient d'huile la peau et les cheveux de Leonis, le tailleur avait quitté la demeure pour revenir rapidement. Il lui avait offert une tunique neuve, un beau pagne plissé et des sandales en cuir souple.

Ce soir-là, malgré son épuisement, Leonis avait eu bien du mal à s'endormir. Le lit était très confortable et il saurait très bien s'en accommoder. Seulement, Leonis ne pouvait s'empêcher de revoir les événements de cette éprouvante journée. Ce n'était pas tous les jours qu'on pouvait se vanter d'avoir été épargné par des dizaines de cobras agressifs. Ce n'était pas tous les jours non plus qu'un pauvre esclave troquait sa vie misérable contre une existence princière.

La salle principale, où se trouvait maintenant Leonis, était sans contredit la plus belle pièce de la maison. Quatre piliers de bois,

richement incrustés de faïence, d'ébène et d'ivoire, soutenaient un plafond aux larges poutres. Sur les pâles murs de briques crues, des treillis de roseaux côtoyaient des tentures de lin aux couleurs bigarrées. Comme dans la plupart des autres pièces, le plancher était couvert de nattes. Les objets qui composaient le mobilier étaient si beaux que Leonis osait à peine les effleurer. Les tables basses, les chaises et les tabourets reposaient, tout comme le lit, sur des pieds sculptés en forme de pattes de lion. Une imposante statue de bronze représentant la déesse-lionne Sekhmet s'élevait dans chaque coin de la pièce. Le lion était très présent dans le décor de la nouvelle demeure de Leonis. L'animal apparaissait dans chacune des nombreuses scènes peintes sur les objets décoratifs, les murs et les plafonds. L'ancien esclave avait du mal à se sentir chez lui dans ce somptueux environnement. Il préférait aller marcher dans les jardins ou s'asseoir sur la terrasse plutôt que de rester à l'intérieur.

Leonis s'immobilisa devant un miroir de cuivre poli. La vue de son reflet l'amusait. Il adressa à son double quelques grimaces comiques et éclata de rire. Il effectua ensuite une série de gestes ridicules qui l'amusèrent encore plus. Il imitait un singe. Pour parfaire le portrait, le garçon poussa quelques cris aigus. Il y eut des rires moqueurs et cristallins du côté de la porte donnant sur la cuisine. Leonis cessa de faire le pitre, et, la figure rouge de gêne, il se retourna pour constater que les servantes l'avaient épié. Ce n'était pas la première fois ! Il avait la désagréable impression que ces deux jolies jeunes filles, qui se ressemblaient vraiment beaucoup, passaient leur temps à se moquer de lui. À maintes occasions, il les avait surprises en train de l'observer ainsi. Il suffisait que Leonis fasse un geste anodin pour qu'elles se mettent à rire et à se murmurer des choses dans le creux de l'oreille ! Leur présence intimidait vraiment le garçon. Depuis son arrivée, ces jumelles, qui devaient avoir à peu près son âge, le suivaient sans arrêt. Leonis ne leur demandait rien, mais chaque matin, à son réveil, il apercevait les deux servantes qui attendaient déjà au pied de son lit. Elles lui apportaient ses sandales, ses vêtements et les accessoires nécessaires pour procéder à sa toilette. Dès que Leonis se levait, elles l'habillaient, le peignaient et couvraient son corps et ses cheveux d'huiles riches et parfumées. Elles lui servaient ensuite de délicieux plats accompagnés de fruits, veillaient à ce que l'eau des jarres soit toujours fraîche et s'assuraient que les nombreux vases de la demeure soient parés de fleurs récemment cueillies. Leonis les remerciait timidement. Il n'osait pas leur parler. Les jumelles s'inclinaient devant lui comme des esclaves et il détestait cela. Nul n'était mieux placé que lui pour comprendre les humiliations quotidiennes auxquelles devait faire face un esclave.

Leonis abandonna le miroir. Il adressa un sourire embarrassé aux

jumelles qui l'observaient toujours. L'une d'elles s'avança dans la pièce. Un sourire malicieux éclairait sa belle figure. Elle demanda :

— Pouvons-nous faire quelque chose pour vous être agréables, maître Leonis ?

— Je n'ai besoin de rien, mes amies ! fit Leonis en tentant de masquer son impatience.

Vous n'avez pas à faire tout ce que vous faites ! Allez-vous promener dans les pâturages ! Allez-vous amuser un peu dans les jardins ! Je n'ai pas besoin de servantes ; je me débrouille très bien tout seul !

— Vous êtes bien bon, maître Leonis ! répliqua la domestique. Nous ne faisons qu'obéir à la volonté de Pharaon ! Nous avons été désignées et éduquées pour vous servir ! C'est un grand honneur pour nous !

— Dans ce cas, s'exclama Leonis, je demanderai à Ankhhaef de vous employer ailleurs ! Je ne suis pas votre maître et je ne suis pas un prince ! Je ne mérite pas autant de privilèges !

La servante qui était restée derrière se mit à pleurer. Leonis posa sur elle un regard surpris et inquiet.

— Pourquoi votre sœur pleure-t-elle ? demanda-t-il à la servante qui était venu lui parler.

— C'est que vous nous faites beaucoup de peine, maître Leonis.

— Je n'ai rien dit de mal ! riposta-t-il.

— Vous venez de dire que vous aviez l'intention de demander à Ankhhaef de nous employer ailleurs. Ce serait une chose bien triste pour nous qui attendions votre venue depuis presque trois ans.

— Vous m'attendiez ?

— Lorsque le messenger est venu de Bouto pour annoncer votre arrivée prochaine, Pharaon a fait construire cette belle demeure pour vous recevoir, maître Leonis. Ma sœur et moi avons été choisies parmi les plus jolies et les plus talentueuses jeunes servantes de la cour de Pharaon. Je m'appelle Raya et voici ma sœur Mérit. Nous avons travaillé très fort pour acquérir le privilège de vous servir.

— Puisque je vous dis que je n'ai pas besoin d'esclaves ! explosa Leonis.

Raya se raidit. Ces dernières paroles l'avaient visiblement offensée. Sa sœur Mérit était maintenant secouée par de violents sanglots. Le garçon ne savait plus où regarder. Il voulait fondre sous le regard ardent et accusateur que lui lançait Raya.

— Qu'ai-je dit de si blessant ? demanda-t-il, étonné.

— Vous nous avez qualifiées d'esclaves, maître Leonis ! Nous n'avons rien à voir avec de vulgaires esclaves ! Nous sommes des servantes de la cour royale ! Nous avons été éduquées correctement ! Nous appartenons à une longue lignée d'excellents serviteurs ! Nous

ne sommes pas des esclaves, maître Leonis ! Les esclaves sont stupides ! On pourrait échanger trois de ces misérables contre un seul âne !

Les mots de Raya brisèrent le cœur de Leonis. Il éprouvait un sentiment mêlé de honte et de colère. Comment pouvait-on songer qu'un âne avait plus de valeur qu'un être humain ? Raya parlait comme le contremaître Hapsout ! Elle méprisait les esclaves en pensant sans doute qu'ils naissaient inférieurs aux gens libres ! La situation avait tout de même quelque chose d'étrange ! Raya et Mérit dédaignaient les esclaves, mais, sans le savoir, elles étaient au service de l'un d'eux ! Un instant, Leonis eut envie de congédier les deux domestiques. Il voulait faire payer à Raya le prix de sa terrible vanité. Toutefois, en réfléchissant bien, il jugea qu'il valait mieux attendre avant d'agir. Raya et sa sœur ne semblaient pas vraiment méchantes. Il y avait beaucoup d'ignorance dans leur jugement. Il fallait simplement qu'elles apprennent que les esclaves étaient, malgré les apparences, des êtres humains à part entière. Ainsi, au lieu de se fâcher, Leonis prit une grande respiration. Il jeta tout de même sur Raya un regard ombrageux qui en disait long sur la colère qui bouillait dans son cœur. Sans rien ajouter, le garçon tourna les talons pour aller se réfugier dans sa chambre.

LE TALISMAN DES PHARAONS

L'après-midi était déjà bien avancé. Leonis était assis dans le jardin lorsqu'il vit Ankhhaef qui marchait dans l'allée centrale. Le garçon se leva précipitamment pour aller à sa rencontre. Le grand prêtre l'accueillit avec un large sourire.

— Comment vas-tu, Leonis ? Est-ce que tu apprécies toujours ta nouvelle maison ?

— Bien sûr, fit Leonis sans trop de conviction.

Le grand prêtre fronça les sourcils. Son protégé semblait malheureux.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Leonis ? Manquerais-tu de quelque chose ?

— Ce n'est rien, assura Leonis en s'efforçant de sourire. J'ai juste hâte de connaître les raisons qui vous permettent de croire que je mérite autant de faveurs.

— C'est pour cela que je suis venu te rencontrer, Leonis. Je tenais à ce que tu sois bien disposé à m'écouter avant de te dire qui tu es et ce que nous attendons de toi.

— Vous venez me dire qui je suis ! fit Leonis en riant. Je dois certainement le savoir, non ?

— Tu n'as aucune idée de l'importance que tu as, mon garçon. Tu es l'enfant-lion. Tu es le sauveur de l'Empire annoncé par l'oracle. Tu n'as aucun soupçon de la force qui dort en toi. Nous, nous savons que tu es le seul à pouvoir préserver l'Égypte de la grande calamité qui la menace. Les ennemis de Pharaon le savent aussi. Nous avons eu la chance de te trouver avant eux. Si nous te gardons ici, dans l'enceinte de ce palais, ce n'est guère pour t'emprisonner, sache-le. Nous devons absolument te protéger des adorateurs d'Apophis.

Leonis regardait le grand prêtre d'un air interloqué. Il n'était pas loin de penser que ce brave homme avait perdu la raison. Ankhhaef remarqua l'incertitude sur les traits du garçon. Il continua malgré tout son étrange discours :

— Mykérinos règne sur l'Égypte depuis bientôt quinze ans. Il est le maître des Deux-Terres^[3] et personne ne pourrait mettre en doute sa divinité. Toutefois, Mykérinos n'était pas censé veiller au destin de l'Empire. Avant lui, comme tu le sais sans doute, son cousin Baka occupait le trône. Le court règne de Baka fut cependant une période

très sombre de notre histoire. Baka suivit l'exemple de ses ancêtres : les pharaons Khéops, Djedefrê et Khéphren. Il perpétua la tradition d'interdire les temples au peuple, qui ne pouvait plus, depuis longtemps déjà, célébrer les sacrifices aux dieux. Le peuple d'Egypte vivait alors dans une misère profonde. À la mort de Khéphren, les gens avaient espoir d'accueillir un nouveau roi qui viendrait mettre un terme à cette grande période de noirceur qui durait depuis cinquante-huit ans. Hélas ! les fragiles espérances qui sommeillaient dans le cœur des hommes devaient disparaître dès les premiers jours de règne du sinistre Baka. Ce dernier se révéla plus rigide et plus cruel encore que ses prédécesseurs ! Il ne fit guère rouvrir les temples et il ordonna au peuple de l'Empire de vouer un culte unique au grand serpent Apophis, l'infâme créature issue des ténèbres et du chaos ! Baka osa même entreprendre la construction d'une grande pyramide en l'honneur de l'ennemi de notre vénéré dieu-soleil Rê ! Au fil de toutes ces années sombres, le peuple s'était résigné. Les gens n'approuvaient pas les actes de Baka, mais puisque Pharaon est lui-même un dieu, comment contester ses agissements ? Mykérinos n'en pouvait plus de voir le peuple souffrir ainsi. Il conspira pour déloger son ignoble cousin du trône de l'Empire. Il trouva de nombreux alliés. Mykérinos avait le sang des pharaons dans ses veines. Il était le fils de Khéphren. Si Baka mourait, ce serait son tour d'accéder au trône divin. Les dieux approuvèrent les intentions du fils de Khéphren. Baka fut chassé. Le juste et bon Mykérinos refusa de tuer son cousin. Il le fit escorter jusqu'à l'oasis de Farafra, un endroit qui se trouve très loin dans le désert de Libye. La joie revint en Egypte. Les sujets du nouveau pharaon purent enfin renouer avec les rituels et reprendre leurs activités. On fit détruire toutes les statues à l'effigie de Baka. Son portrait n'est désormais plus visible sur les murs des palais, des tombeaux et des temples. Ainsi, selon la volonté de Pharaon, Baka devait être exclu à tout jamais de l'histoire de l'Empire et du royaume des Morts. Sa néfaste pyramide ne devait guère être achevée et, dans quelques années, son nom devait s'éclipser de la mémoire des hommes. Malheureusement, les actes de Mykérinos n'ont pas suffi à apaiser la colère du dieu-soleil. Lorsque le nom de Baka disparaîtra de la mémoire de l'Empire, ce sera peut-être parce que l'Empire lui-même aura sombré dans le néant. C'est pour empêcher l'apocalypse que nous devons te trouver, Leonis.

— Moi ! s'exclama le jeune garçon. Empêcher l'apo... l'apocalypse ! Comment pourrais-je faire cela ? Je ne suis qu'un pauvre... qu'un pauvre... esclave !

Ankhhaef avait sursauté. Il dévisageait Leonis d'un air choqué et incrédule. L'adolescent fixait courageusement le grand prêtre. Une étincelle de défi brillait dans son regard vert. L'aveu qu'il venait de

faire, même s'il pouvait lui causer bien des soucis, venait de le délivrer d'un immense fardeau. Il ne pouvait supporter de vivre plus longtemps dans le mensonge. Ankhhaef et Pharaon se trompaient à son sujet. Il n'avait rien d'un héros et il se sentait incapable de profiter davantage de la générosité de ces gens. En lui avouant qu'il n'était qu'un esclave, Leonis avait pensé qu'Ankhhaef comprendrait certainement sa méprise. Un esclave ne pouvait avoir l'étoffe d'un sauveur de l'Empire. La tache qui marquait sa peau n'était que le fruit d'un étonnant hasard. Ankhhaef détourna le regard. Il réfléchissait en scrutant le vide et en se frictionnant le menton. Leonis s'assit dans l'herbe. D'une voix triste, il expliqua :

— Je suis vraiment le fils d'un scribe, mais mon père est mort il y a six ans. J'avais neuf ans lorsque je suis devenu esclave. Il y a quelques jours, je me suis sauvé du chantier du palais d'Esa. J'ai traversé le Nil et c'est sur la rive que j'ai rencontré Kameni, le fils du prêtre funéraire. J'ai cru que vous m'aviez emprisonné parce que vous saviez que j'étais un esclave en fuite. Je suis désolé, grand prêtre. J'aurais vraiment aimé être celui que vous recherchez depuis si longtemps.

— Qu'importe ? Tu es l'enfant-lion ! déclara Ankhhaef d'une voix grave et tranchante. Tu possèdes le signe, et les cobras t'ont épargné ! Le messenger qui est venu de Bouto pour annoncer ta venue nous a affirmé que le sauveur de l'Empire porterait la marque de Sekhmet ! Tu portes la marque de Sekhmet ! Il a également prétendu qu'aucun animal n'oserait attaquer l'enfant-lion ! Tu es parvenu à sortir sans mal d'un cachot rempli de serpents agressifs ! Nous avons élevé ces cobras de manière à les rendre fous. Ils ne songent qu'à mordre et à tuer ! Si tu n'avais pas été celui que nous cherchions, nous aurions retrouvé un pauvre corps boursoufflé et méconnaissable ! Personne n'aurait pu accomplir ce prodige sans avoir la protection des dieux !

— Le crocodile ! s'exclama Leonis en se frappant le front.

— Un crocodile ! Où ça, un crocodile ? s'inquiéta Ankhhaef en regardant nerveusement autour de lui.

— Non ! pas ici ! précisa Leonis. Je veux parler d'un crocodile qui m'a sauvé la vie !

Lorsque je me suis enfui du chantier, j'ai tenté de traverser le fleuve à la nage ! J'étais poursuivi par des crocodiles et, de la rive, les gardes me lançaient des pierres ! J'en ai reçu une sur la tête, ce qui m'a assommé. Avant de perdre conscience, j'ai senti que quelque chose m'entraînait vers le fond. Quand je me suis réveillé, j'étais couché sur l'autre rive. Un immense crocodile m'observait ! J'étais sûr qu'il voulait me dévorer, mais il s'est glissé dans les eaux du Nil sans faire attention à moi ! On aurait même dit qu'il avait attendu mon réveil avant de partir, un peu comme s'il avait eu le devoir de veiller

sur moi !

— Tu vois, Leonis, cet événement vient encore ajouter aux preuves que nous possédons déjà ! Tu es l'enfant-lion ! Tu n'as désormais plus le droit d'en douter ! Les dieux ont choisi un esclave pour sauver l'Empire ! Soit ! C'est plutôt étonnant, mais nous ne pouvons guère aller contre leur volonté !

— Qu'est-ce que je devrai faire pour sauver l'Empire ?

— Tu devras permettre à Pharaon de livrer l'offrande suprême au dieu-soleil. Cette offrande permettra à la civilisation d'éviter le terrible châtement de Rê.

— L'offrande suprême ! Qu'est-ce que c'est ? Et pourquoi le dieu-soleil voudrait-il détruire ce monde qu'il éclaire de ses feux chaque matin ?

— Comme je te l'ai dit, Baka vouait un culte à Apophis. En laissant la vie sauve à son cousin, Mykérinos a commis une grave erreur. Pharaon montrait ainsi au dieu-soleil qu'il éprouvait de la compassion pour les adorateurs de cette créature des ténèbres. Rê n'a pas pardonné ce geste à notre vénéré roi. Deux ans après l'accession au trône de Mykérinos, un oracle est venu lui annoncer qu'en raison de ses actes, l'Empire serait anéanti dans la fureur d'un gigantesque cataclysme. Le peuple n'a rien su. Du moins, il n'en savait rien avant que les adorateurs d'Apophis commencent à propager la nouvelle. Il y a un traître dans l'entourage de Pharaon. Nous ne savons pas de qui il peut s'agir. Ce traître s'est rendu auprès de Baka pour lui parler des prédictions de l'oracle. Depuis ce jour, une rumeur concernant l'apocalypse se répand parmi les nobles. Personne n'en parle à voix haute, mais les gens ont peur. On murmure de plus en plus que Pharaon devrait abandonner le trône pour préserver ses sujets du grand cataclysme !

— Pour quand ce cataclysme est-il prévu ?

— Si les prédictions sont justes, il ne reste que trois années de grâce avant la fin des fins.

— Trois ans ! répliqua Leonis, le regard brûlant d'inquiétude. C'est affreux ! Pourquoi n'avez-vous pas cherché à me trouver avant ! Vous êtes à ma recherche depuis seulement trois ans et il y a treize ans que l'oracle a prédit la fin du monde ! Pour quelle raison avez-vous donc attendu si longtemps ?

— Il y a trois ans, nous ne savions pas que l'Empire pouvait être épargné. Nous faisons de généreux sacrifices à Rê en souhaitant qu'il fasse preuve de clémence. Le messenger de Bouto, celui-là même qui nous avait annoncé le cataclysme, est revenu à Memphis pour proclamer la venue d'un enfant-lion. Ce garçon désigné par Rê serait le seul à pouvoir rapporter la clé qui nous permettrait d'accéder à la table solaire.

— La table solaire ?

— Cette table trône dans la chambre secrète d'un grand temple dédié à Rê. Il s'agit d'une grande plaque de granit rose. Elle est ronde et elle se divise en douze parties. Chaque section de la table solaire est destinée à recevoir un joyau. Quand les douze joyaux seront réunis sur la table, l'offrande suprême sera livrée à Rê. L'Empire aura ainsi évité sa perte. Le temple se trouve à Héliopolis. Personne ne peut pénétrer dans la chambre secrète. Il faut posséder une clé pour accéder à la table solaire. Cette clé s'appelle le Talisman des Pharaons. Ce talisman sera octroyé par les dieux et seul un élu pourra l'obtenir. Tu es cet élu, Leonis. Ta première mission consistera à réunir les fragments du Talisman.

— Ma première mission ? Est-ce donc dire qu'il y en aura d'autres ?

— Je n'ai rien à dire de plus pour l'instant. Ton cœur doit se vouer entièrement à la quête du Talisman des Pharaons. Le temps presse. Tous nos espoirs reposent sur toi, mon garçon. Pour l'instant, je te demande de ne pas quitter ta résidence. Comme je te l'ai dit, il y a un traître parmi nous. Les adorateurs d'Apophis sont peut-être déjà au courant de ta présence ici. Ces gens pourraient tenter de t'éliminer. Nous avons doublé la garde, mais il faudra que tu restes prudent. Demain, tu rencontreras Pharaon dans la salle du trône. Ensuite, ta quête pourra commencer.

— Je vais rencontrer Pharaon en personne ! répéta Leonis en frémissant de stupeur.

— Il le faut, Leonis. Et puis, tu n'as pas à te sentir mal à l'aise. Ton passé d'esclave n'existe plus, désormais. Aujourd'hui, en Egypte, il y a deux êtres sur les épaules de qui repose l'avenir de l'Empire. Ces deux personnes très importantes sont notre adoré roi Mykérinos et toi, Leonis. Puisses-tu être cet enfant-lion qui sauvera notre royaume !

UN MYSTÉRIEUX VISITEUR

Leonis comprenait maintenant la raison de la présence du lion dans chacune des pièces de son imposante demeure. Puisqu'on le prenait pour l'enfant-lion, on avait décoré la maison à son image. Après le départ d'Ankhhaef, le jeune garçon était remonté sur la terrasse afin de réfléchir à ce qui l'attendait. Décidément, sa vie ne semblait pas pouvoir être simple ! Il fallait maintenant qu'il sauve l'Egypte ! Rien de moins ! Bien entendu, Leonis s'interrogeait sur la mission qu'on lui avait confiée. Il fallait qu'il retrouve les fragments du Talisman des Pharaons. Il n'avait cependant pas la moindre idée de l'endroit où il aurait à se rendre pour les découvrir. L'adolescent espérait qu'Ankhhaef pourrait lui fournir plus de détails sur le sujet. Cet après-midi-là, le grand prêtre n'avait rien voulu ajouter. Maintenant, Leonis était anxieux. Tandis que la lumière faiblissait dans le ciel, il marchait de long en large sur la terrasse en se posant une foule de questions sans réponse. Est-ce que sa quête serait aisée ? Sûrement pas ! Il n'avait pas encore levé le petit doigt et, pourtant, des gens voulaient déjà lui faire du mal ! Malgré les preuves, était-il véritablement cet enfant-lion proclamé par l'oracle ? Que se passerait-il s'il ne parvenait pas à retrouver le Talisman des Pharaons ? Raya s'était discrètement avancée sur la terrasse pour lui annoncer le repas du soir. En sursautant, Leonis avait émergé de ses pensées préoccupantes. Il avait remercié la servante et l'avait suivie à l'intérieur. Une appétissante odeur de grillade l'avait aussitôt enveloppé.

L'adolescent avait vite pardonné à Raya les mots désobligeants qu'elle avait prononcés au sujet des esclaves. Un jour, il lui avouerait d'où il venait et elle comprendrait que bien peu de choses pouvaient différencier un esclave d'un maître. Lui-même était passé d'un état à l'autre en quelques jours et, au fond de son cœur, il restait la même personne.

Dehors, il faisait maintenant nuit. Raya et Leonis étaient assis, l'un en face de l'autre, devant une table sur laquelle s'étalait un bien étrange jeu. Des odeurs d'encens embaumaient l'air de la maison. Mérit jouait de la harpe en fredonnant une douce mélodie. Leonis se grattait la tête en essayant de comprendre les rudiments du jeu qu'avait apporté la servante. Le jeu s'appelait « mehen ». Il se

composait d'une planche sur laquelle apparaissait la gravure d'un serpent enroulé sur lui-même. La tête était au centre et le corps du reptile se divisait en compartiments. Les trois pions de Leonis étaient des lions, ceux de Raya étaient des lionnes. Il y avait aussi un dé en ivoire, des billes rouges et des billes blanches. Raya ne pouvait s'empêcher de rire en voyant le regard embarrassé de son vis-à-vis qui ne comprenait vraiment rien au mehen.

— C'est pourtant simple, maître Leonis ! Vous lancez le dé et vous faites progresser vos billes dans les cases ! Ensuite...

— Tu m'expliqueras ce jeu plus tard, Raya, la coupa Leonis dans un soupir. Je n'ai pas très envie de jouer, ce soir. Et puis, ta sœur Mérit joue tellement bien de la harpe qu'il serait vraiment dommage de ne pas l'écouter !

La musicienne adressa un sourire timide à son maître. Raya rangea le jeu dans un coffret d'ébène. Ils écoutèrent Mérit pendant de longues minutes. Les doigts fins de la servante pinçaient habilement les cordes. Sa voix était harmonieuse. Raya accompagnait sa sœur en battant doucement des mains. Leonis souriait. Il goûtait cet instant sans penser à rien, Mérit acheva sa mélodie dans une ravissante cascade de notes. Impressionné par ce qu'il venait d'entendre, le garçon dit à la musicienne :

— Tu possèdes un grand don, Mérit ! Jamais je n'ai entendu une musique aussi belle !

— Je vous remercie, maître Leonis, répondit la jeune servante. Je pourrai jouer quand vous le voudrez. Il est bon de plaire à vos oreilles !

— Si vous voulez plaire à mes oreilles, il faudrait d'abord que, toutes deux, vous cessiez de m'appeler « maître ». Mon nom est Leonis ! Allez ! Répétez après moi : Lee-ooo-niiiss !

— Nous ne pouvons pas, maître Leonis, refusa Mérit en fixant le sol.

— Et si je vous l'ordonnais ? demanda-t-il.

— Dans ce cas, nous n'aurions plus vraiment le choix, maître Lee-ooo-niiiss ! répondit Raya avec un sourire espiègle.

Les trois jeunes gens éclatèrent de rire. Leonis s'approcha pour examiner la harpe que Mérit avait déposée sur un coussin. L'instrument ressemblait un peu à un arc. Le garçon s'en empara et s'installa dans une position cocasse pour essayer de jouer quelques notes. Le résultat fut désastreux. Les gloussements des jeunes filles vinrent mettre un terme à sa brève tentative.

— Je n'aurais jamais pensé qu'un son aussi horrible pourrait provenir un jour de ma harpe ! dit Mérit.

— On aurait juré le cri d'un âne très en colère ! renchérit Raya en se tapant sur les cuisses.

— Vous êtes trop dures, mes amies, répliqua Leonis d'une voix joyeuse en déposant l'instrument. Je n'ai jamais touché à une harpe avant ce soir. Tu as bien raison, Raya. Ça ressemblait au cri d'un âne furieux. Je crois même que c'était pire que cela ! J'espère que cette harpe pourra s'en remettre ! Je n'ai vraiment aucun talent et...

Leonis s'interrompt. Il venait d'apercevoir une ombre dans le rectangle de la fenêtre. Il fit signe aux servantes de se taire et il plissa les yeux pour scruter l'obscurité du dehors. Il vit nettement une silhouette. Il y avait quelqu'un dans le jardin ! Le garçon fit preuve de bien peu de prudence : il se précipita vers la fenêtre dans l'espoir de surprendre celui qui l'épiait ainsi. En se voyant débusqué, l'individu recula de quelques pas. Leonis remarqua que son mystérieux visiteur portait une tunique sombre. Un morceau d'étoffe noire masquait son visage. L'espion tourna les talons pour détalier comme une gazelle. L'adolescent enjamba la fenêtre pour se lancer à sa poursuite. Il le vit prendre la direction du palais royal. Leonis hésita un court moment. Ankhhaef lui avait demandé d'être prudent. Cet homme qui s'enfuyait était peut-être l'un des adorateurs d'Apophis ! Il était peut-être armé d'un poignard et il n'était probablement pas le seul de sa ténébreuse bande ! Leonis éprouvait un vif besoin de s'activer. Malgré les dangers possibles, il fallait absolument qu'il attrape cet espion ! Si la situation devenait trop périlleuse, il n'aurait qu'à héler les gardes qui viendraient rapidement à sa rescousse.

Lorsque Leonis entama sa course, le mystérieux individu possédait déjà une confortable avance. Mais le jeune garçon n'avait pas son égal lorsqu'il s'agissait de courir ! Bientôt, il ne fut plus qu'à quelques longueurs d'hommes de l'espion. Ce dernier, voyant qu'il était pourchassé, changea rapidement de direction. Il filait maintenant vers une chapelle érigée au centre des jardins. La petite construction était entourée de buissons et Leonis devina que l'autre espérait s'y dissimuler. En talonnant l'individu, le garçon nota qu'il semblait bien peu menaçant. Sa silhouette était menue et Leonis devait le dépasser d'une bonne tête. De plus, ce drôle d'espion laissait une agréable odeur de parfum dans son sillage. Leonis ne pouvait se résoudre à bondir sur un être d'apparence aussi fragile. Entre deux souffles, il cria :

— Arrête-toi tout de suite ! Cesse de courir ou je vais te faire tomber, sale petit fouineur !

L'avertissement fut inutile. En tentant une manœuvre désespérée pour changer de direction, l'espion glissa et roula dans l'herbe humide. Leonis fut aussitôt sur lui. En émettant de petits grognements aigus, l'autre tentait vainement de se dégager de sa prise énergique. D'un geste brusque, le garçon arracha le voile qui masquait le visage de l'espion. Il eut alors droit à une très grande surprise ! La pâle

lumière de la lune éclairait une figure qu'il connaissait bien ; en enlevant le masque, Leonis avait dévoilé le magnifique visage de la princesse Esa !

Leonis, très penaud, relâcha son étreinte sur le corps frêle de la princesse. Il se leva et tendit une main tremblante à la jeune fille pour l'aider à se remettre debout. Cette dernière ignora la main secourable et se releva sans aide. Il y eut un silence gêné. Nonchalamment, Esa retirait les brins d'herbe qui collaient à sa tunique.

— Je suis désolé, princesse Esa, murmura enfin Leonis d'une voix presque inaudible. Je pensais que vous étiez un espion. Vous étiez vêtue comme une ombre et on m'a dit que je devais me méfier de certaines personnes.

— Ne dites surtout pas à mon père que je suis venue, Leonis ! Mykérinos et ma mère, la grande épouse Khamernernebt, seraient furieux contre moi !

— Je... je ne dirai rien, princesse, promit-il. Je dois cependant vous dire que, à mon humble avis, vos parents auraient toutes les raisons d'être fâchés. C'est plutôt risqué de se balader ainsi, à la nuit tombée, dans ces vastes jardins.

— Qu'y a-t-il de dangereux ? s'étonna Esa. J'aime me promener la nuit ! Je le fais souvent et je ne suis plus une petite fille ! De toute façon, comme toutes les résidences que nous habitons, ce palais est entouré de gardes !

— Ces gardes ne sont pas infailibles, princesse. Vous avez quand même réussi à tromper leur vigilance. Nous avons couru à toute allure dans les jardins et personne n'est encore venu nous voir.

— Les gardes sont postés tout autour du palais. Pour quelqu'un de l'extérieur, il est pratiquement impossible de s'infiltrer dans l'enceinte. À votre place, Leonis, je n'aurais pas peur des espions. Quelle imagination vous avez ! Vous m'avez prise pour un espion ! Qui donc vous aura mis de telles idées dans la tête ?

Leonis songea qu'Esa ne savait peut-être rien des menaces qui planaient sur le royaume. Il ne voulait pas l'alarmer en lui exposant d'aussi effroyables choses.

— Vous... vous connaissez mon nom, princesse. J'en suis très honoré, mais que savez-vous d'autre à mon sujet ?

— Je sais, entre autres, que vous êtes un très mauvais musicien ! répondit Esa en souriant.

— Après, vous me direz que je ne dois pas me méfier des espions ! s'exclama Leonis en faisant mine d'être offensé.

— Je sais aussi que vous êtes peut-être l'enfant-lion annoncé par l'oracle. Vous êtes l'élu qui préservera l'Empire du grand cataclysme qui le guette.

— On vous a parlé du cataclysme ! Je croyais que c'était un

secret...

— Il s'agit d'un secret pour le peuple. Moi, je suis la fille de Pharaon. Si mon père rejoignait le royaume des Morts, l'un de mes futurs fils devrait peut-être lui succéder. Je dois donc connaître une foule de choses concernant les Deux-Terres.

— C'est logique, reconnut Leonis. Mais, dans ce cas, vous devriez savoir aussi que certaines personnes ne veulent pas que je parvienne à sauver l'Empire. Vous ne pouvez pas nier qu'il puisse être dangereux de sortir dans les jardins. Pourtant, tout à l'heure, vous vous êtes moquée de moi quand j'ai parlé d'un espion.

— Je me suis moquée de vous parce que votre crainte de voir survenir un espion est absurde. Si l'un de nos ennemis réussissait à franchir l'enceinte de ce palais, je crois bien qu'il ne perdrait pas son temps à vous espionner. Ces gens-là veulent votre mort, Leonis. Si l'un d'eux avait été à ma place, il ne se serait pas contenté de vous épier comme je l'ai fait. Il aurait décoché une flèche qui vous aurait transpercé le cœur !

— Vos paroles sont tout à fait rassurantes, princesse Esa ! Grâce à vous, je vais très bien dormir, cette nuit ! Je sais maintenant qu'il n'y aura jamais d'espion à ma fenêtre ! Il y aura seulement des assassins !

— C'est peu probable, Leonis. Si cet endroit n'était pas sûr, je ne viendrais pas m'y balader. Je suis courageuse, mais je ne suis pas folle. Je profite de la nuit pour savourer un peu de liberté. Vous ne pouvez savoir combien il est difficile de ne pas être libre d'aller où bon vous semble.

— J'en sais plus là-dessus que vous le croyez, princesse Esa.

— Que voulez-vous dire ?

— Rien, répondit Leonis. Un jour, si j'ai le bonheur de vous revoir, je vous en parlerai peut-être.

— Me revoir ! Il n'en tient qu'à vous, mon brave Leonis. C'est avec grand plaisir que je vous accepterais comme compagnon au cours de mes prochaines balades nocturnes !

S'il avait fait jour, la princesse aurait pu remarquer que les joues de son interlocuteur rougissaient. Heureusement pour celui-ci, ce détail échappa à la jeune fille. Toutefois, la lumière de la lune éclairait suffisamment le visage d'Esa pour que Leonis observe à quel point elle était belle. Sa beauté surpassait de beaucoup celle des nombreux bustes qu'il avait façonnés à son effigie. Il se disait que l'artiste qui avait sculpté la première statue, celle qui lui avait servi de modèle, n'avait pas eu le talent nécessaire pour rendre hommage à la splendeur du véritable visage d'Esa.

— Il faut que je parte, maintenant, soupira la princesse en désignant le palais royal d'un geste las.

— J'aimerais d'abord vous poser une dernière question, princesse.

— Allez-y, Leonis. Que voulez-vous savoir ?

— Pour quelle raison regardiez-vous par ma fenêtre ?

— C'est simple ! Je vous épiais ! répondit-elle en gloussant. Raya et Mérit sont deux de mes compagnes favorites ! Lors de votre arrivée, elles sont tout de suite venues me rencontrer au palais. Vous auriez dû voir combien elles s'animaient, mon brave Leonis ! De vraies sauterelles ! Elles voulaient tellement m'exprimer à quel point vous étiez beau garçon qu'elles se coupaient sans cesse la parole ! Il faut dire que nous attendions l'enfant-lion depuis trois ans ! Nous avions imaginé que vous seriez un jeune homme grognon, pas très vif d'esprit et avec du poil plein la figure ! Elles m'ont dit que, au contraire, vous étiez plus beau qu'un prince ! Il fallait bien que je vienne vérifier par moi-même ! Il n'y a rien comme une princesse pour juger de la beauté d'un prince ! Vous voulez connaître mon avis, Leonis ?

— Heu... si..., si vous le désirez, princesse Esa.

— Raya et Mérit avaient raison. Vous êtes véritablement un très beau garçon !

La princesse Esa eut un petit rire, tourna les talons et se mit à courir vers le palais, Leonis restait figé sur place. Malgré la fraîcheur de la nuit, une douce chaleur l'enveloppait. Esa s'arrêta à bonne distance pour se tourner une dernière fois vers lui. D'une voix tendre, elle lança :

— Surtout, Leonis, soyez très vigilant ! Tenez-vous à l'écart des fenêtres ! Rappelez-vous qu'une flèche pourrait surgir et vous transpercer le cœur !

Leonis dit à voix basse :

— C'est déjà fait, princesse Esa. À cause de vous, mon cœur est maintenant transpercé de part en part.

La princesse avait repris sa course. Sa silhouette disparut bientôt dans l'obscurité dense des jardins. Leonis demeura longtemps sous les étoiles. Il avait ramassé le morceau d'étoffe qui avait recouvert le visage de la jeune fille et il respirait le doux parfum qui l'imprégnait.

LE PHARAON

Leonis et Ankhhaef étaient seuls dans la salle du trône. Pharaon allait arriver bientôt. Le garçon était nerveux. Ce n'était pas tous les jours que l'on pouvait rencontrer le fils de Rê ! Pour chasser son anxiété, Leonis essayait de se concentrer sur les gravures qui ornaient les murs et les piliers de la salle. L'une d'entre elles représentait une scène très violente : on y voyait Mykérinos en train de massacrer un ennemi de l'Egypte avec une massue. Le nom du roi était gravé à maints endroits et, à la base de chaque pilier, une statue de pierre sombre représentait Pharaon en sphinx. Pour le reste, la salle était petite et austère. Ce n'était visiblement pas un endroit pour faire la fête. Le trône, par contre, était magnifique. Posé sur un socle, le siège royal était recouvert de dorures et d'incrustations aux couleurs vives. Les accoudoirs étaient décorés de têtes de lion finement ciselées. Le dossier était surmonté du disque solaire, et une scène gravée montrait Mykérinos beau, soigné et athlétique. Le roi-dieu portait la barbe de cérémonie. Il portait aussi la coiffe royale : le némès[4], paré de l'uraeus[5]. Pharaon se tenait debout entre la déesse Hathor et sa grande épouse Khamerernebtj.

Deux hommes pénétrèrent dans la salle par une porte qui se trouvait à la gauche du trône. En entendant leurs pas dans le couloir, Leonis avait senti ses nerfs se contracter. Il s'était détendu lorsqu'il avait vu les hommes qui pénétraient dans la pièce. Il ne s'agissait pas de Mykérinos, mais de ses serviteurs. L'un d'eux fit brûler de l'encens tandis que l'autre dépoussiérait le trône qui n'en avait nullement besoin.

— Ne tremble pas ainsi, Leonis, lui dit Ankhhaef pour le calmer. Tu verras : Pharaon est un être juste et bon. Il n'y a aucune méchanceté en lui.

Du menton, le garçon pointa la scène où Mykérinos terrassait un ennemi.

— Oh ! ça ! dit le grand prêtre avec un sourire. Cette image n'est qu'un symbole, Leonis. Elle signifie que Pharaon est le protecteur des Deux-Terres ! En vérité, Mykérinos n'a jamais massacré qui que ce soit avec une massue. Il n'a jamais violenté personne de toute façon. La seule massue qu'il possède, c'est celle qu'il doit avoir à la main durant les cérémonies. Elle est blanche et elle symbolise la puissance royale.

Pharaon fit son entrée dans les minutes qui suivirent. Tout comme sur l'image ornant son trône, il était grand, raffiné et athlétique. Il n'était vêtu que d'un pagne plissé et du némès qui le couronnait. En franchissant la porte, il adressa un sourire chaleureux à Leonis. Ce dernier salua le roi en baissant la tête et en posant un genou par terre comme le lui avait enseigné Ankhhaef ce matin-là. Le grand prêtre exécuta également le cérémonieux salut.

— Levez-vous et venez à moi, mes précieux amis ! demanda Pharaon en s'asseyant.

Leonis et Ankhhaef s'approchèrent du trône. Les serviteurs étant partis, ils se retrouvaient seuls avec le souverain. Le grand prêtre effectua une autre révérence en clamant :

— Ô Roi, fils de Rê, qui possède la sagesse et le pouvoir des dieux ! Puisse la déesse Hathor, celle dont la peau est d'or, donner longue vie et ravissement à tes sens !

— Qu'il en soit également ainsi pour toi, fidèle Ankhhaef ! répliqua Mykérinos sur un ton solennel.

Le roi dévisagea Leonis pendant de longues secondes avant de reprendre la parole :

— Ainsi, tu es l'enfant-lion annoncé par l'oracle de Bouto ?

— Le... le grand prêtre Ankhhaef affirme que je suis cet enfant-lion. Je vais faire de mon mieux pour le prouver, maître des Deux-Terres.

— Ankhhaef m'a instruit sur ton passé d'esclave, Leonis. Tu étais bien misérable mais, malgré tout, les dieux t'ont désigné pour sauver l'Empire. Il faut savoir écouter les messages des divinités. En te désignant comme l'un des êtres les plus importants de cet empire, ils m'enseignent que l'esclavage est une injustice et que le plus modeste des hommes est autorisé à devenir l'égal du plus éminent. Dans quelques jours, du haut de la fenêtre des apparitions qui orne la façade de ce palais, je clamerai que je ne veux plus désormais qu'un seul habitant d'Égypte soit obligé de besogner contre son gré, mais que je souhaite que chacun travaille dans le bonheur. Les esclaves deviendront donc des ouvriers libres, et tant que durera mon règne, plus personne ne travaillera sans satisfaction. J'achèterai la liberté des esclaves à leurs maîtres pour compenser leurs pertes. Dorénavant, il n'y aura plus comme esclaves que les criminels et les prisonniers de guerre qui travaillent dans les mines. Je dois quand même montrer à mes sujets que les ennemis de l'Empire et ceux qui font le mal ne méritent pas la grâce de Pharaon. Tels seront mes actes, car cela est la volonté des dieux !

En entendant ces mots, Leonis avait senti son cœur se gonfler d'une joie immense ! Ces paroles signifiaient que sa sœur Tati, son ami Montu ainsi que tous les autres esclaves qu'il avait connus sur le

chantier du palais d'Esà, goûteraient bientôt à la liberté ! Mykérinos continua :

— Nous sommes heureux de t'avoir enfin trouvé, Leonis ! Ankhhaef t'a exposé les raisons qui t'ont mené à nous. Un grave péril guette l'humanité parce que Rê a refusé de m'accorder son pardon. J'ai manqué de jugement en laissant la vie à un homme qui honorait Apophis. Mais Rê est juste. Il m'offre aujourd'hui l'instrument qui pourra réparer l'erreur que j'ai commise. Ta quête sera difficile, Leonis. Tu dois d'abord me ramener le Talisman des Pharaons qui te sera livré par les dieux dans des cavernes sinueuses situées au nord. D'autres tâches t'attendront à ton retour. Toutefois, tant que nous n'aurons pas eu accès à la table solaire, nous ne pourrons pas savoir en quoi consisteront ces tâches. Il importe que ta quête ne soit pas connue du peuple. Ton identité doit demeurer secrète et, au hasard de tes passages dans les villages et les cités de l'Empire, tu ne devras dire à personne que tu es l'enfant-lion. Tu devras éviter d'évoquer le cataclysme qui menace le royaume. Plus ta quête sera discrète, plus nos chances de sauver l'Empire seront grandes. Malgré toutes nos précautions, il est fort probable cependant que les adorateurs d'Apophis sachent déjà que nous sommes parvenus à te trouver. Il y a un traître parmi mes subordonnés. Cet indicateur est très près de nous et nous finirons bien par le démasquer. Tu seras un héros, Leonis. Malheureusement, en raison du secret qui devra entourer tes actions, tu n'auras pas droit tout de suite à la notoriété ni à la vénération du peuple. Si tu parviens à préserver l'Empire de la fin des fins, je ferai ériger des monuments à la gloire de ton nom. Ton tombeau sera pareil à ceux des grands personnages. C'est la promesse que je te fais dans l'espoir de ta réussite. Si tu ne réussis pas, nous irons tous rejoindre Osiris dans le royaume des Morts. Ton nom, le mien et les noms de tous ceux qui auront marqué l'histoire disparaîtront à jamais. Pour l'instant, demande-moi de te couvrir d'or et je le ferai. Qu'est-ce qui ferait ton bonheur, Leonis ?

— Je ne veux pas d'or. Vous m'avez déjà donné plus que je n'ai jamais rêvé de posséder, Pharaon. Mais je voudrais bien retrouver ma petite sœur. Elle s'appelle Tati et elle a été vendue comme esclave en même temps que moi il y a cinq ans. Nous habitions à Thèbes dans la résidence de Neferabou. Ce dernier est mort et son fils nous a vendus. Il s'appelle Pendoua. Il est le seul qui puisse vous renseigner sur l'homme qui a acheté Tati.

— Ce sera difficile, répondit Mykérinos. Mais sois certain que nous mettrons tout en œuvre pour retrouver ta sœur, mon cher Leonis. Pourrais-je faire autre chose pour toi ?

— Oui, Pharaon. Quand j'étais esclave, je travaillais sur le chantier du palais que vous faites ériger pour votre vénérable fille. Là-

bas, j'ai un ami qui s'appelle Montu. Il besogne dans l'atelier aux ornements. Vous affranchirez bientôt tous les esclaves, mais j'aimerais que Montu soit libéré plus tôt. Je voudrais qu'il me rejoigne dans ma nouvelle maison. Il est comme un frère pour moi. Je sais qu'il sera discret et qu'il ne nuira guère à ma quête. Sur le chantier, il y a un contremaître qui se nomme Hapsout. Il s'agit d'un être injuste et cruel. Il frappe les esclaves et les ouvriers, et il abuse tout le temps de son autorité. J'aimerais que ce contremaître soit démis de ses fonctions.

— Il en sera donc ainsi, Leonis. Ton ami Montu sera bientôt à tes côtés. Pour ce qui est de ce Hapsout, nous pourrions lui faire connaître un bien pire châtiment que celui-là !

— Je n'y tiens pas, Pharaon. La perte de son poste de contremaître sera sans doute une punition suffisamment cinglante pour lui.

— Tu es juste et bon, Leonis. Puissent les dieux t'accorder une longue et agréable vie !

— Ma bonté n'est rien si on la compare à la vôtre, Pharaon ! J'accomplirai ma mission ! J'en fais le serment ! Le dieu Rê recevra l'offrande suprême et longtemps vous régnerez sur le magnifique empire d'Égypte !

RETROUVAILLES

Montu fracassait la pierre sans lancer ses petits cris habituels. Il travaillait maintenant en silence, avec rage et sans se soucier des éclats de calcaire qui, à chacun de ses furieux coups de maillet, lui criblaient le corps et la figure. Depuis la disparition de son ami Leonis, Montu dormait mal, mangeait à peine et besognait davantage. Ses compagnons de hutte, Iby et Ynomep, s'inquiétaient pour lui. Ils avaient tenté de le convaincre de faire attention à lui, mais Montu, aux prises avec un trop grand accablement, leur avait sèchement demandé de le laisser tranquille. Le jeune esclave, ainsi soumis à un régime encore plus rude qu'auparavant, semblait être à tout moment sur le point de s'effondrer. En quelques jours, sa maigreur s'était accentuée au point de le faire ressembler à une momie. Montu s'était mis dans la tête d'aller jusqu'au bout de ses forces. Plus rien ne l'intéressait. Son ami Leonis lui avait assuré que de meilleurs jours viendraient. Il avait dit cela avec tant de conviction que Montu l'avait cru. Ce souffle d'espérance n'avait duré que bien peu de temps : Leonis avait été dévoré par les crocodiles quelques heures plus tard.

Cet après-midi-là, Montu travaillait donc sans s'arrêter. Il se moquait de la faim et de la soif. Curieusement, il ne se sentait pas faible. Il avait mal un peu partout, son visage et son torse étaient couverts d'éraflures, mais son énergie ne diminuait pas d'un poil. De temps à autre, il levait les yeux pour regarder l'endroit où avait naguère travaillé son vaillant ami. Un buste inachevé de la princesse Esa semblait attendre que l'on s'occupe de lui. Montu se disait qu'un autre sculpteur devrait terminer le travail de Leonis. Durant ces brefs instants de contemplation, le malheureux passait une main rapide sur ses joues trempées par un mélange de sang, de larmes et de sueur.

Trop occupé à assouvir sa colère sur la pierre, Montu ne daigna pas lever la tête lorsqu'une rumeur s'éleva dans l'atelier aux ornements. Il n'avait aucune envie de connaître la cause de cette subite agitation. Autour de lui, le bruit des travaux cessa peu à peu. Le garçon continuait malgré tout. Un esclave posa une main sur son épaule et Montu s'immobilisa entre deux martèlements. Il adressa à l'homme un regard furieux avant de dire d'une voix impatiente :

— Laisse-moi travailler ! Nous sommes ici pour cela, non ?

L'autre retira sa main. En souriant, il regardait du côté du Nil.

— Une barque royale vient de quitter le port de Memphis ! Elle se trouve au milieu du fleuve et elle vient par ici ! Regarde comme elle est longue et belle ! Peut-être pourrons-nous apercevoir Pharaon !

— Vous êtes tous stupides ! cracha Montu en refusant de se retourner. Ce n'est qu'une barque ! En plus, elle appartient à celui qui nous traite comme des bêtes !

Sans se départir de son sourire, l'homme haussa les épaules. Afin de pouvoir mieux observer l'embarcation, il s'avança jusqu'au muret qui ceinturait l'atelier. Exaspéré, Montu laissa tomber ses outils sur son bloc. D'un pas traînant, il alla rejoindre l'autre esclave. La barque était encore loin, mais on voyait bien qu'elle naviguait en direction du chantier.

— La princesse Esa vient sans doute jeter un coup d'œil sur l'avancement des travaux, déclara Montu avec animosité. Cette vipère pourra constater que des gens se tuent à l'ouvrage pour assurer son futur confort !

— Tu es bien méchant, Montu ! lui reprocha l'homme d'une voix étonnée. C'est un sacrilège de parler ainsi de la fille de Pharaon ! Le sang de Rê coule dans ses veines ! Et puis, il paraît qu'Esa est la plus douce des princesses !

Montu se contenta de garder le silence. Cet homme avait raison. Son ami Leonis lui aurait sans doute tenu le même discours. Il jugeait Esa sans la connaître. Au dire de tous, son père Mykérinos était un roi charitable. Il avait lui-même demandé que des esclaves de sang égyptien participent à la construction du palais. Avant lui, les esclaves étaient considérés comme indignes de travailler sur de tels chantiers. En exigeant la présence d'une cinquantaine d'entre eux pour la construction du palais de sa fille, Pharaon avait fait preuve d'une humilité extraordinaire ! Il avait voulu montrer à son peuple qu'un esclave valait mieux qu'un bœuf et que le plus modeste des hommes avait droit à une certaine dignité. Ceux qui étaient nés esclaves se sentaient fiers de participer à une aussi grandiose réalisation. Or Montu était né libre. Pour lui, peu importait l'endroit, il n'y aurait jamais de consolation ni de fierté à tirer de l'esclavage.

En réfléchissant, Montu regardait la barque royale qui avait la longueur d'au moins vingt hommes. Elle s'approchait rapidement, propulsée sur l'eau calme par la puissance de ses nombreux rameurs. Au centre de l'embarcation se trouvait une cabine recouverte de toile : on ne pouvait donc pas voir les illustres passagers qu'elle transportait. Montu reporta son attention sur le débarcadère. Le détestable Hapsout était là. Il donnait des ordres aux gardes qui l'entouraient. Le contremaître s'était procuré un nouveau bâton. Cette constatation fit frémir Montu. Il rageait en constatant que la mort de son meilleur ami n'avait rien changé aux habitudes de cet infâme personnage. Hapsout

était toujours là et, simplement, un nouveau bâton avait remplacé celui qui gisait maintenant dans la vase du Nil. La vie reprenait son cours, trop semblable à ce qu'elle était avant la fuite fatale de Leonis.

Après une habile manœuvre de l'homme qui actionnait le gouvernail, la barque s'approcha doucement. Les rameurs l'empêchèrent de percuter trop violemment le quai. L'embarcation fut amarrée et des gens quittèrent la cabine. Il y avait un prêtre et un autre homme qui, à en juger par les courbettes exagérées que lui adressait Hapsout, devait être très important. Un troisième et mystérieux occupant apparut sur le pont. L'individu était élancé, agile et probablement jeune. Il bondit de la barque pour atterrir avec souplesse sur le débarcadère. Cet étrange personnage portait une longue tunique blanche, et un morceau d'étoffe couvrait entièrement sa figure. Dans l'atelier aux ornements, il y eut quelques soupirs de déception. Mykérinos ne faisait pas partie des occupants de la barque royale. La princesse Esa brillait également par son absence. Les nouveaux arrivants étaient possiblement des seigneurs invités par Pharaon à visiter le chantier. Le personnage masqué était sans doute un original qui voulait protéger son noble visage du soleil ou éviter de respirer trop de poussière. Les esclaves retournèrent donc à leur poste en grognant et en affichant une mine déconfite. Intérieurement, Montu se moquait de leur ridicule contrariété. Lorsqu'on vient de perdre son meilleur ami, on accorde moins d'importance aux événements puérils de la vie. Le garçon recommença à marteler la pierre sans se douter que, dans quelques minutes, il connaîtrait la plus formidable joie de son existence.

D'ordinaire, les visiteurs se dirigeaient hâtivement vers l'endroit du site où se dressait la spectaculaire structure du palais d'Esa. Certains curieux venaient occasionnellement achever la tournée en flânant dans les ateliers. Toutefois, on n'avait jamais vu l'un de ces groupes se rendre directement aux modestes dépendances du chantier. L'arrivée des visiteurs dans l'atelier aux ornements causa donc une grande commotion. Armés de javelines, les rameurs de la barque royale pénétrèrent dans l'atelier. Ils étaient seize et ils se postèrent de manière à former une haie d'honneur de chaque côté de l'allée principale. L'homme qui semblait important entra le premier. Le prêtre entra à son tour, suivi de Hapsout qui marchait tellement droit qu'on aurait dit qu'il venait d'avalier son bâton ! Il avançait le nez en l'air, affectant une attitude de noblesse empruntée. Le contremaître cherchait probablement à se donner des allures de prince, mais il parvenait seulement à avoir l'air plus ridicule que d'habitude. L'étrange individu masqué n'était pas avec eux. Encore une fois, les esclaves avaient abandonné leur tâche. Tous les yeux étaient maintenant tournés vers « l'homme important » qui semblait prêt à

dire quelque chose. Après un bref conciliabule, il prit la parole d'une voix grave et autoritaire.

— Je suis le vizir Hemiounou ! Il y a parmi vous un esclave qui se nomme Montu. Je voudrais qu'il s'avance immédiatement au centre de l'allée !

Des exclamations fusèrent dans l'atelier. Cet homme était le vizir ! Le plus notable personnage de l'Empire après Pharaon ! Les esclaves ne l'avaient jamais vu, mais ils connaissaient son importance. En entendant le très honorable Hemiounou l'appeler, Montu avait senti ses cheveux se dresser sur sa tête. N'ayant guère d'autre choix, le jeune esclave avait obéi à l'ordre du vizir. Il s'était avancé silencieusement dans l'allée principale en tremblant de tout son maigre corps.

— Tu es bien l'esclave Montu ? demanda le vizir.

L'interpellé fit oui de la tête. Hemiounou protesta :

— Tu ne dis pas la vérité, mon garçon ! Tu n'es pas l'esclave Montu !

Le jeune sculpteur leva vers l'homme un visage marqué par la surprise. Il bégaya :

— Je... je suis vraiment l'es... l'esclave Montu, vénérable Hemiounou !

Le personnage masqué venait de pénétrer discrètement dans l'atelier aux ornements. Avec un sourire indéfinissable, le vizir fit signe à Montu de se retourner. Ce dernier s'exécuta. L'étrange individu au visage voilé marchait maintenant dans sa direction. Dans un geste étudié, Leonis retira son masque. Il dit ensuite :

— Il faut répondre correctement aux questions du vizir, mon vieux ! Tu n'es plus l'esclave Montu, car tu es libre, désormais, mon brave ami !

Une rumeur d'incrédulité envahit l'atelier. Un esclave qui avait été témoin de la mort de Leonis se jeta à genoux pour hurler au prodige. Montu, figé comme les statues qui peuplaient l'endroit, regardait son ami sans comprendre. Une forte émotion se lisait dans le regard vert de l'ancien esclave.

— Le... Leonis ! C'est... c'est bien toi ? articula Montu avec peine.

Le malheureux vacillait sur ses jambes affaiblies à la fois par la fatigue et par l'émotion. Leonis enlaça son compagnon pour le soutenir. Il murmura :

— C'est bien moi, mon vieux Montu. Je suis venu te chercher. Je ne t'ai jamais vu aussi mal en point, mon pauvre ami. Tu es plus maigre que jamais, ton corps et ta figure sont couverts de blessures. Dis-moi, est-ce encore la faute de ce damné Hapsout ?

— Non, Leonis. Ce n'est rien... Je te croyais mort, tu comprends ? Les crocodiles... Mais comment est-ce possible ?

— Je t'expliquerai, Montu. Je t'expliquerai tout cela très bientôt. Pour l'instant, des hommes vont te conduire jusqu'à la barque. J'ai quelque chose à faire et je te retrouve en bas dès que j'en aurai terminé. C'est d'accord ?

— C'est d'accord, Leonis. Je n'en ai peut-être pas l'air, mais je suis très heureux de te retrouver.

— Je le sais, mon ami, répondit Leonis en faisant signe à l'un des rameurs de s'avancer. Je suis très heureux de te revoir moi aussi. J'aurais aimé te retrouver en meilleur état, mais tu verras, on va bien s'occuper de toi.

Deux rameurs s'approchèrent. Avec délicatesse, ils aidèrent Montu à quitter l'atelier aux ornements. Leonis observa le départ de son ami en affichant une mine crispée par l'inquiétude. Il se dirigea ensuite vers Hapsout. Le contremaître semblait terrifié. Il se tenait lâchement en retrait derrière le vizir Hemionou et le grand prêtre Ankhhaef. Ces derniers s'écartèrent pour laisser passer leur protégé.

— Comme on se retrouve, Hapsout ! fit Leonis avec un sourire hargneux.

Hapsout saisit le bras du vizir et se mit à genoux pour l'implorer :

— Ce garçon est un sorcier, vénérable Hemionou ! J'ai vu de mes yeux les crocodiles sacrés dévorer sa minable carcasse ! Il revient du royaume des Morts ! Il vous aura certainement jeté un mauvais sort pour que vous lui accordiez autant d'importance ! Sachez que Leonis n'est qu'un vulgaire esclave ! Il n'est pas digne de marcher ainsi à vos côtés !

Le vizir se libéra brutalement de la poigne du contremaître. Hapsout demeura agenouillé sur le sol. Il sanglotait. Leonis se pencha sur lui. Sur un ton calme, il dit :

— Si je ne connaissais pas la vipère que tu es, infâme Hapsout, je pourrais presque avoir pitié de toi. Comme tu peux le constater, je ne suis pas mort. Peut-être que les crocodiles sacrés n'auront pas voulu de ma trop minable carcasse. Qui sait ? Peu importe, puisque je suis bien vivant. J'ai parlé à Pharaon de la violence avec laquelle tu traitais les travailleurs de ce chantier. Il a été d'accord avec moi lorsque je lui ai dit que tes injustices méritaient une bonne punition. Ces minutes sont les dernières que tu passes sur ce chantier, Hapsout. Tu seras remplacé par un meilleur contremaître. Dis-toi bien que les choses auraient pu être bien pires. Tu aurais pu goûter aux traitements ignobles que tu as fait subir aux esclaves depuis ton arrivée.

Hapsout lança un regard désespéré au vizir, qui déclara :

— Il est inutile de me regarder ainsi, méprisable rat ! Sache que tu dois la vie à la clémence de Leonis ! Il aurait pu réclamer ta mort, mais il ne l'a pas fait ! Ton oncle, l'architecte Hori, a été vertement réprimandé pour avoir permis à un être tel que toi d'occuper une

fonction importante sur ce chantier ! Plus jamais tu ne participeras aux projets de l'Empire ! Quand la barque royale aura quitté le débarcadère, tu devras être loin d'ici ! J'ordonnerai aux gardes de t'escorter hors du site ! Ils auront la liberté de te tuer si jamais tu résistais à ton expulsion !

Hapsout était effondré. De violents sanglots secouaient son corps. Le vizir Hemiounou, le grand prêtre Ankhhaef et Leonis quittèrent l'atelier aux ornements. Les rameurs se mirent en rang pour les suivre. Hapsout reçut un caillou sur le crâne. Il leva les yeux : les esclaves le fixaient avec une haine indescriptible. Une deuxième pierre le toucha à l'épaule, puis une autre l'atteignit à l'abdomen. Poussé par la peur, Hapsout se leva. Ce geste fut salué par une pluie de cailloux. Le contremaître déchu empoigna son bâton et sauta le muret. Les esclaves joyeux virent leur tortionnaire détalé comme un dément vers la sortie du chantier.

L'ÉPÉE DU SERVITEUR

Leonis n'avait pas eu le temps de discuter avec Montu. En arrivant dans la barque, il avait constaté que son pauvre ami dormait déjà à poings fermés. Après la traversée du fleuve, lorsque la barque royale avait accosté au port de Memphis, le jeune garçon avait vu une autre barque, plus modeste celle-là, qui l'attendait pour le conduire vers le lieu où devait se dérouler sa première mission. Leonis avait demandé au vizir de veiller à ce que son ami soit bien soigné. Ensuite, accompagné du grand prêtre Ankhhaef, il était monté dans la nouvelle embarcation.

Depuis cinq jours, la barque qui emportait Leonis naviguait sur le grand fleuve en direction du nord. L'adolescent avait pu apercevoir les deux grandes pyramides de Khéops et de Khéphren qui élevaient leurs colossales masses blanches sur la rive ouest du Nil. Comme il avait pu le noter, la troisième pyramide du plateau de Gizeh, celle que faisait bâtir Mykérinos, était encore loin d'être achevée. Quelques heures plus tard, la barque s'était enfoncée dans le delta. Plus l'embarcation montait vers le nord, plus le passage qu'elle avait emprunté devenait étroit. La proue fendait maintenant un interminable tapis de nénuphars. Sur les rives, les murailles de roseaux s'épaississaient. Les oiseaux étaient nombreux et leurs cris devenaient parfois assourdissants. Leonis, étendu sur le pont, se laissait bercer par les mouvements de la barque. Il regardait une bande de ces oiseaux tapageurs exécuter des acrobaties dans le ciel sans nuage. Ankhhaef vint s'asseoir auprès de lui.

— Dans quelques heures, nous arriverons à Bouto, mon garçon. Nous nous apprêtons à quitter les marais pour prendre une voie plus navigable. Demain matin, ta quête commencera. Est-ce que tu te sens prêt ?

— Tout va bien, grand prêtre. Je ne suis pas trop nerveux. Pour ce qui est de me sentir prêt, c'est un peu difficile, puisque je ne sais pas du tout à quoi m'attendre.

— Si tu es vraiment l'enfant-lion, cette quête est faite pour toi. Si tu es l' élu, tu seras le seul être à pouvoir rapporter le précieux Talisman des Pharaons. Le sauveur de l'Empire, même en ne sachant rien des épreuves qui l'attendent, est censé réagir adéquatement lorsqu'elles se présenteront.

— À quel endroit commencera ma quête ?

— Je dois te conduire à un temple dédié à la déesse Ouadjet. Il y a une chapelle dans l'enceinte sacrée de ce temple. Il semble que l'entrée des souterrains se trouve à cet endroit. Tu pénétreras seul dans la chapelle. Quand la porte se refermera sur toi, je devrai retourner à Memphis avec cette barque et les hommes qui la mènent.

— Vous m'abandonnez ! Comment vais-je retourner là-bas ?

— Je n'en sais rien, Leonis. Tout ce que nous savons, c'est que, selon l'oracle, tu es censé revenir au bout de quarante jours en rapportant le Talisman.

— Quarante jours ! Ce sera donc si long ?

— Il semble que oui, mon garçon. Si tu n'es pas revenu à Memphis dans quarante jours, cela signifiera que nous nous sommes trompés sur ton compte. Il faudra alors recommencer nos recherches pour trouver le véritable enfant-lion.

Une heure plus tard, tandis qu'ils voguaient dans l'embranchement du Nil qui s'écoulait vers Bouto, Leonis, Ankhhaef et les six hommes qui manœuvraient l'embarcation assistèrent à un merveilleux spectacle. Sur une colline de la rive gauche, une centaine de lions étaient rassemblés. Les félins ne bougeaient pas. Ils étaient assis côte à côte et semblaient contempler la barque. Quand l'embarcation passa devant eux, ils la saluèrent dans un concert de rugissements. Ankhhaef regarda Leonis en souriant. D'une voix triomphante, il déclara :

— Les lions te glorifient, mon jeune ami ! Il s'agit là d'un heureux présage ! Il n'y a plus de place pour le doute à présent. Dans quarante jours, nous te reverrons dans la capitale, et ton cou sera paré de l'incalculable Talisman des Pharaons !

Le temple d'Ouadjet se perdait au milieu d'une végétation luxuriante. Des lierres montaient à l'assaut des murs. Le bâtiment était entouré d'un large fossé, duquel jaillissaient de hauts fourrés de papyrus. La corniche était ornée de statues de cobras usées par le temps. L'intérieur du temple n'était pas en meilleur état. Les hiéroglyphes tapissant les murs étaient presque effacés et les bustes à l'effigie de la déesse n'étaient plus que de vagues et piteuses silhouettes. Leonis et Ankhhaef traversèrent le temple pour déboucher sur l'arrière-cour. La chapelle se trouvait près du mur d'enceinte, de l'autre côté d'un plan d'eau envahi par les lotus.

— C'est ici que nous devons nous quitter, Leonis, déclara Ankhhaef d'une voix grave. Derrière la porte de cette chapelle se trouve l'entrée des souterrains. Ta longue et importante mission débute ici.

— J'ai fait le serment que je reviendrai avec le Talisman et je n'ai pas l'intention de manquer à cette promesse, grand prêtre. Il ne me

reste qu'à vous souhaiter un excellent voyage de retour.

— Ton périple sera plus dangereux que le mien, jeune Leonis. J'aimerais que tu fasses bien attention à toi.

— J'essayerai ! promit l'adolescent.

Il serra la main que lui tendait Ankhhaef et, sans rien ajouter, il tourna les talons. D'un pas allègre, Leonis se dirigea vers la chapelle. Il ouvrit le lourd battant de bois et pénétra à l'intérieur. Le grand prêtre demeura un long moment à contempler la porte qui venait de se refermer derrière le garçon. Une vive émotion lui serrait la gorge. Il murmura :

— Que les dieux te protègent, jeune et brave Leonis !

Il faisait sombre dans la chapelle, Leonis n'y voyait presque rien. Il sursauta lorsqu'il entendit une voix à la fois rauque et nasillarde lui crier :

— Allez-vous-en ! Jeune vandale ! Leonis tourna la tête vers sa droite.

L'affreuse voix avait semblé provenir de ce côté. Il plissa les yeux pour tenter de percevoir quelque chose dans l'obscurité. La voix retentit encore mais, cette fois, celui ou celle à qui elle appartenait se tenait vraisemblablement sur sa gauche.

— Je vous ordonne de partir tout de suite, sombre individu ! Vous n'êtes pas autorisé à pénétrer dans ce lieu du culte !

— Je suis Leonis ! On m'a dit d'entrer ici et...

— Qui est l'idiot qui a osé dire une chose pareille ? le coupa la voix.

Leonis avait maintenant l'impression que la voix se trouvait au-dessus de sa tête.

— Je... je suis envoyé par Pharaon ! Je suis le sauveur annoncé par l'oracle.

— Vous croyez qu'il dit la vérité, les gars ? demanda la voix de gauche.

— Il a l'air plutôt délicat, pour un sauveur de l'Empire ! répondit la voix de droite.

— Il ressemble plus à un enfant-chat qu'à un enfant-lion ! renchérit la voix aérienne en ajoutant à l'insulte un ricanement fort désagréable.

Leonis ne savait plus où donner de la tête. Quelque chose coulissa et un rayon de lumière inonda la chapelle. Il vit d'abord les deux nains qui se tenaient de chaque côté de lui. Il leva la tête pour apercevoir le troisième, qui était assis sur une poutre au centre de la voûte. Les trois nains étaient parfaitement identiques. Leur ressemblance surpassait celle de Mérit et de Raya. Toutefois, ils étaient à mille lieues de posséder la beauté des jumelles. Ces repoussants personnages avaient tous le même crâne plat parsemé de cheveux blancs. Leur figure

grotesque était labourée de rides profondes. Dans les nombreux replis de leurs paupières gonflées brillaient des yeux rougeâtres et inquiétants. Ils possédaient chacun un nez difforme qui saillait exagérément. Leurs oreilles, par contre, étaient minuscules. La peau de ces êtres avait une carnation laiteuse. Leonis n'avait jamais vu des hommes aussi laids. Il tenta en vain de réprimer une grimace de dégoût. Le nain de la voûte se jeta dans le vide pour atterrir avec légèreté à quelques pas de lui. Il adressa au garçon un horrible sourire édenté, avant de déclarer :

— N'est-ce pas que nous sommes beaux ?

— Heu... bi... bien sûr, affirma Leonis.

— Je suis Paneb, fit le nain. Voici mon frère Paneb ainsi que mon autre frère Paneb !

— Vous avez tous le même nom ! s'exclama l'adolescent.

Avec stupeur, le nain regarda tour à tour ses deux frères. Il posa de nouveau les yeux sur Leonis en étirant les lèvres pour émettre un sifflement d'admiration.

— Tu es très perspicace, jeune homme ! Figure-toi que nous n'avions jamais remarqué ce détail avant aujourd'hui ! Ah ! bravo ! Tu es trop fort ! Eh ! les gars ! j'en ai une bien bonne pour vous : il paraît que nous avons le même nom, vous et moi !

Pendant un instant, les autres nains firent mine d'être étonnés par la révélation. Ensuite, ils s'esclaffèrent comme si l'on venait de leur raconter une bonne blague. Leonis commençait à s'impatisser. Il en avait assez que ces hideuses petites personnes se moquent de lui. Vexé, il dit :

— Écoutez, bande de singes, j'ai mieux à faire que de subir vos pitreries ! On m'a dit d'entrer ici et c'est ce que j'ai fait ! Je dois entreprendre une importante quête ! Maintenant, je voudrais savoir si vous pouvez m'aider ou non !

Les rires cessèrent. Les trois Paneb regardaient Leonis en faisant la moue. L'un d'eux commença :

— Je crois que l'enfant-chat est fâché, les gars.

— Il veut un bol de lait, vous croyez ? suggéra un autre.

— Miaou ! acheva le dernier.

Leonis balaya l'air de la main et décida qu'il valait mieux ignorer le trio des Paneb. Il entreprit l'examen de chaque coin de la chapelle dans l'espoir de trouver un indice qui lui permettrait de commencer sa mission. Les nains l'observaient en souriant. Il y avait un autel au centre de la petite construction. Il s'agissait d'un gros bloc de pierre poussiéreux orné d'inscriptions presque illisibles, qui ne recelaient rien d'intéressant. Elles vantaient les vertus de la déesse Ouadjet et la désignaient comme étant « celle qui a la couleur du papyrus ». Le garçon tournait en rond depuis de longues minutes quand l'un des

nains déclara :

— Je crois qu'il est temps de faire notre boulot, les gars !

Les autres acquiescèrent. Celui qui avait parlé se dirigea vers l'un des murs. Il appuya sur une brique, et une partie de la cloison pivota comme une porte, révélant un réduit éclairé. Leonis s'approcha. La niche contenait plusieurs objets : deux sacs, deux outres, une lampe neuve et une tunique au tissu robuste.

Trois épées étaient suspendues à des crochets, l'une d'elles était vraiment magnifique. Elle était en or incrusté de pierres précieuses. Son manche savamment sculpté représentait le dieu Rê. La lame brillait de mille feux. Elle était longue et semblait fort tranchante. Le pommeau se terminait par une tête de lion. Deux émeraudes de la couleur des prunelles de Leonis ornaient les yeux du majestueux félin.

La seconde épée était aussi grande que la première. Elle était de bronze poli et Leonis songea qu'elle devait être bien lourde. Malgré tout, il s'agissait d'une arme redoutable. Son manche était recouvert de cuir d'hippopotame afin d'assurer une bonne prise à son utilisateur. Le tranchant de cette arme était aussi fin que celui de la première. L'épée dorée était beaucoup plus belle, mais l'or était un métal trop mou pour résister aux chocs d'un combat. Si un brillant guerrier avait eu à choisir une arme solide pour sauver sa vie, l'épée de bronze aurait été son choix.

La troisième épée, si on la comparait aux deux autres, ne valait même pas la peine que l'on s'y attarde. Elle était probablement de bronze, mais sa lame était courte, émoussée et ternie. Le nain qui avait actionné le mécanisme d'ouverture de la cloison dit à Leonis :

— Parmi ces épées, tu dois choisir celle qui convient au serviteur de Rê.

— Est-ce que j'aurai vraiment besoin d'une épée ? s'inquiéta le garçon.

— Bien sûr que tu en auras besoin ! Ce n'est pas un voyage d'agrément qui t'attend, mon gars !

— Je... je devrai me... battre ?

— Comme il est mignon ! susurra l'un des Paneb.

— Le petit Chatonis a peur de se battre ! lança un de ses frères en ricanant.

— Vos gueules, espèces d'affreux idiots ! cria le troisième, celui qui se tenait près de Leonis.

Ce dernier tendit la main pour prendre l'une des épées. Le nain posa ses doigts froids et moites sur son avant-bras.

— Arrête ! dit-il. Tu dois te contenter de regarder, mon vieux ! Si tu touches à une épée, tu devras la prendre. Comme je te l'ai dit, il faut que tu choisisses l'épée du serviteur de Rê. Si tu ne prends pas la bonne, ta quête pourrait se terminer très tôt.

Leonis examina les trois épées avec attention. L'épée d'or était certainement digne du dieu-soleil. De plus, le manche était à l'effigie de Rê, et le lion avait les yeux verts comme ceux de Leonis. Le garçon fit la moue : toutes ces évidences sentaient le piège. Cette arme était digne de Rê, certes. Toutefois, l'épée qu'il devait prendre était celle d'un serviteur, pas celle d'un dieu.

La deuxième épée aurait été parfaite pour un combat de courte durée. Or Ankhhaef avait affirmé à Leonis que sa quête dans les souterrains serait longue. Cette arme était visiblement trop lourde pour quelqu'un qui devait marcher longtemps.

La dernière épée était vraiment la dernière sur tous les plans. Sa seule qualité était sans doute sa légèreté. Pour le reste, Leonis aurait probablement eu du mal à découper un melon avec cette lame terne au tranchant arrondi. Il valait mieux courir plutôt que d'avoir à combattre avec une arme semblable. Le garçon se dit pourtant que cette épée était la seule parmi les trois qu'aurait pu s'offrir un serviteur. Il tendit la main et s'en empara.

Leonis considéra son arme d'un air perplexe. En la soupesant, il se rendait compte que cette épée se révélait encore plus décevante qu'elle n'en avait l'air.

— Moi, j'aurais pris celle en or, déclara l'un des affreux nains.

— Aussi bien vouloir se battre avec un roseau ! se moqua le suivant.

— Es-tu certain d'avoir fait le bon choix ? demanda le Paneb qui avait ouvert le mur.

— Je ne sais pas, reconnut Leonis en haussant les épaules. C'était selon moi la décision à prendre.

— Dans ce cas, il est temps que tu nous quittes, mon gars ! Ramasse d'abord les choses qui traînent dans ce réduit. Ensuite, tu descendras dans les souterrains et nous serons, Paneb, Paneb et moi-même, très heureux de voir disparaître ta figure de voyou !

Le nain appuya sur une autre brique, et l'autel qui trônait au centre de la chapelle se mit à pivoter. Leonis s'empara des objets qui lui étaient destinés. Il alluma sa lampe avec un « bois de feu » qu'il avait trouvé dans le réduit. Il y avait longtemps que Leonis n'avait pas utilisé un bois de feu. Malgré tout, il s'en tira bien. Il glissa l'extrémité enflée de la tige de bois sec dans le godet prévu à cet effet. Il plaça ensuite le bout effilé de la tige entre ses paumes et il la fit tourner rapidement. La tige s'embrasa et Leonis s'empressa de mettre le feu à la mèche. Il se dirigea ensuite vers le trou que le lourd bloc de pierre, en bougeant, venait de dévoiler. Il put voir les premières marches d'un escalier abrupt. Ce qui se trouvait plus bas disparaissait dans une obscurité opaque et angoissante. Un courant d'air froid jaillissait du trou et Leonis enfila tout de suite son épaisse tunique. Avant de

descendre, il dit aux nains :

— Je vous salue, Paneb, Paneb et Paneb ! Il y aura peut-être des créatures terrifiantes là-dessous, mais, à mon avis, ces immondes choses auront bien du mal à surpasser votre laideur !

Contre toute attente, les trois nains se mirent à rire de bon cœur. Leonis descendit quelques marches et le lourd autel réintégra son emplacement initial.

LA MODESTIE

Un silence opprimant avait enveloppé notre jeune héros. L'escalier était étroit. Ses degrés se révélèrent glissants, peu profonds et mal aplanis. Dans les premières minutes de sa descente, Leonis avait perdu l'équilibre à maintes reprises. Heureusement, il avait réussi à s'accrocher aux parois de pierre sans laisser tomber sa précieuse lampe. L'adolescent devait progresser avec prudence. Il avait retiré ses sandales de cuir et il descendait à petits pas, en prenant soin de poser solidement ses pieds nus sur les marches dangereuses. L'escalier semblait interminable. Le garçon n'aurait pu dire depuis combien de temps il s'y était engagé, mais, bien après le début de sa descente, il s'était mis à compter les marches. Depuis cet instant, il en avait dénombré six cents ! Leonis déposa sa lampe et s'appuya à la paroi pour se reposer un peu. Malgré l'effort constant auquel elles avaient été soumises, ses solides jambes tenaient encore le coup. Son dos, par contre, commençait à le faire souffrir. Les lanières des sacs et des outres lui sciaient la peau des épaules. Il retira tout son bagage et entreprit de faire l'inventaire de ses possessions. Les outres étaient remplies d'eau. L'un des deux sacs renfermait des vivres, et l'autre, plus petit, contenait quelques accessoires utiles : un poignard, une longue corde, une outre de rechange et une lanière de cuir qui pourrait servir de ceinture. Pour la lampe, il y avait quelques flacons d'huile de ricin, des mèches enduites de graisse et sept bois de feu.

Leonis rangea ses choses avec précaution. Il noua la lanière de cuir autour de sa taille. Ensuite, il s'assit quelques minutes pour se masser vigoureusement les pieds : ils n'étaient pas douloureux, mais ils étaient très froids. La température ambiante était semblable à celle qui régnait la nuit dans le désert. Le garçon savait que la situation n'irait certainement pas en s'améliorant. Malgré l'épaisse tunique qui le couvrait, il frissonnait. La perspective de passer une longue période dans de semblables conditions ne l'enchantait guère ; d'autant que, parmi ses maigres possessions, rien n'aurait pu convenir pour alimenter un feu digne de ce nom. Leonis se leva. Il glissa son épée dans sa ceinture improvisée et avala quelques parcimonieuses gorgées d'eau. Il ramassa le reste de ses effets et reprit sa périlleuse descente vers les souterrains.

Après huit cent trente-neuf marches, l'adolescent vit enfin se

terminer l'accablant escalier. L'air lui manquait, il était étourdi et sa tête semblait sur le point d'éclater. Privée d'oxygène, sa lampe ne dispensait plus qu'une insignifiante lueur. L'angoisse s'empara de Leonis : personne ne pouvait survivre dans un semblable environnement ! Il venait à peine de poser le pied dans les souterrains que, déjà, il se sentait trop faible pour aller plus loin. L'escalier débouchait sur un corridor plongé dans l'obscurité. Le garçon lutta un moment contre l'envie de remonter vers la surface. Il jugea cependant que l'unique possibilité de revoir un jour la lumière du soleil se trouvait devant lui. À la fois anxieux et résolu, Leonis s'enfonça donc dans le couloir obscur.

Il n'eut heureusement pas à marcher longtemps. Le couloir s'achevait une centaine de mètres plus loin. Là, une porte se découpait dans la paroi rocheuse. Cette porte n'était pas verrouillée ; Leonis l'ouvrit et traversa le chambranle. Il ne se trouvait plus dans un corridor. Il venait de pénétrer dans une pièce plus vaste, que la faible lueur de sa lampe ne lui permettait guère de bien distinguer. Il avança de quelques pas. Il y eut soudain un bruit assourdissant suivi d'un puissant courant d'air. La porte claqua violemment derrière le garçon qui fut projeté contre un mur. La secousse lui fit perdre sa lampe qui s'éteignit en touchant le sol avec fracas. Durant de longues secondes, Leonis eut l'impression de se retrouver au milieu d'une tempête. Un vent froid fouettait son visage et il ne pouvait pas ouvrir les yeux. Le puissant souffle le clouait au mur sans qu'il puisse faire le moindre mouvement. Puis, aussi brusquement qu'il s'était manifesté, le vent cessa. Le cœur de l'adolescent battait furieusement. Il prit quelques grandes goulées d'air pour tenter de se calmer. Il ouvrit les yeux avec surprise lorsqu'il se rendit compte qu'il respirait maintenant sans aucune difficulté. Fébrilement, il se mit à genoux. Il explora le sol autour de lui dans l'espoir de retrouver sa lampe. Alors qu'il tâtonnait dans l'obscurité, la pièce s'éclaira subitement.

L'endroit était admirable et mystérieux. Les murs de calcaire étaient parfaitement lisses. La seule issue visible était la porte par laquelle était entré Leonis. Le garçon se demandait d'où avait pu provenir ce violent souffle qui lui avait fait perdre l'équilibre. De plus, même s'il se sentait beaucoup mieux dans cette salle bien aérée que dans le suffocant couloir, Leonis craignait d'y rester prisonnier. À première vue, en effet, ce souterrain ne débouchait nulle part. L'adolescent savait bien que les Paneb n'entendraient pas ses appels s'il remontait là-haut. Il ne lui restait qu'à chercher un passage qui lui permettrait de continuer sa quête. Si ce passage n'existait pas, le jeune aventurier n'aurait plus qu'à attendre la fin. En frémissant, Leonis songea que l'étrange pièce qu'il venait de découvrir deviendrait peut-être son tombeau... Il tâcha d'oublier ses craintes en portant son

attention sur les objets magnifiques qui décoraient les lieux. De généreuses flammes brûlaient dans six vases de granit rose. Ces dernières étaient supportées par des statues en or représentant des chats. Une autre statue de chat reposait sur un socle. L'œuvre était d'un réalisme saisissant ! Cette effigie de pierre avait la grosseur et l'apparence d'un véritable chat. On avait même inséré deux bijoux ambrés sous les paupières mi-closées du félin. Son regard brillait doucement en reflétant la lumière des flammes. Leonis délaissa la magnifique statue pour s'approcher d'une grande balance dorée qui se trouvait au centre de la pièce. L'un des plateaux de la balance touchait le sol. Il y avait un lingot de bronze à l'intérieur. Leonis remarqua que des symboles avaient été gravés sur ce lingot. Il s'accroupit pour les déchiffrer :

*L'instant est venu de connaître
la conséquence de ta décision.*

Embarrassé, le jeune garçon se grattait le crâne. Le message ressemblait à une menace. Cette balance n'était certainement pas inutile et il s'avérait évident qu'il devait déposer un objet quelconque dans le plateau vide. Jusqu'à présent, la seule décision que Leonis avait dû prendre avait été le choix de son épée. Il fallait donc qu'il mette son arme dans la balance pour connaître la conséquence de cette décision. Avait-il choisi l'épée du serviteur ? Que se passerait-il s'il s'était trompé ?

Le garçon libéra l'arme de la lanière de cuir qui la retenait. Avec appréhension, il posa sa modeste épée au milieu du plateau vacant. Le poids de l'épée fit lentement descendre le plateau. Le lingot de bronze s'éleva jusqu'à ce que le fléau de la balance soit parfaitement horizontal, les deux plateaux en parfait équilibre. Il y eut un bruit. Quelque part, un mécanisme s'activa. Leonis serra les poings en attendant la tournure des événements. Devant lui, un gros bloc de calcaire se détacha du mur. Le bloc oscilla un moment avant de tomber sur le sol, où il éclata en mille morceaux. Le silence revint. La poussière de calcaire embrumait la pièce, mais Leonis pouvait distinguer la cavité qui s'ouvrait maintenant dans la cloison. Un objet brillant se trouvait à l'intérieur. L'adolescent s'approcha. Au premier coup d'œil, l'objet, même s'il était en or, semblait insignifiant. Il s'agissait d'un petit pendentif taillé en pointe et dans lequel passait une longue chaîne en or. Leonis s'en empara. Il examina le bijou pour constater qu'il était incomplet. Il comprit aussitôt qu'il venait de découvrir le premier des six fragments du Talisman des Pharaons. Cette constatation le combla d'une joie immense ! Il poussa un hurlement et se mit à danser. Son allégresse fut toutefois de courte durée. Il faillit mourir de peur lorsqu'il entendit une voix dans son dos.

— Ne te réjouis pas trop vite ! Tu possèdes une part du Talisman, mais ta quête ne fait que débiter !

Leonis se retourna brusquement. Il n'y avait personne derrière lui, mais il vit quelque chose qui le laissa pantois : la statue de chat qu'il avait trouvée si belle s'était animée et se léchait la patte avec application. Le chat cessa sa toilette et s'étira paresseusement sur le socle avant de bondir sur les dalles. D'un pas gracieux, il se dirigea vers le garçon, qui demeurait paralysé par la surprise. Le félin s'assit aux pieds de Leonis pour le regarder droit dans les yeux.

— Bonjour, Leonis ! Je suis Bastet, la déesse-chat. Je constate avec bonheur que tu as su choisir la bonne épée !

— Vous... vous êtes vraiment Bastet ? s'étonna Leonis, qui n'en revenait pas de se retrouver devant un chat parlant.

— Évidemment que je suis Bastet ! Comment pourrais-tu en douter ? Il t'arrive souvent de discuter avec un chat ?

— Je suis dé... désolé, déesse Bastet, s'excusa le garçon tout en tombant à genoux pour se prosterner.

— Relève-toi, nigaud ! lui ordonna Bastet. Tu n'as pas de temps à perdre en de vaines effusions ! Tu auras bien des épreuves à traverser avant de pouvoir livrer l'offrande qui apaisera la colère de mon père le dieu-soleil !

Leonis se remit debout. Nerveusement, il balaya la poussière qui collait à sa tunique. Dans un souffle, il demanda :

— Que dois-je faire pour continuer ma quête ?

— Tu as déjà franchi la première étape. En choisissant l'épée qui convenait à un serviteur, tu as fait preuve d'humilité. En agissant ainsi, tu as démontré que ta mission est plus importante que toi-même. Si tu avais choisi la mauvaise épée, tu serais mort sur-le-champ. Les deux autres armes auraient déclenché un horrible piège ! Je te fais grâce des détails, mon garçon. Ce qui compte, c'est que tu possèdes maintenant le fragment de la modestie.

Il y eut un grondement sourd, et un mur glissa pour révéler un passage. La déesse-chat continua :

— Tu dois maintenant partir à la recherche du prochain fragment, Leonis. Tu peux reprendre ton épée. Allume ta lampe, car il fait très noir de l'autre côté.

— Après la modestie, quelle sera la vertu dont je devrai faire preuve pour obtenir le prochain fragment ?

— L'enfant-lion est censé posséder les vertus nécessaires. Si tu es ce garçon, tu en découvriras la nature au fur et à mesure. Je n'ai rien de plus à te dire, Leonis.

En quelques bonds lestes, Bastet se dirigea vers le passage qui s'était ouvert dans la muraille. Sans rien ajouter, elle se coula dans le rectangle noir.

LA LOYAUTÉ

Avant de repartir, Leonis avait décidé de s'accorder un peu de repos. Il avait mangé quelques morceaux de poisson séché, un bout de pain et des figues. Heureusement, sa lampe était en bon état. L'huile s'était répandue sur le sol, mais la mèche était toujours utilisable. En examinant le premier fragment du Talisman des Pharaons, il avait remarqué que la chaîne qui le retenait était exagérément longue. Il avait donc fait un nœud pour la raccourcir avant de passer autour de son cou la première parcelle du Talisman. Rempli d'une nouvelle énergie, le garçon avait ensuite retiré son épée du plateau de la balance pour s'enfoncer dans le ténébreux passage. Depuis un long moment, Leonis progressait d'un pas rapide et décidé dans un boyau large, rectiligne et sans irrégularité. Ses sandales claquaient sur la surface dure du sol. La température de cette galerie était froide, certes, mais l'air s'y révélait abondant. Dans ce corridor où la nuit était éternelle, le jeune garçon ne pouvait se faire une idée précise du temps qui passait. Il devait avoir parcouru une grande distance, mais il ne pouvait guère s'en étonner : sa quête devait durer plus d'un mois ! Il fallait que ces souterrains soient d'une longueur ahurissante pour justifier autant de jours de marche. Leonis n'avait pas revu la déesse Bastet. En s'engouffrant dans le corridor, il avait remarqué ses traces dans la poussière du sol. Cependant, au bout d'une courte distance, la piste s'était interrompue, un peu comme si la déesse-chat s'était envolée.

Il vint un temps où Leonis dut s'arrêter. La fatigue commençait à se faire sérieusement sentir. Il fallait qu'il dorme. En chemin, il avait longuement réfléchi sur la façon d'économiser l'huile et les mèches de la lampe. D'une part, il jugeait ridicule de la laisser brûler pendant son sommeil. D'autre part, les bois de feu ne pouvaient servir qu'une fois chacun ; comme il n'en possédait que sept, cette maigre réserve aurait tôt fait de disparaître s'il éteignait sa lampe pour dormir. L'adolescent avait eu une idée qu'il comptait mettre en pratique à son prochain arrêt. Cet instant était venu. Leonis se débarrassa de son bagage. Il sortit un peu de nourriture pour son repas, plaça ses sacs de façon à en faire des coussins à peu près confortables et éteignit sa lampe. Il déposa cette dernière sur le sol, au pied de la paroi rocheuse. Le garçon empoigna alors son épée et se mit à racler énergiquement la

pierre avec la pointe de la lame de bronze. Il y eut des étincelles. La lampe ne s'alluma que bien des minutes plus tard, mais Leonis venait de découvrir un judicieux moyen de remplacer les bois de feu ! Il éteignit de nouveau sa lampe et il mangea avec appétit. Après cela, malgré le froid, il s'endormit rapidement dans la noirceur et le silence de tombeau qui régnaient dans la galerie.

En se basant sur le nombre de ses sommes, Leonis estimait qu'il arpentait cet ennuyeux couloir depuis environ quatre jours. S'il pouvait se réjouir de n'avoir encore rencontré aucun danger, le jeune aventurier commençait néanmoins à s'impatienter. Chaque nouveau mètre de corridor était semblable au précédent. Rien ne lui indiquait qu'il approchait d'un but quelconque. Ainsi, lorsqu'il aperçut une lueur loin devant lui, il songea d'abord que ses yeux lui jouaient un tour. Il attendit encore un moment avant d'éteindre sa lampe. Leonis ne rêvait pas. Dans l'obscurité, il put nettement distinguer la lumière orangée qui, là-bas, envahissait le corridor. Il se mit aussitôt à courir en effleurant le mur des doigts pour éviter de trébucher. Le garçon s'arrêta vite, cependant. Il songea qu'il se précipitait vers la lumière avec l'inconscience d'un vulgaire papillon de nuit. Il prit donc le temps de rallumer sa lampe avant de reprendre calmement sa route. Ce geste lui sauva sans doute la vie. Un peu plus loin, il vit en effet que le sol du couloir était zébré de larges failles. Était-ce un piège ou un simple hasard ? S'il avait continué de courir dans le noir, Leonis serait assurément tombé dans l'une de ces énormes lézardes, qui semblaient très profondes. À la lumière de la lampe, les failles étaient aisément évitables. Toutefois, de la manière dont elles étaient disposées, il lui aurait été impossible de les éviter en fonçant aveuglément comme il l'avait fait. Leonis avait des nœuds dans l'estomac. En fermant les yeux, il remercia Rê pour ce salutaire pressentiment qui l'avait fait s'immobiliser avant d'atteindre ces fosses mortelles.

L'adolescent arriva enfin à l'endroit éclairé. Le couloir qu'il suivait depuis des jours se terminait là. Il y avait un trou dans la cloison, et la lumière provenait de cette cavité. Leonis souffla la flamme de sa lampe pour risquer un œil de l'autre côté. Il jeta un cri de stupéfaction : l'endroit était illuminé de flambeaux qui faisaient miroiter un cours d'eau. Une petite maison avait été construite sur la rive. Il y avait aussi un quai auquel une magnifique barque était amarrée.

Leonis entra dans la salle souterraine pour se diriger vers la petite habitation. Il avait à peine fait vingt pas lorsqu'il vit une femme vêtue de blanc sortir de la demeure.

— Vous voilà enfin, Leonis ! fit l'inconnue d'une voix visiblement troublée.

— Vous me connaissez ? demanda le garçon en s'approchant.

— Nul autre que vous ne pouvait parvenir jusqu'ici.

Ils étaient maintenant l'un en face de l'autre. La jeune femme était d'une grande beauté. Sa chevelure noire, soyeuse et ondulée, touchait presque le sol et, pour la première fois de sa vie, Leonis voyait des yeux aussi verts que les siens.

— Vos yeux sont verts !

— Les vôtres aussi ! Dans le royaume d'où nous venons, tout le monde a les yeux verts, prince Leonis !

— Prince Leonis ? répéta-t-il avec un sourire indécis.

— C'est vrai ! s'exclama la belle en se frappant le front du plat de la main. Comment pourriez-vous savoir ? Par quoi devrais-je commencer ? Ah, oui ! voilà ! Le royaume dans lequel vous avez grandi n'est pas le vôtre. Vos parents n'étaient pas vos vrais parents et...

— Vous voulez rire ? trancha Leonis sur un ton colérique. Je suis le fils de Khay et de Henet !

— Comme je peux être maladroite ! fit la dame en se frappant encore le front. J'explique tellement mal les choses ! Venez, prince Leonis. J'ai quelque chose à vous montrer.

Il suivit la jeune femme jusqu'à la rive. Elle lui désigna la barque. Un air de fierté illuminait son beau visage. L'embarcation était entièrement recouverte de feuilles d'or. Les cloisons de la cabine étaient finement ouvragées et incrustées de pierres précieuses. La proue effilée s'agrémentait d'une tête de lion. Leonis tressaillit lorsqu'il vit que la figure du félin ressemblait à la sienne. Le portrait était parfait ! Si Leonis avait posé une crinière sur sa tête, c'est exactement à cela qu'il aurait ressemblé ! Le garçon demeura interloqué. La femme l'observait avec un sourire béat. Ce fut au tour de Leonis de se frapper le front.

— Qu'est-ce que cela signifie ? souffla-t-il.

— Cette barque vous appartient, prince Leonis. Elle a été réalisée par les artisans de notre royaume.

— De quel royaume parlez-vous ?

— Je parle du grand royaume de Heb qui se trouve de l'autre côté de la mer.

— Je n'ai jamais entendu parler de cet endroit !

— C'est bien normal, prince Leonis ! Qui aurait pu vous en parler ? Les Égyptiens ne connaissent pas l'existence du royaume de Heb. Ils sont tellement arriérés ! À tel point que les gens de notre pays viennent parfois visiter l'Égypte afin de se divertir en observant ce peuple primitif ! Nous passons inaperçus, car nous savons très bien nous mêler à ce peuple peu perspicace. Il y a treize ans, vous avez été enlevé, prince Leonis. La sage-femme qui a accouché votre mère la

reine faisait partie de ce complot. Ce fut une grande tristesse pour votre père ! Nous savions que votre ravisseur était venu se terrer en Egypte. Il avait l'intention de vous vendre, mais il a sans doute pris peur. Il vous a donc abandonné en plein cœur de la cité de Thèbes. Ce perfide enleveur d'enfants était caché tout près de vous lorsque le scribe Khay vous a trouvé dans une sombre venelle. Le brave homme a été attiré par vos pleurs. Lui et son épouse ont toujours gardé le secret sur vos véritables origines. Il y a quatre ans, votre ravisseur, qui depuis longtemps déjà était revenu dans notre magnifique royaume, est allé se livrer aux soldats. Il a alors avoué son méfait. Nous pensions qu'il serait facile de vous ramener dans le royaume de Heb. Hélas ! nos recherches se sont avérées fort décevantes. Khay et son épouse étant morts, nous ne possédions aucune piste pour vous retrouver. Votre père le roi était déjà très malade lorsqu'il a appris la nouvelle de notre échec, mais, avant de trépasser, il était parvenu à élaborer un plan judicieux. Les prêtres de l'empire d'Egypte sont plutôt imbéciles. Nous étions au courant qu'une menace de cataclysme planait sur ce pays. Le roi a eu l'idée d'envoyer un émissaire au sanctuaire de Bouto. Les Égyptiens ont tendance à croire tout ce qui émane des oracles de Bouto. Notre émissaire, déguisé en paysan, est entré au hasard dans un temple et, en roulant des yeux de dément, il a hurlé qu'il venait de rencontrer le dieu Rê en pêchant dans les marécages. Les prêtres se sont d'abord moqués de lui, mais dès que notre homme a évoqué le grand cataclysme, ils ont cessé de rire. Le peuple n'était pas censé connaître le danger qui guettait l'Empire. Les prêtres ont donc facilement mordu à l'appât que notre envoyé leur tendait. Ils lui ont demandé ce qu'avait révélé Rê à propos du cataclysme. Notre homme leur a parlé d'un enfant-lion qui portait la marque de Sekhmet. Ils devaient mettre la main sur ce garçon s'ils espéraient sauver l'Empire. L'enfant-lion devrait se rendre à une chapelle dédiée à Ouadjet et entrer seul dans ces souterrains pour y quérir le Talisman des Pharaons, Mykérinos a réuni un groupe de prêtres auxquels il a ordonné de se lancer discrètement à votre recherche. C'est ainsi que nous sommes parvenus à vous retrouver, prince Leonis !

Leonis fixait la figure de proue de la barque. Les faits que rapportait la jeune femme étaient difficiles à croire. Malgré tout, il ne pouvait les juger impossibles. S'il avait été enlevé dès la naissance, comment aurait-il pu s'en souvenir ? Cependant, il ne pouvait admettre que les événements qui l'avaient mené dans ces souterrains n'étaient en fait que le résultat d'une habile manigance. Il ne pouvait pas croire non plus que ce peuple inconnu auquel il était censé appartenir avait réussi à bernier Pharaon avec autant d'aisance. De plus, le Talisman des Pharaons existait bel et bien. Ne portait-il pas au cou son premier fragment ? Il avait même discuté avec la déesse

Bastet ! Leonis avait aussi accompli le prodige d'échapper aux crocodiles du Nil et aux cobras du cachot. Il exposa ses doutes à la belle, qui s'empressa de répondre :

— Les animaux ne font aucun mal aux gens de notre royaume. J'ai oublié de vous le mentionner mais, devant les prêtres, l'émissaire a aussi évoqué cette particularité dans sa description de l'enfant-lion. Les gens de Heb n'ont jamais eu à craindre les bêtes. Lorsque nous sommes en danger, notre peau sécrète un parfum que l'odorat humain ne peut discerner. Cette odeur rend tous les animaux dociles comme des lapins. La déesse Bastet n'était pas une illusion. Je ne savais pas que vous l'aviez rencontrée, mais il n'y a rien de surprenant à cela. Le peuple de Heb est en bons termes avec les divinités. Nos offrandes sont grandement supérieures à celles que fournit l'Egypte. Bastet est la fille du dieu-soleil, qui a été déshonoré par Mykérinos. La déesse n'aidait certainement pas un roi qui s'est montré irrespectueux envers son père ! Elle sera sans doute intervenue pour vous convaincre de continuer votre quête, prince Leonis. C'est incontestablement pour nous aider qu'elle aura agi ainsi. Pour ce qui est de ce ridicule fragment du Talisman, il fait également partie de notre mise en scène. Il nous fallait découvrir un moyen de vous encourager à venir jusqu'ici. Comme vous le savez maintenant, la rivière qui coule à nos pieds est très éloignée de l'entrée de ces souterrains. La découverte d'un premier morceau du fictif Talisman des Pharaons devait vous inciter à poursuivre votre quête.

— Vous avez bien réussi, admit Leonis, songeur. Seulement, pour quelle raison aviez-vous besoin de m'attirer ici ? Il vous suffisait de m'embarquer au port de Memphis. Et puis, s'il vous importait tant de m'attirer aussi loin, vous n'aviez qu'à m'attendre au pied de l'escalier pour me raconter votre histoire. Qui sait ? Je vous aurais peut-être suivie...

— Vous deviez voir la barque, prince Leonis. Selon ceux qui m'ont envoyée pour vous attendre, je n'aurais sans doute pas pu vous convaincre sans elle. Ce portrait de vous n'est-il pas la preuve que je vous dis la vérité ? Je ne pouvais malheureusement pas transporter cette embarcation au pied de l'escalier. Cette barque est aussi trop remarquable pour naviguer sur le fleuve. Elle est amarrée à ce quai, car cette rivière souterraine mène directement à la mer. Lorsque nous venons en Egypte, c'est par ici que nous arrivons. Ainsi, nous restons discrets. Nous ne tenons pas à ce que d'autres peuples connaissent notre existence. Remarquez que je partage votre opinion, prince Leonis. Je suis certaine que, même sans cette barque, je serais arrivée à vous convaincre. Mes yeux sont de la même couleur que les vôtres et puis... il y a aussi cela...

La jeune femme se retourna. Elle défit le haut de sa robe blanche

pour dévoiler son dos au garçon. Sur son épaule gauche, la belle portait la marque du lion. Hypnotisé, Leonis fixait cette tache de naissance, qui était exactement pareille à la sienne. Comment pouvait-il douter, maintenant ? Il déglutit et demanda :

— Est-ce que les gens du royaume de Heb portent tous ce signe ?

— Oui, prince Leonis, répondit la dame en ajustant sa robe. Nous naissons avec ce signe et avec les yeux verts. J'espère que cette preuve chassera vos incertitudes. J'ai tellement hâte de retrouver notre beau royaume ! C'est un grand jour pour moi ! Que pourrais-je ajouter de plus pour vous inciter à me croire ?

— Je vous crois..., fit-il en baissant la tête. J'ai du mal à m'en convaincre, bien des choses ne sont pas claires, mais... je vous crois.

La jeune femme eut un sourire radieux. Leonis vit ses yeux se mouiller.

— Dans ce cas, nous allons partir tout de suite ! s'exclama-t-elle. Il me tarde de revoir le soleil !

— Je... je ne peux pas partir ainsi ! s'écria Leonis d'un air ahuri.

— Je vous en prie, prince Leonis ! Je vous attends depuis bientôt six mois !

— Vous êtes dans ces souterrains depuis six mois !

— Oui, prince Leonis. J'ai attendu avec dévouement comme toutes vos autres promesses l'ont fait avant moi.

— Mes promesses ?

— Vos futures épouses, prince Leonis. Je suis l'une d'entre elles. Nous sommes trente. Je suis la quatrième à venir vous attendre dans le froid de ces souterrains.

— J'aurai tr... tr... trente épou... épouses ! bredouilla Leonis en se prenant la tête entre les mains.

— Il y en aura une pour chacun de vos merveilleux palais ! Nous sommes choisies parmi les plus belles femmes du royaume ! L'empire d'Égypte n'est rien en comparaison de tout ce que vous possédez, prince Leonis ! Les grandes pyramides ne sont que des constructions barbares à côté de ce qu'a su édifier notre peuple ! Notre pays, dont vous serez bientôt le roi, regorge de richesses ! Les enfants s'y amusent avec des billes d'émeraude et des poupées d'ivoire fin ! Les poissons sont si gros et si nombreux qu'ils crèvent les filets des pêcheurs ! Jamais en vingt vies vous ne parviendriez à traverser les champs fertiles et les vergers gorgés de fruits qui sont vôtres ! Il importe de partir tout de suite, mon prince ! Soyez loyal envers ce peuple qui pleure votre absence ! Mille festins et mille joies du cœur vous attendent là-bas !

— Je dois d'abord terminer ce que j'ai à faire ! décida catégoriquement Leonis. Je rejoindrai mon peuple après !

— Puisque je vous dis que votre quête n'est que pure invention !

Les souterrains se terminent ici et il n'y a aucun moyen d'en sortir sans emprunter la rivière !

— De l'intérieur des souterrains, il existe forcément un mécanisme pour déplacer l'autel de la chapelle, réfléchit Leonis à haute voix. Sinon, comment feraient les gens de Heb pour sortir visiter ce pays s'ils accostent tous ici ? Puisque le Talisman des Pharaons n'existe pas, je ne perdrai guère mon temps à le rechercher. Toutefois, j'ai promis à Pharaon de lui rapporter ce Talisman. J'ai le devoir de retourner à Memphis pour l'aviser de la supercherie ! Si je ne peux pas prendre cette barque, je vais trouver moi-même la manière de sortir d'ici ! Et si je dois mourir, ce ne sera guère avec le remords au cœur !

— Vous êtes prêt à courir le risque de ne jamais régner sur Heb ! Votre peuple a-t-il donc si peu d'importance pour vous ?

— Pour l'instant, mon seul peuple est celui de l'empire d'Égypte ! Je ne connais que ce coin du monde ! Si vous ne pouvez pas me conduire à Mykérinos afin que je me justifie auprès de lui, dites-vous bien que je ne quitterai pas ces terres vivant sans l'avoir rencontré. Partez ! Vous annoncerez aux sujets du royaume de Heb que je renonce à mon trône !

Ce qui se passa alors resterait à jamais gravé dans la mémoire de Leonis. La belle jeune femme poussa un hurlement terrifiant. Une vive lumière l'embrasa et le garçon dut reculer, tellement la chaleur était intense. La barque s'illumina à son tour. Leonis se mit à courir pour éviter d'être brûlé vif. Lorsqu'il reporta son regard sur la jeune femme, elle n'était plus qu'une silhouette difforme se débattant dans un cocon de flammes. La barque, le quai et la maison se consumaient également dans un furieux brasier. La chaleur devint vite insoutenable. L'adolescent se mit à plat ventre et se couvrit le visage du mieux qu'il put. Moins d'une minute plus tard, un silence soudain et profond envahit la caverne. Leonis se leva pour constater avec surprise qu'il n'y avait plus d'incendie. La seule fumée qui s'élevait était celle des flambeaux. À part ces flambeaux, il ne restait plus la moindre parcelle du décor qu'il avait eu devant les yeux. La rivière elle-même avait disparu. À la place du cours d'eau, il y avait maintenant un gouffre. Le garçon eut l'impression troublante de s'éveiller au bout d'un abominable cauchemar. Il s'approcha de l'endroit où la jeune femme se tenait lorsque les flammes l'avaient enveloppée. Il ne restait rien d'elle, pas même un petit tas de cendres. Sur le sol brillait le deuxième fragment du Talisman des Pharaons. Leonis se pencha pour le ramasser. Il le joignit à la première pièce et un éclat de lumière bleue éclaira le pendentif.

18

LA FOI

Les deux premiers fragments du Talisman des Pharaons étaient maintenant solidement soudés. Le raccord était imperceptible, comme si ces morceaux d'or n'avaient jamais été séparés. Leonis examinait l'objet à la lueur d'un flambeau lorsqu'il entendit la voix de Bastet.

— Cette épreuve n'était pas aisée, Leonis !

La déesse-chat émergea d'un coin sombre pour trotter vers le garçon.

— Vous avez bien des choses à m'expliquer, déesse Bastet. Ce que disait cette femme est-il vrai ? Suis-je un prince ?

— Pas du tout, Leonis. Le royaume de Heb n'a jamais existé. Elle aura tout de même réussi à te convaincre, n'est-ce pas ?

— Oui, elle m'a convaincu, répondit le fils de Khay sans honte et sans hésitation.

— Il le fallait. Tu devais croire aux richesses que cette jeune femme te promettait. Bien des gens auraient abandonné cette quête en songeant aux merveilles qui les attendaient dans le royaume de Heb. Tu n'es pas différent des autres mortels, Leonis. Tu te voyais bienheureux à la tête de ce royaume florissant. Tu n'avais, en apparence, qu'à monter dans cette barque d'or pour y accéder, mais tu ne l'as pas fait. Tu ne l'as pas fait afin de demeurer fidèle à Pharaon. Ce fragment est celui de la loyauté.

— Cette jeune femme n'était pas réelle, alors ?

— Sois tranquille, Leonis. Personne n'a souffert de ta décision. Tout cela n'était que mirage. Cette jeune femme, la barque, la rivière, le quai et la maison n'ont jamais existé ailleurs que dans ton imagination.

— Si j'étais monté sur le quai, est-ce que je serais tombé dans ce gouffre ?

— On ne peut rien te cacher, mon garçon ! Ce gouffre est sans fond. Si tu y étais tombé, tu serais toujours en train de descendre, en ce moment !

En songeant à cette terrifiante possibilité, Leonis tressaillit. D'une voix horrifiée, il dit à la déesse-chat :

— Les pièges que vous me réservez sont impitoyables !

— Il n'y a aucune place pour l'erreur, dans cette quête, Leonis. Et puis, pourquoi t'inquiéter ? En agissant convenablement, tu n'auras

rien à craindre de ces pièges ! Il faut bien que tu le mérites, ce Talisman ! Sinon n'importe qui d'autre que l'enfant-lion aurait pu venir le chercher !

— Oui, mais suis-je bien cet enfant-lion ? J'ai l'impression d'être beaucoup trop humble pour mener à bien cette exigeante mission.

— Tu te débrouilles plutôt bien jusqu'à présent, mon garçon. L'humilité était nécessaire à la réussite des premières épreuves. Il te reste quatre fragments à découvrir pour remplir ton devoir. Nous verrons bien si tu es vraiment l'enfant-lion. Si tu ne l'es pas, tu auras à peine le temps de t'en rendre compte.

— Vos encouragements me font chaud au cœur, répondit ironiquement l'adolescent.

Le sol se mit alors à trembler. Il y eut une chute de pierres dans un coin de la salle. Quand la poussière se dissipa, Leonis put remarquer qu'un nouveau passage venait d'apparaître. Bastet lui annonça :

— Une autre étape t'attend, Leonis !

— J'imagine qu'il est inutile de vous demander quoi que ce soit à propos du prochain fragment.

— C'est inutile, en effet.

— Depuis combien de jours suis-je dans ces souterrains ?

— Cinq jours, Leonis. Il y en aura beaucoup d'autres. Veille à économiser ta lampe, ton eau et tes vivres. Il serait dommage de voir ta quête s'interrompre pour des brouilles. Tu n'as certainement pas envie d'errer dans le noir jusqu'à ta mort, non ?

— Je serai prudent, déesse Bastet. J'ai déjà été esclave. Les privations ne m'effraient pas. Lorsque je sortirai d'ici, il me restera de l'eau, des vivres et ma lampe brûlera encore !

— S'il en est ainsi, tu auras prouvé que tu es l'enfant-lion.

La déesse-chat s'étira paresseusement. Elle gagna le passage qu'avait libéré la chute de pierres, grimpa l'éboulis et disparut. Leonis était fatigué. Les flambeaux produisaient une chaleur bienfaisante. L'endroit était tout désigné pour s'accorder un peu de repos. Il déposa ses choses et s'allongea pour profiter d'un long sommeil réparateur.

Leonis mit plusieurs jours avant d'atteindre le lieu où devait se dérouler sa prochaine épreuve. La galerie qu'il venait de parcourir, en plus de s'être révélée nettement plus longue que la précédente, s'était constamment élevée en une pente subtile mais épuisante. Lorsqu'il avait aperçu la lumière qui brillait au bout du couloir, le jeune aventurier avait éprouvé une curieuse émotion dans laquelle se mêlaient la crainte et le soulagement. Il était heureux de mettre enfin un terme à son interminable randonnée. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de songer aux pièges sournois qu'il aurait encore une fois à esquiver.

Leonis quitta la galerie pour déboucher sur un petit plateau rocheux surplombant un précipice. Des flambeaux éclairaient le commencement d'un vieux pont de corde qui s'élançait au-dessus du vide pour disparaître dans l'obscurité. Le garçon ne distinguait pas l'autre côté de ce gouffre, et l'éclairage dont il disposait ne lui permettait guère d'en estimer la profondeur. Sur le plateau se trouvait une dalle de granit sur laquelle était grossièrement gravé ce message :

*Tu devras traverser avec l'armure,
les armes et les avoirs de ta naissance.*

Leonis n'eut aucune difficulté à comprendre le sens de cette formule. À sa naissance, il ne portait pas d'armure, il n'avait aucune arme et il ne possédait rien. Il faudrait donc qu'il soit nu pour traverser ce pont. Ces mots signifiaient également qu'il devrait abandonner son maigre bagage sur le plateau s'il espérait atteindre l'autre côté du gouffre. Notre jeune héros ne pouvait logiquement se plier à une telle exigence. La déesse Bastet n'avait-elle pas insisté sur la nécessité de préserver ses vivres et de ménager sa lampe ?

Leonis s'avança pour examiner le pont. Ses quatre câbles principaux étaient noués à deux poteaux de bois sec et fissuré. Un réseau de cordages jaunis reliait les câbles entre eux. Les mailles qui formaient cette précaire passerelle étaient dangereusement espacées. Le garçon tira sur l'un des cordages pour en éprouver la solidité. Le lien céda avec une facilité effroyable. Cet assemblage était si fragile que, dans peu de temps, ce pont sombrerait sans doute de lui-même dans l'insondable précipice. Il aurait fallu être fou pour oser s'engager là-dessus ! L'adolescent réintégra le centre du plateau rocheux. Il réfléchit un long moment. Il songea que le précipice n'était peut-être pas trop profond. Pour en avoir le cœur net, il déchira un morceau de sa tunique, plaça un caillou au milieu du bout d'étoffe et en noua les extrémités. Il imbiba le tout d'huile de ricin. Leonis mit ensuite le feu au tissu et laissa choir cette torche improvisée dans le gouffre. Avec une contrariété grandissante, il vit la boule de feu s'enfoncer dans le vide pendant d'interminables secondes. À une distance vertigineuse de son point de départ, la torche s'éteignit sans avoir touché le fond.

La peur nouait les entrailles de Leonis. Il comprenait qu'il serait obligé de franchir ce vétuste pont qui semblait être l'unique voie pour aller de l'avant. Avec un sourire amer, le garçon songea que cette épreuve aurait mieux convenu à un enfant-oiseau qu'à un enfant-lion. De plus, s'il réussissait à franchir ce gouffre, il se retrouverait nu, aveugle, sans nourriture ni eau. Plus il méditait, plus il se rendait compte que cette situation n'avait aucun sens. Sans son attirail, il n'aurait aucune chance d'achever sa quête. Leonis en vint à la

conclusion que les dieux ne l'abandonneraient pas. De l'autre côté du précipice, il y avait forcément quelque chose qui apaiserait ses craintes. Il n'avait certainement pas parcouru tout ce chemin pour que l'aventure se termine ainsi. Et puis, il valait mieux avancer encore et périr dans la bravoure que demeurer sur ce plateau où la mort, de toute manière, finirait bien par le rejoindre.

Leonis s'offrit un léger repas. Il but quelques gorgées d'eau avant de retirer ses sandales et sa tunique. Le Talisman des Pharaons pendait toujours à son cou. Cet objet était la raison d'être de sa mission et il ne pouvait certainement pas s'en départir... Il était convaincu que le poids minime du pendentif n'aurait aucune influence sur la façon dont se comporterait le pont. Puisque les câbles principaux semblaient plus solides que le reste, Leonis décida qu'il valait mieux n'utiliser que ceux-là pour franchir cette périlleuse étape. Nerveusement, il posa son pied droit sur l'un des câbles. Il y eut un craquement sinistre lorsque l'épaisse corde se tendit. Malgré le froid qui enveloppait sa peau nue, de grosses gouttes de sueur perlaient sur le front du garçon. Il attendit un peu avant d'établir le poids de son corps sur le câble. Ce dernier protesta encore, mais supporta l'épreuve. Leonis écarta les jambes afin de mettre son autre pied sur le câble de gauche. Le pont vibrait en oscillant de façon inquiétante. Les fibres de son maillage, gâtées par le temps, s'éтираient dans un soupir de paille desséchée. Angoissé, l'adolescent était maintenant écartelé au-dessus du vide. Ses mains moites tenaient fermement les câbles supérieurs du pont. Il prit quelques profondes respirations afin de s'exhorter au calme. Ensuite, avec la plus grande délicatesse, il entama la téméraire traversée du précipice.

Le fait de ne pas distinguer l'autre extrémité de la passerelle était le plus inquiétant dans la progression de Leonis. Il était enveloppé de noirceur et de froid, ses mains et ses pieds tremblants glissaient avec lenteur sur les cordages, et chaque bruit qui émanait de ce chancelant assemblage résonnait comme une menace. Il tourna la tête pour évaluer la distance parcourue. Le plateau sur lequel il avait abandonné ses affaires était un peu plus haut que l'endroit où il se trouvait à présent. Leonis en déduisit que le pont de corde devait former un arc au-dessus du gouffre. Cette constatation l'encouragea car, depuis quelques instants, il avait la nette impression de monter au lieu de descendre : si vraiment il était en train de remonter, cela signifiait qu'il avait parcouru plus de la moitié du trajet. Il en était à cette réflexion lorsque le câble qui soutenait son pied droit se rompit.

D'instinct, Leonis s'accrocha avec énergie aux câbles supérieurs. La rupture soudaine lui fit perdre l'équilibre et son pied gauche glissa également de son support. Le malheureux tenta de prendre appui sur le maillage fragile du pont. Les cordes sèches cédèrent sous son poids

comme de vulgaires brindilles. L'une de ses mains moites perdit son emprise et il réussit de justesse à éviter la chute fatale. Ses jambes pendaient maintenant dans le vide. Leonis, haletant, se retenait par la force d'un seul bras. Il fermait les yeux en espérant que l'unique câble qui le supportait ne céderait pas à son tour. Doucement, sa main libre rejoignit l'autre. Ses muscles firent un effort immense et il parvint à remettre ses pieds sur le câble inférieur encore intact. Tout son poids reposait maintenant sur un seul côté du pont. Le garçon doutait de pouvoir atteindre son but. Il se disait avec dépit qu'il n'était pas l'enfant-lion. Avant de tomber, il devait tout faire pour ne pas amener le pendentif avec lui. Le véritable enfant-lion, s'il venait un jour, aurait certainement beaucoup de difficulté à retrouver le Talisman s'il semblait dans les profondeurs de ce gouffre. Leonis estima que la fin du pont ne devait plus être très loin. Il retira le pendentif et le lança avec puissance, en souhaitant qu'il atterrisse sur le rebord de la falaise. Aussitôt, il sentit le câble se raffermir entre ses doigts. Le pont se mit à trembler et à gémir. Leonis pensa que sa brève existence s'achèverait bientôt. Trente secondes plus tard, il constata avec surprise que le pont se redressait vigoureusement ; il eut même la nette impression que les cordages se solidifiaient ! Des flambeaux s'allumèrent à l'extrémité du pont et Leonis comprit alors qu'il était sauvé.

La terre ferme était encore à bonne distance, mais la fragile passerelle venait de subir une déroutante transformation. Ses cordages étaient maintenant en parfait état. Encore une fois, Leonis assistait à un prodige. Il posa son pied sur les mailles qui avaient désormais la solidité d'un filet neuf. Le câble qui s'était rompu se tendait comme il avait dû le faire autrefois, à l'époque où l'on avait aménagé ce pont suspendu. Secoué par les derniers événements, le garçon progressa prudemment vers la terrasse rocheuse marquant la fin de cette éprouvante étape. Quand, enfin, il mit le pied sur la pierre, il se laissa tomber sur le sol pour laisser libre cours aux sanglots qui l'étouffaient.

Leonis essuya ses larmes et il éclata de rire. Il venait une fois de plus de réussir l'impossible. Il ne possédait plus rien pour assurer sa subsistance, mais puisque le pont était devenu subitement solide, rien ne l'empêcherait d'aller chercher ses vivres de l'autre côté. Il se leva pour constater avec amertume que ses espoirs resteraient vains. La passerelle avait retrouvé son aspect décrépit. Le garçon haussa les épaules avec résignation. Il fallait d'abord retrouver le Talisman des Pharaons, qu'il avait aveuglément lancé en direction de la terrasse. Ce plateau était beaucoup plus vaste que celui qu'il avait quitté en s'engageant sur le pont. Leonis commença à examiner méthodiquement le sol. Ses recherches se révélèrent infructueuses. Le malheureux avait tout gâché. Le précieux Talisman des Pharaons

devait maintenant gésir au fond de l'abîme.

LA SAGESSE

Leonis serrait les poings avec rage. Il entendit un son léger et remarqua la silhouette furtive de Bastet dans un coin reculé de la terrasse rocheuse. La déesse-chat venait sans doute le réprimander pour le geste stupide qu'il avait commis. Lorsqu'il la vit se détacher de l'ombre, une agréable surprise lui réchauffa le cœur. Dans sa gueule, Bastet tenait le Talisman des Pharaons. Elle le laissa tomber aux pieds de Leonis, qui constata qu'un troisième fragment s'était ajouté aux autres. La déesse-chat s'installa confortablement sur son arrière-train avant de dire :

— Bravo, Leonis ! En arrivant jusqu'ici, tu as encore su prouver ta valeur ! Tu as mérité le fragment de la foi !

Le garçon s'assit aux côtés de Bastet. Il prit le Talisman et l'étudia. La première moitié du pendentif était complétée. Les symboles gravés dans l'or représentaient le nom de Rê.

— La foi ? demanda simplement Leonis, hypnotisé par cet objet qu'il avait cru perdu à tout jamais.

— Pour traverser ce pont, il était écrit que tu ne devais rien emporter avec toi. Tu as abandonné toutes tes choses en te disant que les dieux ne te laisseraient pas tomber. Tu savais pourtant qu'il était impossible d'achever ta quête sans lampe, sans vivres et sans eau. Tu as eu la foi, Leonis. Pourtant, ta foi n'était pas absolue. Tu as quand même conservé le Talisman. C'est la raison pour laquelle tu as failli périr. En lançant le pendentif, tu as sauvé ta vie.

— Comment une si petite chose a-t-elle pu faire la différence ?

— Un seul grain de blé aurait pu te précipiter dans le néant si tu l'avais transporté volontairement. Dans cette épreuve, la moindre plume aurait eu le même poids qu'une lourde pierre. En principe, ta foi devait être complète. Si tu n'as pas échoué, c'est parce que les dieux ont été cléments à ton égard. Tu n'as pas emporté le Talisman dans ton propre intérêt, car cet objet n'aurait pas pu te sauver la vie si tu t'étais retrouvé affamé, assoiffé et égaré dans le noir. Les divinités, en sachant que tu agissais ainsi pour te vouer encore une fois à ta quête, ont décidé de t'accorder une mince chance. N'eût été leur magnanimité, les câbles du pont auraient tous cédé d'un seul coup.

— Comment vais-je survivre, maintenant ?

— Le prochain passage se trouve non loin d'ici. Tu trouveras

toutes tes choses à l'entrée de ce couloir. Tu as atteint le treizième jour de ta quête, mon garçon. Tu approches de ton but à chaque nouveau pas.

— Treize jours sans en avoir vu un seul, soupira Leonis en regardant les flambeaux qui brûlaient de l'autre côté du gouffre. Je commence à m'ennuyer un peu, déesse Bastet. Vous devriez venir me tenir compagnie plus souvent.

Il n'y eut pas de réponse. Sans bruit, la déesse-chat, fidèle à son habitude, s'était faufilée dans l'obscurité.

Leonis retrouva ses effets à l'endroit signalé par Bastet. Il se rhabilla et, emportant ses sacs, il retourna sur la terrasse rocheuse pour grignoter un bout de pain. En mangeant, il songea au monde d'en haut. Il espérait que Montu allait bien. Il avait hâte de revoir son ami dans des circonstances normales. Il en aurait, des choses à lui raconter, lorsqu'il irait le rejoindre à Memphis ! Il y avait aussi Esa. Depuis son départ de la capitale, Leonis avait souvent pensé à elle. Chaque fois qu'il s'installait pour dormir dans la perpétuelle nuit des souterrains, il revoyait le visage adorable de la princesse. Dans ses songes, elle lui souriait comme le soir où il l'avait poursuivie et rattrapée dans les jardins du palais. Leonis songeait également à sa petite sœur Tati. Que devenait-elle, après tout ce temps ? Il pouvait maintenant caresser l'espoir de la retrouver bientôt. Pharaon l'aiderait. Le garçon était à mille lieues de se douter que, quelques jours plus tard, il reverrait sa chère Tati dans la noirceur de ces souterrains !

Après son maigre repas, Leonis emprunta une galerie qui s'élevait en pente douce et continue. Le trajet était éprouvant, mais le garçon se sentait heureux de remonter vers la surface. D'après ses calculs, il mit encore six jours avant d'atteindre un autre passage. Malgré toutes les précautions qu'il prenait, ses provisions commençaient à diminuer sérieusement. Il pouvait toujours rationner l'eau et la nourriture, mais il ne disposait plus que de quatre jours de réserves pour sa lampe. Et il n'avait rempli que la moitié de sa mission... Combien de temps durerait-elle encore ?

Leonis venait d'entrer dans une salle semblable à celle où il avait rencontré la chimérique jeune femme aux yeux verts. Une chapelle au revêtement de calcaire se dressait au milieu d'une haie de flambeaux. Il éteignit sa lampe et s'avança vers la petite construction. Personne ne vint à sa rencontre. Lorsqu'il fut tout près, il appela, sans résultat. La porte était verrouillée, il appela encore et, de l'intérieur de la chapelle, une voix nasillarde répondit :

— Ça va ! Ça va ! Je ne suis pas sourd !

Le battant s'ouvrit et un homme apparut dans l'encadrement. Il était chauve, ses yeux étaient fardés de noir et il portait une tunique

d'un rouge éclatant. Il était couvert d'une multitude de bracelets et de colliers sertis de pierres précieuses. En voyant Leonis, il fit un geste impatient qui fit tinter tout ce flamboyant bazar. Manifestement agacé, il dit :

— Tu me déranges, jeune homme ! Je ne t'attendais pas avant plusieurs jours ! J'allais sortir et voilà que tu arrives subitement et fâcheusement comme une fiente d'oiseau sur le crâne !

— Je suis dé... désolé, s'excusa Leonis en retenant un fou rire. Vous alliez sortir ? Pour faire quoi ? Il n'y a rien d'intéressant, dans ces souterrains !

— Qui te parle de ces souterrains, malotru ! J'allais me procurer de magnifiques bijoux chez le meilleur orfèvre thébain !

— Vous partiez pour Thèbes ? Mais c'est impossible !

— Ah bon ! Et pourquoi donc ? demanda l'homme avec un rictus malicieux. Tu crois sans doute qu'il est impossible de sortir d'ici... hein ?

— Peut-être connaissez-vous un passage qui mène vers l'extérieur, mais Thèbes est si loin que je serais mort de soif et de faim bien avant votre retour !

— Tu divagues, jeune homme ! Tu n'aurais pas pu mourir de faim en dix malheureuses petites minutes.

— Dix minutes ! Vraiment ! Je suis entré dans ces souterrains il y a environ vingt jours. Ne me dites pas que Thèbes est juste au-dessus de nous ! Il m'aurait fallu des mois, en supposant que je me dirige vers le sud, pour parcourir une telle distance !

— Thèbes est très loin d'ici. Tu as raison sur ce point. Mais tu m'insultes vraiment beaucoup en ne croyant pas que je pourrais m'y rendre en quelques minutes !

— Vous êtes un dieu, alors ?

— Je suis beau comme un dieu, se vanta l'homme, mais je ne suis pas l'un des leurs, malheureusement. Je possède un pouvoir, voilà tout. En fait, je suis le gardien d'un objet qui me donne ce pouvoir. Bref ! Ne perdons plus de mon inestimable temps ! Viens, petit chenapan ! J'ai quelque chose d'intéressant à te montrer !

Ils entrèrent. Leonis vit tout de suite l'énorme joyau qui trônait au centre de la chapelle. Des milliers de bijoux s'amoncelaient sur le sol. Cet homme qui habitait les souterrains possédait la fortune d'un roi ! Le gros joyau qui dominait toutes ces richesses avait la grosseur d'un hippopotame ! Il était poli et brillait de mille feux. Leonis en avait le souffle coupé. L'homme constata son éblouissement avec une gaieté orgueilleuse. En désignant la mirifique pierre, l'homme aux bijoux expliqua :

— Ce joyau est un quartz magique. C'est cet objet fabuleux qui me permet de voyager plus vite encore que l'oiseau. Il me suffit de

penser à un lieu, à un objet ou à une personne ; puis, en un instant, je me retrouve en ce lieu, à proximité de cet objet ou aux côtés de cette personne. Tous les bijoux qui couvrent le sol de cette chapelle proviennent des grandes cités d'Égypte. Approche-toi du quartz, mon garçon.

Leonis s'avança. Il remarqua que l'une des facettes de la pierre était plus sombre que les autres. Il s'approcha davantage et vit une image dans le quartz. La scène montrait une table sur laquelle étaient posés quelques outils de ciseleur. Sur cette table, il y avait également une série de bracelets habilement ouvrés. Le garçon n'en croyait pas ses yeux. Comment avait-on réussi à créer ce décor dans un joyau ? Sur un ton hésitant, il demanda :

— La table... Comment avez-vous fait pour la faire pénétrer dans ce quartz ?

L'homme émit un petit rire rempli d'arrogance.

— Comme tu es naïf ! Il n'y a rien, dans ce joyau. Il s'agit d'une image qui est la projection d'un lieu qui se trouve très loin d'ici. Cet endroit est l'atelier de l'orfèvre Yahmose, à Thèbes. Je m'apprêtais à aller lui ravir une ou deux de ses incomparables créations lorsque tu m'as si insolemment importuné. Je n'ai qu'à désirer quelque chose pour que le quartz le mette à la portée de mon impeccable main ! Ce matin, je me suis levé avec l'envie folle de m'offrir quelques nouvelles parures ! Par l'entremise de mon extraordinaire joyau, j'ai visité une vingtaine d'ateliers d'orfèvres ! Les bracelets de Yahmose m'intéressent vraiment beaucoup ! Tu as vu celui avec les émeraudes ? Quelle merveille ! J'adore les émeraudes ! Pas toi ?

— Oui..., mentit Leonis qui, en fait, se moquait bien des émeraudes. Mais comment pouvez-vous voler ces bracelets s'ils ne sont qu'une image ?

Dans une cacophonie de cliquetis métalliques, le gardien du quartz s'emporta :

— Attention à tes paroles, jeune impoli ! Je ne suis pas un vulgaire voleur ! Je fais honneur à ces orfèvres en parant ma splendide personne de leurs bijoux ! Évidemment, ils pensent tous comme toi ! Ils refuseraient de m'offrir gracieusement leurs œuvres si je le leur demandais ! Ils ne sauraient comprendre l'immense privilège que je leur accorde en mariant leurs ouvrages à mon exceptionnelle beauté ! Je dois donc leur rendre cette inestimable faveur sans les consulter ! Je ne suis pas un voleur, jeune goujat ! Je suis un homme admirable qui se sacrifie pour porter ces bijoux afin de les rendre encore plus attrayants qu'ils ne le sont !

— Ces orfèvres sont vraiment chanceux de pouvoir compter sur votre éminence, dit Leonis en jouant le jeu de ce prétentieux personnage.

— Tu es moins barbare que tu n'en as l'air, petit ! minauda l'autre en battant des cils.

— J'aimerais savoir comment vous faites pour... enfin... pour...

— Pour m'emparer des bijoux ! C'est simple ! Regarde bien, mon garçon !

D'un pas décidé, l'homme se précipita vers le quartz. Leonis poussa un cri de surprise en pensant qu'il allait percuter violemment le joyau. Il n'y eut pas de choc. L'homme pénétra dans le quartz comme s'il se glissait dans une eau limpide ! La surface cristalline devint un peu floue et le garçon constata que son hôte était passé de l'autre côté ! L'homme se retourna et le salua. En se frottant les mains de convoitise, il s'approcha de la table de l'orfèvre et s'empara prestement de deux bracelets, Leonis put même entendre le bruit que fit le voleur en évoluant au milieu de cette scène. Quelques secondes plus tard, l'homme avait retraversé la surface claire du joyau. En exhibant ses nouvelles merveilles, il considérait l'adolescent avec un sourire triomphant.

— Que penses-tu de cela, mon mignon ?

— Ce n'est pas réel ! protesta Leonis, ahuri. Vous êtes comme la jeune femme aux yeux verts ! Ce que je vois ici n'est pas vrai ! Ce quartz magique est une illusion !

— Bah ! comme tu es vilain et de mauvaise foi ! Tout ce que tu vois ici est réel. Tiens ! je demande au quartz magique de t'accorder une faveur et, dans quelques instants, ce que tu désires le plus au monde apparaîtra devant tes yeux !

Au son de ses innombrables ornements, le gardien du joyau se mit à danser en déclamant une suite de mots incompréhensibles. L'image du quartz s'estompa pour laisser graduellement place à une autre scène. Leonis voyait maintenant ce qui semblait être un modeste atelier. Au premier plan, une jeune fille sale et exténuée opérait un métier à tisser. Elle fredonnait un air triste en se penchant sur son ouvrage. Derrière elle, d'autres travailleuses s'affairaient. Leonis se tourna vers l'homme aux bijoux.

— Que pourrais-je désirer dans ce décor ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas, moi. Peut-être aimerais-tu t'offrir de beaux tissus ?

— Ce n'est pas vraiment ma passion.

— Pourtant, le quartz ne se trompe jamais... C'est vraiment très étrange !

Leonis haussa les épaules. Rien ne l'intéressait dans ce que lui dévoilait la pierre. La jeune fille misérable chantait toujours en manœuvrant inlassablement son métier à tisser. Le garçon allait se lasser de ce navrant spectacle quand un événement vint lui prouver que le quartz magique lui dévoilait vraiment ce qu'il désirait le plus

au monde. Quelqu'un s'amena en trombe derrière la jeune tisserande. Leonis vit une main s'abattre avec violence sur la tête de la malheureuse qui alla choir sur le sol. Il se préparait à se jeter sur le quartz dans le but d'intervenir, mais l'homme aux bijoux s'interposa :

— Si tu comptes passer de l'autre côté, je tiens à ce que tu saches que tu ne pourras jamais revenir ici. Je suis le seul à pouvoir voyager dans les deux sens du quartz.

— Vous devez faire quelque chose pour elle ! cria Leonis.

— Ce ne sont pas mes affaires, répliqua l'homme. Cette scène est censée te concerner.

En serrant les mâchoires, Leonis reporta son attention sur le joyau. La jeune fille se frottait maintenant le crâne. Des larmes roulaient sur ses joues sales, mais son regard brillait d'une volonté farouche. À ses côtés se tenait une grosse femme qui avait une répugnante verrue sur le nez. Elle pointa sur la malheureuse un doigt hargneux, et d'une voix rauque, hurla :

— Je t'avais pourtant avertie de ne plus chanter, petite garce ! Tu déranges les autres et tu ne fais jamais ton travail correctement ! Il y a deux jours, tu as gâché quatre coudées de toile de lin ! Si tu continues ainsi, tu finiras par payer cher tes maladresses, pitoyable Tati !

Le sang de Leonis n'avait fait qu'un tour. Cette misérable jeune fille était sa petite sœur ! Après tout ce temps, elle était presque méconnaissable mais, en la regardant plus attentivement, l'adolescent n'eut plus de doute sur son identité. Ce regard volontaire ne pouvait appartenir à personne d'autre qu'à la fougueuse Tati ! L'homme aux bijoux avait remarqué le brusque changement d'expression qui venait de s'opérer dans la figure du garçon. Il demanda :

— Tu connais cette jeune fille, n'est-ce pas ?

— C'est ma sœur ! Ma pauvre petite sœur !

— Elle semble bien triste, ta petite sœur, mon mignon.

— Me jurez-vous que ce quartz n'est pas un piège et qu'il pourra vraiment me mener à elle ?

— Je te le jure. Si tu le veux, tu peux aller la rejoindre. Toutefois, si tu le fais, ta quête se terminera ici. S'il existe un piège dans la décision que tu as à prendre, mon petit, c'est dans ce détail qu'il réside : pourras-tu supporter de sauver ta sœur en renonçant du même coup au Talisman des Pharaons ?

Leonis fixait le quartz en tremblant de tout son être. De l'autre côté, Tati avait repris son travail. Elle ne chantait plus.

— Où est-elle ? interrogea le garçon d'une voix étranglée par l'émotion.

— Je l'ignore, petit. Lorsque j'entre dans le quartz, c'est pour visiter des endroits ou pour rencontrer des gens que je connaissais déjà avant de devenir le gardien de ce joyau. Tu voulais voir ta sœur

et tu peux immédiatement la prendre dans tes bras si tu le désires. Quant à savoir où elle se trouve exactement, il n'y a rien dans cette scène qui puisse nous l'indiquer.

Leonis ferma les yeux. Le choix qu'il avait à faire était déchirant et injuste. Il respira profondément pour calmer sa colère et retenir ses sanglots ; puis, résolument, il trancha :

— Je dois continuer ma quête ! Si je sauvais ma sœur aujourd'hui, elle périrait de toute façon dans le grand cataclysme qui, sans le Talisman, anéantira l'Empire !

— C'est une bien sage décision, approuva le gardien du joyau.

L'image dans le quartz disparut et ce dernier devint parfaitement translucide. L'homme se pencha pour ramasser l'un des bijoux qui jonchaient le sol. Il tendit à Leonis le quatrième fragment du Talisman des Pharaons.

— Voici le fragment de la sagesse, mon garçon.

Leonis l'accepta sans aucune joie. Pour lui, cette épreuve n'était pas terminée. Elle hanterait ses jours et ses nuits jusqu'au moment où il pourrait enfin enlacer sa chère petite sœur.

LA BRAVOURE

Leonis versa les dernières gouttes d'huile dont il disposait dans le réservoir de sa lampe. La suite de son séjour dans les souterrains avait été imprégnée d'un chagrin sans borne. Depuis qu'il avait été séparé de sa sœur, il avait toujours espéré que Tati ne souffrait pas trop de sa vie d'esclave. Il savait maintenant que ce vœu n'avait pas été exaucé. Sa petite sœur avait connu un destin encore plus cruel qu'il ne l'avait imaginé. Cette découverte avait donné à la quête de Leonis un tout autre sens. L'urgence de libérer Tati emplissait désormais son cœur. Le jeune garçon devait terminer sa mission au plus vite. Il avançait avec la certitude qu'aucun obstacle ne pourrait l'empêcher d'obtenir les deux derniers fragments du Talisman des Pharaons.

C'est donc en courant que Leonis s'était engagé dans la nouvelle galerie que le gardien du quartz lui avait indiquée. Malgré le sol en pente, il avait maintenu un rythme appréciable. Il ne portait plus qu'un pagne et il courait pieds nus. La sueur faisait briller sa peau cuivrée. Le froid des souterrains n'avait plus d'emprise sur lui. La flamme de sa lampe oscillait à chacun de ses pas. L'éclairage qu'elle prodiguait était chiche, mais Leonis voyait bien assez loin devant lui. Il s'arrêtait seulement pour dormir et pour réapprovisionner sa lampe. Il mangeait et buvait en marchant avant de reprendre sa course.

Après avoir vidé le contenu du dernier flacon d'huile de ricin, le garçon le lança avec force dans la portion du couloir qu'il avait déjà franchie. Il entendit le flacon se casser lorsqu'il toucha le sol. Il perçut aussi le cri grinçant d'un chat qui n'avait assurément pas apprécié ce geste. Leonis scruta les ténèbres et vit Bastet qui arrivait, les oreilles basses et le regard furibond.

— Tu pourrais blesser quelqu'un avec tes idioties, petit sot !

— Je suis désolé, déesse Bastet, s'excusa Leonis en portant une main à sa bouche. Je ne pouvais pas savoir que vous étiez là ! Vous n'étiez encore jamais venue me rejoindre dans les corridors !

— Cette fois, c'est différent, Leonis. Je dois m'assurer qu'il te restera suffisamment d'énergie pour affronter ce qui vient. Depuis l'obtention du fragment de la sagesse, tu n'as presque pas cessé de courir. Ta prochaine épreuve n'est plus très loin. Je te conseille de te reposer avant d'atteindre cet endroit.

— Vous ne voulez vraiment pas me donner un indice sur ce que

j'aurai à affronter ?

— J'aimerais bien, Leonis. Hélas ! je n'en ai pas le droit. Sache toutefois que je n'étais pas d'accord avec les autres divinités sur la nature de l'épreuve qu'elles t'ont réservée. Tu auras tout mon respect si tu parviens à t'en sortir avec les pauvres moyens dont tu disposes.

— Je ne sais pas si vous dites cela dans le seul but de m'effrayer, déesse Bastet. Sachez cependant que je suis prêt à tout ! Si ma prochaine étape n'est pas loin d'ici, je n'ai aucune envie de patienter ! Je me sens en pleine forme et j'ai hâte d'en finir !

— Ne gâche rien, mon garçon. Une fois que tu feras face au péril, tu comprendras la raison de ma mise en garde.

Leonis se leva. Il attrapa ses sacs et, sans se préoccuper davantage de la déesse-chat, il reprit sa progression. Il marchait d'un pas rapide, mais il ne courait pas. Bastet le suivait. La galerie fit un coude et l'issue apparut enfin. Il déboucha sur une corniche surplombant une arène circulaire au sol sableux. Une haute muraille sur laquelle étaient fixés des flambeaux entourait l'enceinte. La seule issue possible se trouvait de l'autre côté de l'arène. Il s'agissait d'une ouverture qui donnait sur un escalier. Assoupie au pied de l'un des quatre piliers qui montaient jusqu'à la voûte, se trouvait une créature à glacer le sang. Ce monstre était constitué d'un corps de lion, d'un arrière-train d'hippopotame et d'une tête de crocodile. Leonis avait déjà vu cette bête terrifiante sur des hiéroglyphes traitant du tribunal des Morts. Il s'agissait d'Ammit, l'implacable dévoreuse d'âmes ! Sur les images qui la représentaient, cette chimère avait approximativement la taille d'un lion. Or le monstre que le jeune garçon avait devant les yeux devait faire cinq fois cette grosseur ! Son impressionnante mâchoire pouvait sans nul doute sectionner un homme en deux. Leonis déglutit. Il devait admettre que la déesse-chat n'avait guère exagéré en évoquant le danger auquel il devait maintenant faire face. À voix basse, il demanda :

— Que dois-je faire ? Vais-je devoir me battre contre Ammit ?

— Il ne s'agit pas d'Ammit, Leonis. Ammit est redoutable, mais elle est la punition des hommes injustes, ceux dont l'âme est plus lourde que la plume divine de Maât sur la balance du jugement de l'Autre Monde. Ammit est sous le contrôle d'Osiris. Elle dévore les cœurs qui ne franchissent pas victorieusement l'épreuve de la pesée de l'âme. Le monstre qui gît dans cette enceinte est l'une des premières ébauches ayant mené à la création d'Ammit. Il se nomme Nammout. À l'origine, il devait remplir le même rôle qu'Ammit. Toutefois, il s'est révélé trop indocile, trop gros et trop affamé pour se contenter de dévorer seulement les cœurs. Les divinités l'ont donc relégué au néant. Il y a peu de temps, quelques dieux, dont je ne fais pas partie, ont eu la fâcheuse idée de lui redonner vie afin que l'enfant-lion puisse

prouver sa bravoure en l'affrontant. J'ai protesté auprès de Rê, mais, comme tu peux le voir, mes protestations ont été vaines.

Leonis fixait le monstre en refusant d'admettre qu'il aurait à s'engager dans un combat à ce point inégal. La créature dormait toujours. Son corps énorme était animé par une respiration lente et régulière. D'une voix blanche, Leonis déclara :

— Il ne faut guère être brave pour faire face à cette créature, déesse Bastet. Il faut plutôt être fou. Mon épée ne parviendrait même pas à écorcher sa peau. Aucun être humain ne pourrait anéantir cette chose. Si je faisais preuve de bravoure en descendant dans cette arène, ce serait parce que j'aurais accepté d'y mourir. Il n'y a aucune logique dans cet affrontement. J'ai traversé toutes ces épreuves pour rien, car il est évident que Rê n'a pas l'intention de me voir achever la quête du Talisman. J'ai déjà pensé que je n'étais pas l'enfant-lion ; devant ce monstre, je ne crois tout simplement plus en cet enfant-lion. Ce garçon aurait cent fois ma force, ma ruse et mon habileté qu'il ne parviendrait jamais à sortir vainqueur d'un tel duel.

— Tu n'es nullement obligé d'affronter Nammout, Leonis. Si tu pouvais atteindre cette porte qui se trouve de l'autre côté de l'arène, tu aurais la vie sauve et ta quête serait terminée. L'escalier que l'on peut voir d'ici mène à un temple qui marque l'issue de ces souterrains. Tu te trouves à quelques minutes de la lumière du soleil, mon garçon. Nammout est sourd. Le bruit de ta fuite ne pourra le perturber. Il possède par contre un excellent odorat et, sans vouloir t'offenser, Leonis, ton long séjour dans les souterrains t'a imprégné d'une puanteur à réveiller une momie.

— Si mon odeur réveillait Nammout, il ne me jugerait peut-être pas très appétissant. Toutefois, je ne me fais guère d'illusions. Je suis certain que cette horrible créature serait prête à dévorer n'importe quoi. Vous dites que c'est en courant et en évitant le combat avec Nammout que j'obtiendrai le fragment de la bravoure ?

— Non, Leonis. Ce fragment est accroché au cou de la créature. Si tu tiens toujours à accomplir ta mission, il faudra que tu le lui prennes. L'enfant-lion, selon les dires de Rê, possède toutes les qualités pour y parvenir.

Leonis passa une main nerveuse dans ses cheveux. La perspective d'abandonner si près du but le torturait. Il était exclu qu'il retourne à Memphis sans le Talisman des Pharaons. S'il échouait, il doutait que Mykérinos l'aide à retrouver Tati. Ce n'était pas le moment de flancher. Il devait coûte que coûte tenir sa promesse. Tout à coup, son visage s'éclaira. Il demanda fébrilement à Bastet :

— Puisque les bêtes ne font aucun mal à l'enfant-lion, peut-être que celle-ci m'épargnera également ?

— Nammout n'a rien à voir avec un animal ordinaire, Leonis.

C'est une chimère de l'Autre Monde. Tu n'as aucune pitié ni aucun respect à attendre de ce monstre.

L'adolescent se replongea dans ses angoissantes réflexions. Il mit de longues minutes avant de prendre une décision. Il se leva sans vigueur. La peur lui cisailait les entrailles. Il avait eu une idée, qui était cependant à mille lieues d'être convaincante. D'une voix chevrotante, il avoua à la déesse-chat :

— Je suis loin de me sentir brave, déesse Bastet. Je n'ai jamais eu aussi peur de toute mon existence. Dans quelques minutes, ou bien j'aurai en ma possession le fragment de la bravoure, ou bien j'aurai servi de nourriture à Nammout.

— Tu vas donc l'affronter ?

— Je ne suis pas fou au point de l'affronter. Vous me verrez courir comme un lâche. Ce monstre dort comme une souche, mais j'ai l'impression qu'il se réveillera vite lorsque j'aurai mis les pieds dans l'arène. Je vais prendre mes jambes à mon cou, mais je ne franchirai pas la porte avant d'avoir obtenu ce fragment.

— Leonis, il faut que tu saches que, malgré les apparences, Nammout est un très habile coureur. N'espère surtout pas l'épuiser. Tu risquerais de trébucher bien avant lui.

— Je compte justement sur sa rapidité pour m'en sortir, déesse Bastet.

Puisque la déesse-chat lui avait affirmé que la sortie n'était plus loin, Leonis décida de renoncer à tous ses bagages : il ne conserverait que son pagne, son arme et le Talisman. Il laissa tomber son épée ridicule, qui s'enfonça silencieusement dans le sol sablonneux de l'enceinte. Cette dernière se situait à environ deux hauteurs d'homme de la corniche. Il serait aisé d'atterrir sans blessure sur le sol friable, mais le garçon savait qu'une fois en bas, il ne pourrait plus remonter. Leonis ne prit pas la peine d'éteindre sa lampe, qui ne servirait plus. D'un signe de la tête, il salua gravement Bastet avant de sauter dans l'arène de la chimère.

Leonis toucha le sol sans faire de bruit. Nammout demeura immobile. Bastet atterrit à son tour dans l'enceinte. La déesse-chat se coucha voluptueusement sur le sable, comme si c'était le moment choisi pour faire la sieste. Le garçon lui lança un coup d'œil réprobateur. D'un ton railleur, il murmura :

— Surtout, reposez-vous bien, déesse Bastet. Je vais demander à Nammout de ne pas faire trop de bruit. S'il me dévore, je vais éviter de crier. Ainsi, vous pourrez dormir tranquille.

La déesse-chat eut pour seule réponse un long bâillement. Leonis ramassa son épée et marcha jusqu'au centre de l'arène.

Nammout mit bien du temps avant de s'apercevoir de la présence du garçon. S'il avait choisi de fuir, Leonis aurait aisément pu gagner

l'issue donnant sur l'escalier. La chimère s'éveilla en sursaut. Faisant face au mur, elle ne vit pas immédiatement l'intrus. Le monstre bougea sa gigantesque tête de crocodile et Leonis entrevit le globe verdâtre d'un œil chargé de férocité. Nammout l'avait repéré ! Dans une détente titanesque qui souleva des trombes de sable, la créature se retourna pour examiner sa proie.

La chimère se balançait lourdement sur ses pattes antérieures. Elle fit claquer sa mâchoire à de nombreuses reprises. Certaines de ses dents avaient la longueur de l'avant-bras de son fragile adversaire. Fermement appuyé sur ses jambes, l'épée brandie, Leonis se tenait prêt à détalier à la moindre alerte. Il apercevait le fragment de la bravoure suspendu à l'encolure du monstre. Nammout poussa un terrible hurlement avant d'entamer sa chasse. Ses pattes de lion se soulevèrent et labourèrent le sol. Elles éprouvèrent d'abord un peu de difficulté à entraîner dans leur sillage les pattes arrière, moins mobiles : ces dernières s'enfonçaient dans le sable sous le poids du lourd postérieur d'hippopotame de Nammout. Ce départ laborieux inquiéta Leonis. Il craignait que le monstre ne soit plus lent que Bastet ne l'avait affirmé. Lorsque Nammout fut lancé, le garçon constata dans un mélange d'appréhension et de soulagement que sa vitesse était supérieure à ce qu'il avait prévu.

Nammout se précipitait vers lui en soulevant des nuages de poussière. Sa course faisait trembler le sol de l'arène. Leonis demeurait immobile. Il fallait qu'il résiste à l'envie de s'enfuir qui le pressait. La créature avait ouvert son imposante gueule, qui aurait pu broyer le tronc d'un gros sycomore. Nammout n'était plus qu'à deux enjambées de Leonis lorsque ce dernier se propulsa vers la gauche. La mâchoire du monstre claqua si près de son oreille qu'il en eut mal au tympan ! Poussé par le poids de son colossal derrière, Nammout parcourut une bonne distance avant de pouvoir s'immobiliser pour changer de direction. Leonis était déjà loin. Cette première expérience s'était révélée concluante : le monstre avait la faiblesse de son déséquilibre physique. S'il ne commettait pas d'erreur, le garçon avait une mince chance de s'en sortir. Il fallait auparavant qu'il pousse le terrifiant Nammout au paroxysme de la rage...

Le monstre revint à la charge. En fendant l'air de son épée, Leonis hurla :

— Tu peux t'amener, maladroît Nammout ! Tu es inoffensif pour un garçon vif comme je le suis ! Viens ! Le goût que tu auras bientôt dans ton horrible gueule sera celui de ton propre sang !

Leonis n'avait pas oublié que le monstre était sourd. S'il criait ainsi, c'était dans le seul but de se donner du courage. Il se sentait imprégné d'une formidable énergie. Les grognements de Nammout se répercutaient jusqu'à la voûte. Pour la deuxième fois, l'adolescent

évitâ de justesse l'implacable mâchoire. Au passage, il asséna un coup d'épée à la créature. Le manche de l'arme se brisa dans sa main. La lame rebondit sur la peau robuste de la chimère sans lui avoir causé la plus infime blessure. Leonis s'éloigna encore de Nammout. Il se livra une dizaine de fois à ce dangereux stratagème. Le monstre semblait inépuisable et, d'occasion en occasion, Leonis ne parvenait pas à prendre suffisamment de distance pour mettre son idée en pratique.

Le sort vint en aide au garçon. Nammout tenta une nouvelle attaque. Son agressivité avait atteint un niveau tel qu'il fonçait aveuglément vers cette insignifiante créature qui se riait de sa puissance. Présument que son adversaire allait encore une fois tenter de se dérober, le monstre effectua une manœuvre brutale en arrivant près de lui. Ce geste déstabilisa le mastodonte. Leonis passa bien près d'être écrasé sous sa masse ! Nammout trébucha et alla rouler jusqu'au pied de la muraille. L'adolescent en profita pour se ruer de l'autre côté de l'enceinte. Lorsqu'il l'atteignit, Nammout était sur le point de se remettre debout.

Les deux combattants se faisaient face de part et d'autre de l'arène. Davantage en raison de sa furie que de l'essoufflement, la chimère respirait avec force. Elle observait Leonis en dévoilant des dents à faire frémir. Appuyé à la muraille, le jeune garçon restait immobile. Nammout poussa son terrifiant cri de guerre. Il eut un départ foudroyant ! Le monstre prit rapidement de la vitesse et Leonis remarqua avec surprise que ses lourdes pattes postérieures semblaient plus mobiles qu'au début. Enragé comme il l'était, Nammout aurait pu transporter le poids du monde sur son dos. Sa force avait décuplé ! Leonis gardait sa concentration. Les vibrations du sol faisaient trembler ses jambes. La puissance meurtrière de Nammout l'impressionnait grandement. Le monstre avait atteint le centre de l'arène. L'adolescent ouvrit les bras en croix comme s'il voulait se livrer à lui. Son regard s'attachait aux yeux globuleux de la créature. Il ne pouvait rien lire d'autre dans ce regard qu'une formidable envie de tuer. La gueule de Nammout s'ouvrit encore une fois. Ses dents acérées brillaient dans la lumière. Leonis attendit l'ultime seconde. Il plongea sur sa droite et Nammout, incapable de freiner sa course, percuta violemment la muraille. Le choc produisit un horrible fracas. Le garçon s'éloigna en roulant plusieurs fois sur lui-même dans le sable moelleux. Lorsqu'il se releva, ce fut pour constater son triomphe.

La poussière était encore en suspens dans l'air de l'arène. Nammout gisait par terre, immobile, et Leonis comprit rapidement que le monstre ne se relèverait jamais. Sa mâchoire ouverte s'était disloquée en frappant la muraille de pierre. Des lambeaux de chair et des éclats de dents parsemaient le sol autour de son cadavre. Le sable n'arrivait pas à absorber le flot de sang sombre qui le souillait. Les

yeux de la chimère, même dans la mort, conservaient leur éclat belliqueux et cauchemardesque. Comme hypnotisé, Leonis s'avança vers le cadavre de Nammout. Il glissa une main tremblante dans sa crinière de lion et se saisit du fragment de la bravoure.

Quand Bastet le rejoignit, Leonis tremblait de tous ses membres. La déesse-chat sauta sur le dos de la créature avant de dire :

— Tu viens de prouver ta grande bravoure, Leonis ! S'il y avait un fragment pour la ruse, tu le mériterais également ! Tu as utilisé la puissance de Nammout contre lui-même ! Mon père Rê avait raison en affirmant que l'enfant-lion se montrerait à la hauteur de cette épreuve !

— Je ne suis pas encore l'enfant-lion ! Il me reste un fragment à obtenir, déesse Bastet ! J'ose à peine imaginer ce que sera ma prochaine épreuve ! Après Nammout, quelle surprise les dieux m'auront-ils réservée ?

— Cette épreuve était ta dernière, Leonis. Le sixième fragment du Talisman se trouve là-haut, dans le temple.

— Je pourrai donc retourner à Memphis ? se réjouit fébrilement le jeune héros.

— Oui, mon garçon. Ta quête est terminée. Il faut me suivre, maintenant. Tu dois avoir bien hâte de quitter cet endroit !

La déesse-chat délaissa le cadavre de la chimère pour courir vers la porte qui se découpait dans la muraille. Leonis la suivit d'un pas traînant. Toute la fatigue des derniers jours pesait subitement sur ses épaules. Avant de quitter l'enceinte, il jeta un dernier regard en direction de Nammout. Curieusement, face à la mort de l'abominable créature, il ressentait plus de tristesse que de fierté.

L'ENFANT-LION

Leonis fut heureux de constater que l'escalier n'était pas très long. Lorsqu'il émergea dans le temple percé de fenêtres, il remarqua qu'une femme l'attendait. La forte lumière du jour lui faisait mal aux yeux. Il dut attendre un peu avant de bien discerner cette femme et le décor qui l'entourait. Il fit quelques pas à l'intérieur du temple, puis, du côté de la porte qu'il venait de franchir, il y eut un roulement étouffé. La cloison se refermait, scellant l'accès aux souterrains.

Le temple était de petite dimension. Mis à part les nombreuses statues d'or représentant Bastet, tout y était blanc comme un tissu de lin. La femme était grande et belle. Elle portait une robe blanche agrémentée de broderies dorées. Ses cheveux longs, sombres et tressés encadraient un visage noble et déterminé. Elle avait des yeux aux iris jaunes et aux pupilles étroites : des yeux de félin. Lorsqu'elle parla, Leonis reconnut aussitôt, dans sa voix mielleuse, les intonations de la déesse-chat.

— Je te souhaite la bienvenue dans ce temple qui m'est dédié, Leonis !

— C'est bien vous, déesse Bastet ?

— C'est bien moi, en effet. J'ai pris ma forme humaine afin que tu constates que ce prodige est possible. Les hommes ont beau croire aux divinités et en leurs pouvoirs, il arrive tout de même qu'ils soient terrifiés ou qu'ils se croient atteints de démence lorsqu'ils assistent à certains phénomènes.

— Ma quête dans les souterrains m'a fait voir tellement de choses étonnantes que je n'éprouve qu'une bien petite surprise à vous voir ainsi, déesse-chat.

— Je sais que peu de choses peuvent te surprendre, brave Leonis. Toutefois, tu t'apprêtes à vivre une expérience très particulière pour un mortel.

— N'avez-vous pas dit que mes épreuves étaient terminées ? protesta le garçon dans un soupir las.

— Ne t'inquiète pas, répondit la déesse avec un doux sourire. Tu as travaillé très fort pour acquérir le Talisman des Pharaons. Grâce à ton acharnement, Mykérinos pourra peut-être réparer l'affront qu'il a fait à Rê. Seul l'enfant-lion pouvait parvenir à accomplir ce que tu as accompli. Il y a des garçons plus forts que toi, Leonis. Il y en a d'autres

qui sont plus intelligents que toi. Il y a aussi ceux qui sont plus sages, plus confiants, plus braves et plus loyaux que tu ne le seras jamais. Tu es pourtant le seul à posséder toutes ces qualités tout en préservant aussi bien l'équilibre entre elles. Ta force ne nuira jamais à ta sagesse ; ta bravoure n'altérera guère ton intelligence ; tu possèdes la foi en tes moyens, mais tu demeures, malgré tout, un être loyal et modeste. Tu es l'enfant-lion, mon garçon. Tu seras désormais mon protégé. Il serait injuste que tu achèves ta quête sans obtenir de récompense pour tes efforts.

— Si l'Empire est sauvé, je serai également sauvé. La vie est déjà une merveilleuse récompense, déesse Bastet.

— Je suis d'accord, Leonis. Mais n'oublie pas que tu es celui qui rapportera le Talisman à Mykérinos. Tu as peut-être sauvé ta vie en accomplissant cette mission, mais tu auras aussi sauvé la vie de tout un peuple si Pharaon parvient à livrer l'offrande suprême au dieu-soleil.

— Pour quelle raison n'y parviendrait-il pas ?

— Le Talisman des Pharaons est l'œuvre des dieux. Il permet d'accéder à la table solaire qui fut également créée par les divinités. Il faudra réunir les douze bijoux de la table pour que l'offrande suprême soit livrée. Ces bijoux ont été jadis confiés à des mortels qui avaient pour mission de les dissimuler et de les protéger. Les souterrains que tu viens de traverser ont été façonnés à la mesure de l'enfant-lion. Tu ne pouvais pas échouer, Leonis. Les dieux sont équitables. Ils savaient déjà que tu te montrerais à la hauteur des épreuves qui t'attendaient. En ce qui concerne les bijoux de la table solaire, c'est différent. Les mortels sont imprévisibles et déséquilibrés. Si l'on te désignait et que tu acceptais de partir à la recherche des bijoux, tu pourrais faire face à l'ingéniosité cruelle des hommes qui, contrairement aux dieux, ont très peu le sens du juste milieu. Si un homme doit empêcher le lièvre de grignoter son potager, il le tuera plutôt que d'installer l'inoffensive barrière qui aurait suffi à décourager la bête. Ceux qui ont reçu la tâche de dissimuler les bijoux auront certainement imaginé des pièges insurmontables pour empêcher quiconque de les atteindre.

— Pourquoi avoir confié cette mission à des mortels, alors ?

— Les divinités ne veulent pas de mal aux mortels. En permettant aux hommes de cacher eux-mêmes les bijoux, nous leur avons offert la chance de les avoir à portée de la main. Ainsi, ils pourraient sans mal livrer l'offrande suprême à Rê en cas de grave offense. Cependant, comme toujours, ces pauvres mortels ont réussi à rendre les choses compliquées. Ils ont encore une fois songé qu'il valait mieux tuer le lièvre plutôt que de lui barrer simplement le chemin. Les hommes n'auraient qu'eux-mêmes à blâmer si le grand cataclysme détruisait bientôt l'Égypte.

— L'oracle a pourtant annoncé que l'enfant-lion serait le sauveur de l'Empire ! Si les présages ne mentaient pas, je devrais parvenir à réunir tous les joyaux ?

— Tu es en effet celui qui possède le plus de chances d'y arriver. Toutefois, si tu trouves que la quête du Talisman a été ardue, dis-toi bien que ce qui t'attend pourrait être pire encore. L'oracle de Bouto a annoncé un demi-dieu en l'enfant-lion. Le signe qui marque ton dos n'est pas le fruit du hasard. Il y a en toi un pouvoir insoupçonné, Leonis. Seule une divinité pouvait te le révéler et t'accorder son usage. Sache cependant que, malgré ce pouvoir, il n'est pas dit que tu sauveras l'Empire. L'oracle t'annonçait comme le seul être capable de préserver l'Égypte du grand cataclysme. Tu en as la capacité, mais il te reste à réussir.

— Vous dites que je suis un demi-dieu ! C'est insensé, déesse Bastet ! Je suis un garçon tout à fait normal, moi ! Je suis le fils de Khay et de Henet ! Ma mère et mon père n'étaient pas des dieux ! Pharaon, lui, est un dieu, car le sang de Rê coule dans ses veines ! Moi, il y a peu de temps, je n'étais encore qu'un esclave !

— Tu es né au moment exact où le soleil entrait dans la constellation du Lion. Ta naissance correspondait donc avec la crue annuelle du Nil. Cette conjoncture attirait sur toi l'attention des dieux. Elle était présage de prospérité et de facultés exceptionnelles. Seul un prêtre très érudit aurait pu informer tes parents de ton extraordinaire singularité. Les hommes ont fait de toi un esclave, mais la destinée te réservait autre chose. Elle aura tracé la voie qui t'a conduit jusqu'ici. Tu es l'enfant-lion, mon garçon. Est-ce que tu t'es déjà interrogé sur le sens de cette désignation ?

— À vrai dire, non. Je ne me suis jamais vraiment posé la question. J'imagine que c'est à cause de ma tache de naissance.

La déesse tendit la main pour désigner le centre du temple. Sur les dalles blanches se dessinait un large cercle doré. Le disque était gravé de nombreuses inscriptions. Bastet invita Leonis à s'approcher. Celui-ci remarqua que le sixième fragment du Talisman des Pharaons reposait au milieu du cercle. Le garçon fit un geste pour aller le prendre, mais Bastet l'arrêta.

— Je remarque que tu as fait un nœud dans la chaîne qui retient le pendentif. Tu dois le défaire avant de prendre le dernier fragment.

— Cette chaîne est beaucoup trop longue pour moi, déesse Bastet !

— Tu comprendras, Leonis. Tu pourras ensuite joindre ce fragment au pendentif. Je te demande de ne pas t'inquiéter de ce qui t'arrivera lorsque le Talisman des Pharaons sera complété. Je te jure sur la tête de mon père que tu ne cours aucun danger.

Leonis défit le nœud qui raccourcissait la chaîne. Il passa le

pendentif autour de son cou et, avec une certaine appréhension, s'avança vers le dernier fragment. Il ramassa l'objet pour le joindre au reste de la précieuse amulette. Le Talisman s'enflamma dans son éclat coutumier de lumière bleue. D'abord, il ne se passa rien d'autre. Le garçon adressa à Bastet un regard interrogateur. Puis des boules de lumière argentée se formèrent aux quatre points cardinaux de la voûte surplombant le cercle. La foudre tomba sur Leonis. Il sentit qu'une immense énergie prenait possession de son corps. Ses muscles se tendirent à se rompre, sa peau fut parcourue de fourmillements et sa tête semblait sur le point d'éclater, comme si son cerveau bouillait dans son crâne. Le garçon poussa un affreux hurlement. Il était aveuglé par le tourbillon de lumière intense qui l'enveloppait. Il perdit presque conscience et, lorsque la force relâcha son emprise, il était étendu par terre, terrorisé et désorienté.

En ouvrant les yeux, il vit que la déesse Bastet se tenait debout près de lui. Il voulut lui parler, mais il en fut incapable : sa tentative ne produisit qu'un grognement soutenu, grave et puissant. Leonis remarqua alors l'énorme masse blanche et poilue qui avait remplacé son nez ! Il regarda ensuite ses mains, qui étaient devenues des pattes de lion aux griffes impressionnantes. Paniqué, il se dressa pour constater que la manière la plus commode de se mettre debout était de demeurer à quatre pattes. Leonis inspecta son nouveau corps. Il avait maintenant l'apparence d'un imposant lion blanc. Le hurlement de protestation qu'il voulut adresser à Bastet jaillit de sa gorge sous la forme d'un formidable rugissement. La déesse fit un geste apaisant de la paume en déclarant :

— Tu n'as pas à t'inquiéter, Leonis. Tu n'as qu'à rugir trois fois et tu reprendras ton apparence humaine.

Le lion blanc poussa trois rugissements. Cette fois, il n'y eut pas de foudre. Leonis éprouva la sensation étrange de nager dans une eau trouble. Son corps s'engourdit comme s'il sombrait dans le sommeil, puis, comme dans un rêve, il retrouva l'apparence qui avait été la sienne avant de vivre cette troublante expérience. Son pagne en lambeaux gisait à ses côtés. Le garçon se sentait faible et étourdi. D'une voix bouleversée, il demanda :

— Que m'est-il arrivé, déesse-chat ? Me suis-je réellement transformé en lion, ou n'était-ce qu'un affreux cauchemar ?

— Un affreux cauchemar ! Tu as une manière bien insolente de qualifier le pouvoir que je viens de t'accorder ! Il est vrai qu'il n'est guère habituel pour un mortel de se transformer en bête... La prochaine fois, tu auras moins peur, Leonis. Lorsque tu prendras conscience de tous les avantages que te confère la possibilité de te changer en lion, tu apprécieras grandement ce nouvel aspect de ta personnalité.

— Je... je posséderai le pouvoir de me transformer ? Vraiment ?

— Tu n'auras qu'à prononcer trois fois mon nom, enfant-lion ! Il y a cependant certaines restrictions. Aucun mortel ne devra connaître ton pouvoir. Tu devras veiller à ce que personne n'assiste à tes métamorphoses. Si tu tirais vanité de ce pouvoir ou si tu cherchais à t'en servir dans le but d'épater les gens, il te serait aussitôt retiré. Si tu tentes de te transformer en ne sachant pas que quelqu'un t'observe, je ne permettrai pas ta métamorphose. Autre chose : tu n'auras plus à subir les douleurs et le tumulte de ta première transformation. L'énergie divine est maintenant en toi, Leonis. La prochaine fois que tu deviendras lion, le changement s'opérera en douceur.

Leonis était toujours assis sur le sol. Il jouait nerveusement avec son pagne déchiré. Que pouvait-il dire ? Ces derniers temps, son existence avait subi tant de changements grandioses qu'il ne savait plus trop où il en était. Il avait besoin de s'offrir un sérieux repos afin d'assimiler tous ces bienfaits qui étaient tombés comme l'orage sur sa jeune et pénible vie. Dans un murmure, il dit simplement :

— Merci, déesse Bastet. Je vais me montrer à la hauteur de la grâce que vous m'accordez.

— Je n'en doute pas, brave Leonis, répondit affectueusement la déesse-chat en passant une main tendre dans les cheveux du garçon. Tu as bien su mériter ma considération. Je dois partir, maintenant. Rappelle-toi que je serai toujours là pour t'entendre.

— Au revoir, déesse-chat.

— Au revoir, enfant-lion.

La déesse se volatilisa tel un nuage de fumée dans le vent. Leonis s'étendit dans le cercle d'or. Il n'avait plus la force de penser. Exténué, il sombra dans un lourd sommeil.

Plusieurs jours plus tard, sur une haute falaise qui surplombait la ville pâle de Memphis, un magnifique lion blanc observait le Nil qui coulait aux confins de la capitale. Suspendu au cou vigoureux de la bête, le Talisman des Pharaons reflétait la lumière orangée des feux du couchant. Leonis, l'enfant-lion, rentrait enfin chez lui.

LEXIQUE

DIEUX DE L'EGYPTE ANCIENNE

Apophis : Long de 100 coudées (environ 52 m), le grand serpent mythique Apophis cherchait toujours à anéantir le soleil Rê. Ennemi d'Osiris, Apophis était l'antithèse de la lumière, une incarnation des forces du chaos et du mal.

Bastet : Aucune déesse n'était aussi populaire que Bastet. Originellement, Bastet était une déesse-lionne. Elle abandonna toutefois sa férocité pour devenir une déesse à tête de chat. Si le lion était surtout associé au pouvoir et à la royauté, on considérait le chat comme l'incarnation d'un esprit familier. Il était présent dans les plus modestes demeures et c'est sans doute ce qui explique la popularité de Bastet. La déesse-chat, à l'instar de Sekhmet, était la fille du dieu-soleil Rê. Bastet annonce la déesse grecque Artémis, divinité de la nature sauvage et de la chasse.

Bès : Dieu représenté sous l'aspect d'un nain difforme et barbu, possédant un visage grimaçant et effrayant. Bès était un dieu protecteur. Ses forces magiques éloignaient les dangers et les maladies.

Maât : Déesse de la vérité et de la justice. Maât est le contraire de tout ce qui est sauvage, désordonné, destructeur et injuste. Elle était la mère de Rê dont elle était aussi la fille et l'épouse (c'est une aberration, mais l'auteur n'invente rien).

Osiris : La principale fonction d'Osiris était de régner sur le Monde inférieur. Dieu funéraire suprême et juge des morts. Faisant partie des plus anciennes divinités égyptiennes, Osiris était dieu de la fertilité de la végétation et de la fécondité. Il était ainsi l'opposé ou le complément de son frère Seth, dieu de la nuit et des déserts.

Ouadjet : Déesse-cobra. Considérée comme la divinité protectrice de la Basse-Égypte.

Rê : Le dieu-soleil. Durant la majeure partie de l'histoire égyptienne, il fut la manifestation du dieu suprême. Peu à peu, il devint la divinité du Soleil levant et de la Lumière. Il réglait le cours des heures, des jours, des mois, des années et des saisons. Il apporta l'ordre dans l'univers et rendit la vie possible. Tout pharaon devenait un fils de Rê, et chaque défunt était désigné comme Rê durant son voyage vers l'Autre Monde.

Sekhmet : Son nom signifie « la Puissante ». La déesse-lionne

Sekhmet était une représentation de la déesse Hathor. Fille de Rê, elle était toujours présente aux côtés du pharaon lors de ses batailles. Sekhmet envoyait aux hommes les guerres et les épidémies. Sous son aspect bénéfique, la déesse personnifiait la médecine et la chirurgie. Ses pouvoirs magiques lui permettaient de réaliser des guérisons miraculeuses.

Sobek : Le dieu-crocodile. L'une des divinités les plus importantes du Nil. Par analogie avec le milieu naturel du crocodile, on l'associait à la fertilité. On le vénérât sous son aspect purement animal, ou sous l'aspect composite d'une figure humaine à tête de crocodile. On craignait Sobek, car il appartenait au royaume du dieu Seth. Le dieu-crocodile, une fois maîtrisé et apaisé, était un protecteur efficace du pharaon.

PHARAONS

Khéops : (vers 2604-2581) Deuxième roi de la IV^e dynastie. Il fut surnommé Khéops le Cruel. Il fit construire la première et la plus grande des trois pyramides de Gizeh. La littérature du Moyen Empire le dépeint comme un souverain sanguinaire et arrogant. De très récentes études tendent à prouver qu'il est le bâtisseur du grand sphinx de Gizeh que l'on attribuait auparavant à son fils Khéphren.

Djedefrê : (2581-2572) Ce fils de Khéops est presque inconnu. Il a édifié une pyramide à Abou Roash, au nord de Gizeh, mais il n'en reste presque rien. Probablement que son court règne ne lui aura pas permis d'achever son projet.

Khéphren : (2572-2546) Successeur de Djedefrê, ce pharaon était l'un des fils de Khéops, et le bâtisseur de la deuxième pyramide du plateau de Gizeh. Il eut un règne prospère et paisible. La tradition rapportée par Hérodote désigne ce roi comme le digne successeur de son père, un pharaon détestable et tyrannique. Toutefois, dans les sources égyptiennes, rien ne confirme ce jugement.

Bichéris (*Baka*) : (2546-2539) L'un des fils de Djedefrê. Il n'a régné que peu de temps entre Khéphren et Mykérinos. Il projeta et entreprit la construction d'une grande pyramide à Zaouiet el-Aryan. On ne sait presque rien de lui. L'auteur de Leonis lui a décerné le rôle d'un roi déchu qui voue un culte à Apophis. La personnalité maléfique de Baka n'est que pure fiction.

Mykérinos : (2539-2511) Souverain de la IV^e dynastie de l'Ancien Empire. Fils de Khéphren, son règne fut paisible. Sa légitimité fut peut-être mise en cause par des prétendants qui régnèrent parallèlement, avant qu'il parvienne à s'imposer tout à fait. D'après les propos recueillis par l'historien Hérodote, Mykérinos fut un roi pieux, juste et bon qui n'approuvait pas la rigidité de ses prédécesseurs. Une inscription provenant de lui stipule : « Sa Majesté veut qu'aucun homme ne soit pris au travail forcé, mais que chacun travaille à sa satisfaction. » Son règne fut marqué par l'érection de la troisième pyramide du plateau de Gizeh. Mykérinos était particulièrement épris de sa grande épouse Khamernernebt. Celle-ci lui donna un enfant unique qui mourut très jeune. Selon Hérodote, il s'agissait d'une fille, mais certains égyptologues prétendent que c'était un garçon. On ne connaîtra sans doute jamais le nom de cet enfant. La princesse Esa que rencontre Leonis est un personnage fictif.

[1] Deben : Mesure de poids (or, argent ou cuivre) équivalant à 90 grammes. Les Égyptiens utilisaient le deben dans leurs transactions commerciales.

[2] L'année égyptienne ne comportait que trois saisons.

[3] les deux-terres : le royaume comportait la Basse-Égypte et la Haute-Égypte. le pharaon régnait sur les deux-terres.

[4] némès : nom de la coiffure à rayures que portait le pharaon en dehors des cérémonies.

[5] uraeus : cobra dilaté. Symbole de la Basse-Égypte ; le roi d'Égypte portait l'uraeus au-dessus de son front.